


LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



LA POLOGNE

ET

LES POLONAIS.

OUVRAGES

RELATIFS AUX RELATIONS POLITIQUES ET MILITAIRES ENTRE LA POLOGNE ET LA FRANCE,

Sous la République, le Consulat et l'Empire,

DE 1795 A 1815.

HISTOIRE DES LÉGIONS POLONAISES EN ITALIE, sous le commandement du général Dombrowski, par *Léonard Chodzko*. Paris, 1829.

JOURNAL HISTORIQUE DES OPÉRATIONS MILITAIRES DU SIÉGE DE PESCHIERA, sous les ordres des généraux Chasseloup-Laubat et Dombrowski, par *Félix Henin*. Gênes, 1801.

JOSEPH SULKOWSKI. — Mémoires historiques, politiques et militaires sur les révolutions de Pologne de 1792 à 1799, par *Hortensius de Saint-Albin*. Paris, 1832.

LES POLONAIS A SOMO-SIERRA, EN ESPAGNE EN 1808. Rectifications relatives à l'attaque de Somo-Sierra, décrite par des historiens français, suivies des Opinions de Napoléon Ier sur la Pologne, émises à Saint-Hélène, par le colonel *André Niegolewski*. Paris, 1855.

RELATIONS DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE aux ordres du prince Joseph Poniatowski pendant la campagne de 1809 en Pologne contre les Autrichiens, par le général *Roman Soltyk*. Paris, 1841.

DÉFENSE DE LA POLOGNE, ou Histoire abrégée des Polonais, suivie d'un essai sur la politique et les mœurs de la Russie, par le colonel *Georges Zenowicz*. Paris, 1812.

NAPOLÉON EN 1812. — Mémoires historiques et militaires sur la campagne de Russie, par le général *Roman Soltyk*. Paris, 1836.

JOURNAL HISTORIQUE des opérations militaires de la 7e division de cavalerie légère polonaise en 1813, par *Al. Alphons*. Paris, 1814.

MÉMOIRES sur les opérations de l'avant-garde du 8e corps de la Grande-Armée, formé de troupes polonaises en 1813, par le général *J.-N. Uminski*. Paris, 1829.

WATERLOO. Déposition sur les quatre journées de la campagne de 1815, par le colonel *George Zenowicz*. Paris, 1848.

MÉMOIRES DE MICHEL OGINSKI sur la Pologne et les Polonais depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815. Paris, 1826-1827.

LA POLOGNE historique, littéraire, monumentale et illustrée, par *Léonard Chodzko*. Paris, 1839-1847.

LA POLOGNE

ET LES

POLONAIS

DÉFENDUS

Par un ancien Officier de Chevau-Légers polonais
de la garde de l'Empereur Napoléon Ier,

CONTRE

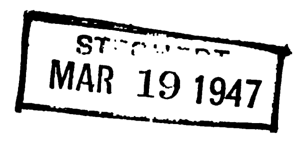
LES ERREURS ET LES INJUSTICES DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

MM. THIERS, SÉGUR, LAMARTINE.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,
LIBRAIRIE DUMINERAY,
RUE RICHELIEU, 52.

1856





PARIS. — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Ce.
Rue Coq-Héron, 5.

AVANT-PROPOS.

Si j'étais Français, j'hésiterais à me servir d'une plume inhabile pour m'attaquer à trois célébrités de la littérature moderne ; mais comme il s'agit ici de vérités historiques et non de lutte de style, je dois me servir de la langue universelle, c'est-à-dire de celle des auteurs français.

L'entreprise est assez imposante pour que je me fusse abstenu, si je n'étais invité à donner des explications sur des faits dont j'ai été acteur et témoin. Un journal polonais, publié le 11 février 1853, me prend à partie et dit : « Il ap-
» partiendrait aux officiers polonais qui
» ont servi dans l'armée française de
» faire connaître les épisodes mémora-
» bles des guerres de Napoléon Ier ; ce
» serait un précieux travail et un de-
» voir patriotique, car l'honneur des

» militaires du duché de Varsovie y est » intéressé. »

Pouvais-je résister à cet appel? Non. Je ne dois pas manquer à ce *sentiment* que M. Thiers lui-même reconnaît *si sérieux chez les Polonais,* dans son *Histoire du consulat et de l'Empire*, à la page 224 du VIIe volume.

Les écrits de MM. Thiers, de Lamartine et de Ségur sont lus du monde entier et passeront sans doute à une postérité reculée; mais pour éclairer la justice de cette postérité, et afin qu'on puisse apprécier les erreurs que leurs ouvrages contiennent relativement à la nation polonaise, il est juste que les noms des Polonais, morts glorieusement dans tant de contrées différentes, soient sauvés de l'oubli auquel M. Thiers les a condamnés. Il est du devoir des Polonais de laver leurs compatriotes des injures dont les accable M. de Lamartine. Il est enfin opportun de réclamer contre les opinions erronées qui ont échappé à la plume amie de M. le comte de Ségur, lorsqu'il adressait, à la grande armée française, ces paroles : « Vous existez plus en-

» core dans le passé que dans le pré-
» sent; mais quand les souvenirs sont
» si grands, il est permis de ne vivre
» que de souvenirs ! » Or, ne semble-t-il pas que ces paroles pourraient s'appliquer mieux à l'infortunée Pologne qu'à la France, toujours heureuse, malgré ses désastres de 1814 et 1815?...

Certes, les Polonais n'accordent pas à MM. Thiers et Lamartine le pouvoir de rétablir la Pologne, mais puisqu'ils sont historiens, qu'au moins ils n'oublient pas les Polonais et qu'ils ne les outragent pas ! Voilà tout ce que ceux-ci leur demandent. Qui ne sait que les Polonais seuls ont été fidèles jusqu'à la fin à la France; et cependant ils n'ont rien obtenu. Peut-être serait-il permis aux Polonais de se plaindre de la France; mais de quel droit, à quel titre des Français pourraient-ils se plaindre de leurs alliés les plus sincères et les plus constants, aujourd'hui surtout qu'ils sont opprimés et désarmés?

Ecrit en juillet 1854.

« A contrôler les productions d'un chacun, il s'engendre envie des bonnes et mépris des mauvaises. »

MONTAIGNE.

« Les opinions fausses ressemblent à la fausse monnaie, qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens, qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. »

JOSEPH DE MAISTRE.

I.

HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION, DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE,

Par M. Adolphe THIERS.

(Paris, 21 volumes, 1823-1851.

M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. X, liv. XXXV, page 306, en parlant de la bataille de Wagram, dit :

« Il faut exiger de l'historien qu'il s'approche
» le plus possible de la vérité... J'ai la con-
» science de n'avoir rien négligé à cet égard,
» et je crois avoir plus réuni de documents,
» plus travaillé sur ces documents, qu'on ne
» l'avait fait avant moi. Je ne suis jamais en
» repos — je l'affirme — quand il reste quelque
» part un document que je n'ai pas possédé, et

» je ne me tiens pour satisfait, que lorsque j'ai » pu le consulter. » Après une déclaration si positive, je crois pouvoir demander à M. Thiers comment il se fait que, dans tout le cours de son *Histoire de la Révolution,* il n'ait trouvé à citer, outre le nom de l'infortuné général Joseph Mionczynski (voir à la fin du volume, *Note* 1), que celui du Polonais Lazowski (voir *Note* 2), capitaine de canonniers dans le bataillon de Saint-Marceau, clubiste, dont l'auteur se plaît à répéter le nom trois fois ; ainsi que la circonstance pénible, pour le nom polonais, que 200 hommes de leur légion nouvellement organisée furent faits prisonniers à Salo, par les Vénitiens, événement que M. Thiers répète aussi trois fois ; enfin qu'il ne cite le nom du général Dombrowski qu'à la bataille de la Trebbia, pour lui adresser un reproche ?

Mais je reviendrai sur ce sujet de nos *légions polonaises,* et, pour le moment, j'arrive à mes revendications contre M. Thiers, par ces mots, qu'il s'est permis de proférer dans le VII[e] volume, page 298, à l'égard du maréchal de France et général en chef de l'armée polonaise : « Le prince Poniatowski, neveu du dernier roi, » *espèce de héros* endormi dans la mollesse » (voir *Note* 3). Expression que M. Thiers se plaît à répéter encore au livre de *Wagram* : « Le

» prince Poniatowski, ce héros longtemps en-
» dormi dans la mollesse, et à l'exemple de
» beaucoup de ses compatriotes, retenu inactif
» aux pieds des belles femmes de son pays. »

Que veut dire M. Thiers par cette parodie du vers de la *Henriade* au sujet de Henri III, avec l'épithète injurieuse d'*espèce de héros?* A quel titre cet historien ose-t-il insulter à la mémoire d'un homme auquel tous doivent le respect, si ce n'est l'admiration? Qui lui donne le droit de scruter la vie privée d'un général illustre, qui, après avoir commandé en chef l'armée de sa nation, en 1792, s'était rangé, de son propre gré, en 1794, sous les ordres de Kosciuszko, son ancien subordonné? Le prince Poniatowski, depuis cette époque, était resté paisiblement à Warsovie; sa position de prince royal l'y retenait. M. Thiers prétend-t-il faire entendre, par son sarcasme, que le prince Poniatowski aurait dû courir les chances du célèbre général Dombrowski et former des légions? Si c'est là ce que cet historien veut dire par le reproche qu'il lui fait: « *de s'être endormi dans la mollesse,* » comment se fait-il que, dans son long et détaillé récit des campagnes du général Bonaparte en Italie, il n'ait pas songé *une fois, une seule fois,* à ce même général Dombrowski et à ses légions polonaises, qui ont arrosé de leur sang

tant de champs de bataille de l'armée française? Était-ce donc pour cela que le prince Poniatowski devait quitter ses dieux pénates de Warsovie, pour être oublié, par l'historien de la *Révolution*, comme l'ont été par lui Dombrowski, Zaïonczek, Kniaziewicz, Rymkiewicz, Jablonowski, Wolodkowicz, Wielhorski, Sulkowski et tant d'autres généraux et militaires polonais, morts ou blessés pour la Pologne et pour la France. D'où vient que M. Thiers, qui se dit si *consciencieux dans la recherche de la vérité et des documents historiques*, n'ait eu, pour éclairer la postérité sur la formation des légions polonaises, que ce qu'il dit dans les deux passages suivants : L'un, tome VIII, page 393, dans son *Histoire de la Révolution,* où nous lisons ces mots : « Bonaparte crut pouvoir s'en-
» gager davantage avec les Lombards ; il leur
» permit de lever une légion à leur solde, dans
» laquelle s'enrôlèrent en foule les Italiens
» attachés à la liberté et les Polonais errants
» en Europe depuis le dernier partage. » Et plus loin, même volume, page 457, le passage suivant : « Bonaparte rassura de nouveau les
» Lombards... Et ils décidèrent de porter à
» douze mille hommes les deux légions, ita-
» lienne et polonaise, dont ils avaient déjà com-
» mencé l'organisation. »

Lorsqu'en 1823, M. Thiers commença à publier son *Histoire de la Révolution française*, il pouvait peut-être manquer des matériaux nécessaires; mais comme, depuis cette époque, les éditions de son livre se suivent sans interruption et sous différents formats, comment se fait-il qu'elles ne portent aucune trace d'améliorations? Pourquoi M. Thiers s'obstine-t-il à ne pas se servir de documents qui lui arrivent de toute part? Ainsi, dès 1826, parurent les *Mémoires de Michel Oginski*, relatifs à l'histoire de Pologne, de 1788 à 1815. En 1829, M. Léonard Chodzko publia l'*Histoire des Légions polonaises en Italie*. C'est un ouvrage spécial, consacré aux relations intimes de la Pologne avec la France; dans cet ouvrage, les documents authentiques et nombreux sont soigneusement réunis. M. Thiers pouvait y puiser largement les faits relatifs aux Polonais. Il n'en a rien fait.

Quelle est donc la raison qui inspire à M. Thiers une si injuste vengeance, à faire mention de Polonais en général, et surtout à taire les noms de ceux qui se sont fait connaître, sinon à l'Europe entière, du moins à la France, à l'armée française surtout, et dont les noms ont été gravés sur les monuments de ses victoires?

Pourquoi avons-nous mérité cette malveil-

lance et cet oubli dédaigneux, dont l'auteur a entaché les *vingt et un* volumes de son histoire, que j'ai devant moi?

Je voulais attendre la publication des derniers volumes de l'*Histoire de l'Empire*, mais comme l'auteur tarde, et que, moi-même, je me trouve dans un âge très avancé, je crois devoir me rendre à l'invitation de beaucoup de mes compatriotes, et remplir une obligation sacrée, en ne différant plus de relever les preuves d'inimitié que trahit cet auteur envers la nation polonaise, et en tâchant de consigner à l'histoire quelques noms et quelques faits que cet historien a dédaigné de raconter ou a relégués à dessein dans un oubli rancuneux, dont j'ignore les motifs secrets.

Je reviens donc à dire que si M. Thiers a accusé deux fois le maréchal de France, prince Poniatowski, d'avoir interrompu sa carrière militaire *pour s'endormir dans la mollesse*, c'est une insulte toute gratuite de sa part, car si le héros polonais avait combattu en Italie ou en Égypte, sur les Alpes ou sur le Danube, il l'aurait également couvert d'un silence ingrat, comme il l'a fait envers les compatriotes de Poniatowski dont nous allons nous occuper.

LES POLONAIS

EN ITALIE, EN ÉGYPTE, EN ALLEMAGNE ET A SAINT-DOMINGUE.

(1796—1803.)

Nous commençons par le premier document relatif à la formation des légions polonaises en Italie.

« Bonaparte, général en chef de l'armée d'Ita-
» lie, au Congrès d'État.

» Milan, 15 nivose an V.
(4 janvier 1797).

» Le général Dombrowski, lieutenant-général
» polonais, officier distingué et intéressant par
» les malheurs de sa patrie, qui a succombé
» sous l'effort du même ennemi qui a, pendant
» tant d'années, tyrannisé sa patrie, s'offre à
» lever une légion polonaise, qui serait pour
» aider le peuple lombard à défendre sa liberté.
» Cette brave nation mérite d'être accueillie
» par un peuple qui aspire à la liberté. Je l'en-
» gage à s'entendre avec vous, et je pren-
» drais volontiers toutes les mesures que vous
» croirez devoir prendre avec lui.

» BONAPARTE. »

En conséquence de cette déclaration du général en chef, il fut fait, au palais de l'administration générale de la Lombardie, le 20 nivose an v (le 9 janvier 1797) de la République française, et l'an I de la liberté de la Lombardie, une convention signée Porcelli, président; Visconti, représentant; Clavera, secrétaire, Dombrowski, lieutenant-général polonais; enfin, le général en chef Bonaparte approuva ces engagements.

Dès le 8 mars 1797, la légion polonaise devint active, et se porta à Mantoue après la capitulation de cette place, qui eut lieu le 2 février, même année. La légion polonaise s'y renforça en nombre et commença à se rendre utile à la France en réprimant les insurrections suscitées par les Vénitiens sur les derrières de l'armée de Bonaparte. M. Thiers, qui feint d'ignorer les deux documents que nous venons de citer, se rappelle, et nous le répète jusqu'à trois fois (1), «que deux cents Polonais ont été faits » prisonniers à Salo par les Vénitiens,» mais ne se souvient pas que le colonel Liberadzki, à la tête de son bataillon, montant à l'assaut de Vérone et pénétrant dans la ville, la baïonnette en avant, reçut un coup mortel qui priva la

(1) *Hist. de la Révolution*, t. IX, pag. 93, 115 et 116.

légion d'un de ses officiers les plus distingués. Dans la cérémonie célébrée à Milan, au *Forum Bonaparte*, par le gouvernement de Lombardie, en l'honneur des braves morts pendant cette campagne, le nom de Liberadzki fut particulièrement mentionné. M. Thiers ne devait pas l'ignorer.

Le général Dombrowski, commandant les légions polonaises, se rendait, d'après les ordres du général en chef, dans les villes où sa présence était nécessaire, c'est ainsi qu'au commencement de juillet 1797, il reçut l'ordre de se rendre à Reggio, où des troubles avaient éclaté. C'est à propos de cette expédition qu'il fut honoré de la lettre suivante :

« Bonaparte, général en chef, au général
» de division Dombrowski.

» Milan, le 25 messidor an v.
(13 juillet 1797.)

» J'ai vu avec plaisir, citoyen général, avec
» quelle promptitude vous avez rétabli l'ordre
» dans le département de Reggio. L'on est trop
» satisfait de la tenue et de la bonne conduite
» de vos légions pour que tout le monde ne
» s'empresse de faire tout ce qui pourra vous
» être utile. Si les affaires se rompent, je vous
» rendrai quelques troupes françaises et ita-

» liennes pour former une division en ligne,
» et j'espère que vos légions figureront avec
» honneur à l'armée, car il ne me vient de tous
» côtés sur ce corps que de bons renseigne-
» ments. En attendant, ordonnez qu'on les
» exerce partout au maniement des armes, et
» aux autres évolutions. BONAPARTE. »

Malgré cette pièce authentique, M. Thiers ignore toujours l'existence d'un général Dombrowski en Italie, et s'il lui arrive de faire mention de troupes lombardes ou cisalpines, il ne cite que le nom du général Lahoz, et ne parle jamais des Polonais. — Néanmoins, la légion polonaise ayant eu ordre de se diriger de Mantoue sur les États Vénitiens, ne cessa d'y rendre des services jusqu'à la paix de Campo-Formio.

M. Thiers ne daigne pas davantage se souvenir de Joseph Sulkowski, aide-de-camp du général en chef Bonaparte. Il n'en fait mention ni dans les campagnes d'Italie, ni dans celle d'Egypte; mais cependant il se rappelle parfaitement, en donnant la relation de la seconde révolte du Kaire sous Kléber (*Hist. du Consulat*, t. II, p. 60), qu'il y avait au Kaire un *Fort Sulkowski*. M. Thiers ne pouvait ignorer les circonstances qui ont déterminé le général en chef Bonaparte à donner le nom de Sulkowski

à un de ces forts, et à choisir ce brave Polonais pour son aide-de-camp.

M. Thiers rapporte l'allocution dans laquelle le général Bonaparte, pour célébrer le 1er jour de l'an VII de la république, dit à ses soldats d'Egypte :

« Il y a deux ans, vous luttiez contre Mantoue, » et remportiez la célèbre victoire de Saint- » Georges. »

M. Thiers peut-il ignorer que c'est à la suite de la prise de la batterie de Saint-Georges par Sulkowski que cet officier fut promu au grade si distingué d'aide-de-camp du général Bonaparte ? Voici comme M. de St-Albin, auteur des *Mémoires historiques sur Sulkowski*, raconte ce fait intéressant (1) :

« Quelques jours après l'arrivée de Sulkowski » à l'armée d'Italie, le général en chef Bonaparte, par suite des dispositions qu'il avait » arrêtées pour la bataille de Saint-Georges, eut » à faire prendre une batterie de ce nom qui » protégeait la retraite de l'ennemi. Il demanda » un brave homme pour commander deux cent » soixante grenadiers. Le jeune adjoint, qui » n'avait pas encore parlé, s'élance ; son air de

(1) J. Sulkowski : *Mémoires historiques, politiques et militaires*, par Hortensius de SAINT-ALBIN. Paris, 1832, p. 122.

» résolution lui fait accorder cet honneur. Sul-
» kowski mena les deux cent soixante grena-
» diers à la batterie : elle faisait un feu terrible ;
» une partie des grenadiers est tuée par la mi-
» traille, l'autre est forcée de reculer, Sul-
» kowski reste seul sur le chemin. Un instant
» après, les soldats, honteux d'avoir abandonné
» leur chef, rassurés par son intrépidité, re-
» viennent de leur frayeur, et se ramassent
» près de lui, fort heureusement pour tous,
» car Sulkowski a regardé de tous côtés atten-
» tivement, et s'est rappelé les observations
» que, précédemment dans ses voyages, il avait
» faites sur cette position militaire : or, ce n'é-
» tait nullement par le côté où l'on était venu
» qu'il fallait attaquer. Sulkowski conduit ses
» grenadiers par les derrières ; il y avait un
» cimetière dominant la batterie, qui n'était
» point occupé. Sulkowski divise sa troupe, il en
» conduit une partie par les derrières, la place
» dans le cimetière, charge alors les canonniers
» ennemis en tête et en flanc. La batterie est
» enlevée sans qu'on ait pu l'enclouer, les piè-
» ces furent aussitôt tournées contre les troupes
» allemandes et les mirent en désordre. C'est
» ainsi que Sulkowski réussit à prendre la bat-
» terie de Saint-Georges, le 29 fructidor an IV
» (15 septembre 1796). »

« Un succès aussi brillant ne donna pas seu-
» lement l'idée de la bravoure et du sang-froid
» du jeune capitaine adjoint, c'était l'indice
» d'une intelligence peu commune. Le général
» en chef Bonaparte et le chef d'état-major
» Berthier, voulurent tous les deux, le lende-
» main, prendre le Polonais pour aide-de-camp.
» Sulkowski resta attaché à Bonaparte; ici
» semble devoir commencer sa fortune mili-
» taire. »

« Sulkowski fut depuis ce moment chargé de
» missions de la plus grande importance. A la
» bataille de Rivoli, Bonaparte lui donna l'or-
» dre de se tenir entre Vérone et Mantoue, et
» de diriger sur l'un et sur l'autre de ces deux
» points les troupes des divisions Augereau et
» Masséna revenant par cet endroit. Toujours
» plus satisfait de la manière habile dont l'aide-
» de-camp polonais remplissait ses missions,
» Bonaparte l'envoya souvent avec la plus
» grande confiance à des divisions où dans des
» occasions difficiles, il ne pouvait aller en
» personne et où il voulait transmettre ces
» instructions décisives qui embrassaient les
» temps, les circonstances, et étaient assez ur-
» gentes pour ne pouvoir être écrites. »

Et plus loin, page 125, M. de St-Albin continue :

« Dans plusieurs des moments décisifs qui
» avaient précédé les dernières opérations de
» cette première campagne de l'armée d'Italie,
» Bonaparte avait plus d'une fois autorisé Sul-
» kowski à donner les ordres qui seraient né-
» cessaires. De pareils pouvoirs montrent le
» degré d'estime que ses talents et son carac-
» tère acquéraient auprès de son général en
» chef; c'est qu'aussi Bonaparte, en permet-
» tant cette grande latitude à son aide-de-
» camp, n'ignorait pas que celui-ci avait déjà
» su obtenir assez de considération dans l'es-
» prit des premiers généraux de l'armée pour
» que les ordres transmis par sa bouche fus-
» sent reçus avec confiance. »

M. Thiers ne mentionne pas non plus la mort glorieuse de Sulkowski, lors de la première révolte du Kaire, le 21 septembre 1798.

M. Thiers, ayant ainsi oublié notre compatriote, dont Napoléon lui-même se rappela toute sa vie, nous impose le devoir de placer ici la relation que Denon fait de la mort de Sulkowski, dans son *Voyage en Egypte*, ouvrage qui passera à la postérité, comme peut-être y passeront les ouvrages de M. Thiers.

Voici ce que dit Denon :

« Le jeune et brave Sulkowski, à peine guéri
» des blessures dont l'avait couvert le combat

» de Saalhyel, va reconnaître l'ennemi, l'atta-
» que malgré la disproportion du nombre, le
» poursuit, tombe dans une embuscade; son
» cheval percé d'une lance se renverse sur lui,
» il est écrasé par celui qui vole à son secours.
» Ainsi finit un des officiers les plus distingués
» de l'armée. Observateur dans les marches,
» chevalier dans les combats, la plume délas-
» sait ses mains des fatigues des armes. Il ve-
» nait d'écrire la marche sur Belbeys avec au-
» tant de grâce et d'intérêt qu'un autre aurait
» pu mettre à raconter les combats qu'il y avait
» soutenus, les blessures glorieuses qu'il y avait
» reçues. Ambitieux de gloire, ce jeune homme
» avait cru ne la trouver que dans nos batail-
» lons : captivant la vivacité de son caractère,
» il avait mesuré ses mouvements sur ceux de
» celui qu'il s'était choisi pour maître : il pous-
» sait l'envie d'en être distingué jusqu'à la ja-
» lousie, et la tâche qu'il s'était proposée don-
» nait la mesure de ce qu'on pouvait attendre
» de lui. J'avais été confident des passions de
» sa jeunesse; je l'étais de sa noble ambition,
» elle était belle et grande : c'était par l'étude,
» c'était par un mérite réel qu'il voulait par-
» venir. Il n'y avait que quelques heures que,
» dans un épanchement amical, il venait de
» m'intéresser par son énergie, lorsque la nou-

» velle de sa mort vint flétrir et froisser mon
» âme ! C'était un des officiers que je pouvais le
» plus aimer, et ce fut peut-être sa perte qui
» jeta un voile triste sur la victoire du 1er bru-
» maire. » Le lecteur et M. Thiers lui-même prendront intérêt à la manière dont s'exprime un savant aussi distingué que Denon, sur le compte de notre Sulkowski, que Bonaparte *pleura*, et sur lequel il dit : « *Je m'attendais à*
» *beaucoup de revers dans ce pays*; *cette perte*
» *est pour moi l'une des plus irréparables.* »

A ces renseignements nous ajoutons encore les passages suivants de l'ouvrage de M. de Saint-Albin :

« On avait demandé à Bonaparte comment,
» reconnaissant le mérite de Sulkowski, il
» l'avait si peu avancé. Bonaparte a dû répon-
» dre : C'est que, du premier jour que je le con-
» nus, il me parut digne d'être général en chef. »

« Le directeur Carnot, qui prit lecture de la
» correspondance militaire de Sulkowski, est
» un de ceux dont elle excita le plus l'attention.
« Si l'on avait besoin, » dit-il, « de faire une
» campagne aussi ardente que celle-ci, et si
» nous avions perdu Bonaparte, voilà le jeune
» homme qui serait capable de le remplacer. »

Nous ferons observer, en passant, que ces

éloges donnés à notre compatriote ne viennent pas d'une plume polonaise.

Qu'on nous permette de citer encore une fois M. Hortensius de Saint-Albin :

« Bonaparte devenu empereur Napoléon, on
» lui présenta à son audience, le 20 avril 1806,
» un Polonais du nom de Sulkowski, tombé,
» par le partage de la Pologne, sous la domi-
» nation prussienne. Entendant appeler : le
» prince Sulkowski : « J'avais un aide-de-camp
» de ce nom, » dit avec vivacité l'empereur Na-
» poléon se tournant vers l'ambassadeur Luc-
» chesini; puis, regardant le prince Sulkowski
» avec cette justesse de coup d'œil que pourrait
» donner un souvenir profond... « Oui, vous êtes
» le parent de Sulkowski, mon aide-de-camp,
» je vous trouve un air de famille..... Ce jeune
» homme promettait beaucoup, il est malheu-
» reux qu'il soit mort trop tôt. » Telles furent
» les paroles du grand guerrier! »

Certes les mânes de Sulkowski peuvent se consoler de l'oubli de M. Thiers; les témoignages de Bonaparte, général en chef, de Denon, de Carnot, de l'empereur Napoléon lui-même, valent bien celui de l'historiographe belliqueux. On sait que le nom de Sulkowski est inscrit à jamais dans l'histoire de l'expédition d'Égypte

et gravé sur le marbre de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

Joseph Sulkowski n'a pas été le seul de nos compatriotes qui ait versé son sang en Égypte, pour la France; le général Joseph Grabinski, le colonel Szumlanski y ont pris part, sans oublier le respectable père Burzynski, capucin en Égypte, interprète de l'armée, plus tard évêqne de Sandomir : mais le silence de M. Thiers sur le compte du général Zaïonczek, cité dans beaucoup de glorieux combats de l'expédition, est un tort d'une évidente malveillance envers tout ce qui est Polonais. M. Thiers n'a pas oublié que les soldats français, en Egypte, appelaient les melons d'eau, *pastèques* : saintes pastèques, parce que cette plante servait à les désaltérer dans le désert, mais il a cru au-dessous de lui de se rappeler que ces mêmes soldats avaient donné le sobriquet de général Pastèque au général Zaïonczek, dont le nom leur était difficile à prononcer. Ce sobriquet s'explique par le goût de ce général, originaire de l'Ukraine, pour un fruit de son pays qu'il avait retrouvé dans les plaines d'Égypte.

M. Thiers, qui prétend avoir recherché avec tant de sollicitude tous les documents relatifs à l'histoire qu'il traite, ne peut avoir ignoré que le général Zaïonczek. lieutenant-général polonais.

avait gagné l'estime et la confiance du général en chef Bonaparte pendant la campagne de 1796–97, et qu'il lui avait confié un corps de troupes françaises pour réaliser vers Lienz une jonction avec le général Joubert, arrivant du Tyrol, pendant que Bonaparte s'approchait de Léoben; mission qui fut alors remplie au contentement des deux généraux français également célèbres : Bonaparte et Joubert.

M. Thiers ne saurait nier que le général Bonaparte avait fait lui-même le choix des généraux qui devaient l'accompagner dans l'expédition d'Égypte; ce choix est déjà un éloge par lui-même, et M. Thiers ne peut révoquer en doute que le général Zaïonczek fut honoré de ce choix. Donc son silence sur un fait aussi intéressant ne peut être considéré que comme une réticence volontaire et malveillante, de la part d'un auteur, surtout aussi amateur de détails.

Mais revenons à la légion polonaise en Italie.

Lorsque l'élite de l'armée française fut transportée en Égypte, la légion polonaise, restée en Italie, y rendit des services d'autant plus grands sous les ordres successifs des généraux Macdonald, Brune, Joubert, Championnet. Tous ces généraux se plurent à rendre justice à la conduite des légions polonaises et de leurs chefs.

Lorsque le général Championnet envoya de Naples, au Directoire, à Paris, les drapeaux qu'il avait conquis, il fit choix du général Charles Kniaziewicz pour en être porteur. La cérémonie de la remise de trente-cinq drapeaux, par le général Kniaziewicz, se fit le 8 mars 1799, au Palais du Luxembourg. Le ministre de la guerre, Dubois Crancé, en présentant ces drapeaux au Directoire, dit, entre autres choses :

« Au nombre des guerriers qui l'ont secondé, » le général en chef (Championnet) se plaît à » compter, et j'aime à vous citer, les braves » Polonais qui combattent sous nos drapeaux. » Leur conduite prouve que ni le talent ni le » courage ne leur ont manqué pour conserver » leur indépendance, et qu'ils sont dignes de » retrouver parmi nous une patrie et la liberté. » Sous ces drapeaux qu'ils ont aidé à conqué- » rir, vous voyez, Citoyens directeurs, le géné- » ral Kniaziewicz, l'un de ces étrangers, *qui ne* » *le sont pas pour nous*. L'honneur de vous of- » frir ces trophées est le prix de ses vertus mi- » litaires et de ses services. »

Cet acte officiel ne peut être ignoré de M. Thiers. Il se garde bien d'en faire mention, dans la crainte de prononcer un nom polonais. Voici

comme il relate le triomphe du général Championnet :

« Vingt mille Français et deux mois suffirent » pour déjouer les vastes projets de la cour de » Naples et changer ses États en république. » Cette courte campagne de Championnet lui » valut sur-le-champ une réputation brillante. » L'armée de Rome prit alors le titre d'armée » de Naples, et fut détachée de l'armée d'Italie; » Championnet devint indépendant de Jou- » bert. »

Le lecteur impartial ne pourra se refuser de demander avec nous à M. Thiers combien il y avait de Français dans cette armée de vingt mille hommes du général Championnet, et quelle part prirent à ces succès les généraux Dombrowski et Kniaziewicz? Puisque le ministre de la guerre en fit une si honorable mention, et que le général en chef lui-même confia la remise des drapeaux au Directoire à un général polonais, je crois pouvoir avancer que précisément les Polonais composaient alors, sinon la majorité, du moins une grande partie de l'armée qui a conquis Naples sous les ordres du général Championnet.

Pendant les désastres de l'armée d'Italie en 1799, sous les ordres des généraux : Schérer, Moreau, Montrichard, Joubert, Macdonald, Cham-

pionnet, Gouvion Saint-Cyr, Soult, Suchet, Masséna, les légions polonaises et surtout leur chef, le général Dombrowski, partagèrent honorablement les sanglants combats de l'armée française, s'y distinguèrent et furent même dans le cas de rendre des services éminents, lorsque, vers la fin de l'année 1799, les armées de la République française se trouvaient dans un état de dénuement affreux, sans cesse aux prises avec des armées ennemies plus nombreuses, des Montagnards et des Barbets, étant sans solde, sans chaussure, sans chemises et sans uniformes, postées sur des monts et des rocs arides, obligées de les franchir sans cesse, avec la pluie, la neige et la gelée, manquant de vivres quelquefois pendant trois ou quatre jours, contraintes alors à se nourrir de racines,.. Tel était l'état de l'armée, qui entraîna une épidémie dont fut atteint le général Championnet et dont il mourut à Antibes, le 19 décembre 1799. Beaucoup de nos compatriotes trouvèrent la mort dans ces combats et dans ces fatigues incessantes. Ces calamités durèrent jusqu'au retour du général Bonaparte d'Egypte ; elles furent la cause du fameux siége de Gênes, soutenu héroïquement par le maréchal Masséna. Une partie de la légion polonaise eut la gloire de faire partie de la garnison de Gênes.

M. Léonard Chodzko, dans son *Histoire des Légions polonaises*, donne des renseignements détaillés et exacts sur les actions glorieuses de ces corps, et consigne les noms des officiers qui les ont composés et qui sont morts sur les champs de gloire des armées françaises. Nous recommandons à nos lecteurs cet ouvrage spécial, et nous nous bornerons à citer encore le général Rymkiewicz, mort à la suite de blessures reçues à Magnano, le 5 avril 1799, que les généraux Montrichard et Moreau ont particulièrement regretté, et qui n'aurait pas dû être passé sous silence par M. Thiers. Cet auteur qui, quelquefois, se plaît à raconter les circonstances les plus minutieuses concernant des régiments et les noms des simples soldats français qui ont attiré son attention, ne sait ou ne veut jamais se rappeler un nom polonais, pas plus que l'existence des légions polonaises, de quel corps, de quelle division elles faisaient partie, dans ces luttes si remarquables, dans ces manœuvres que, du reste, M. Thiers raconte avec un grand talent.

C'est pour la première fois que nous lisons, à la description de la malheureuse bataille de la Trebbia, qu'il y eut un général Dombrowski à l'armée française et qu'il y commandait une division : voici comment M. Thiers ra-

conte cet épisode : (Tome X, pages 313, 15, 17, 20).

« La bataille commence à notre gauche, sur
» la haute Trebbia. Dombrowski franchit la
» Trebbia à Rivalto malgré les Russes. Souvoroff
» y détache le prince Bagration ; ce mouve-
» ment laissa à découvert les flancs de Rosen-
» berg ; sur le champ, Victor et Rusca en profi-
» tèrent pour se jeter sur lui en passant la
» Trebbia. Ils s'avancèrent avec succès et en-
» veloppèrent de tous côtés la division Schveï-
» kofsky, où se trouvait Souvoroff. Ils la mirent
» dans le plus grand danger, mais elle fit front
» de tous côtés et se défendit vaillamment. Ba-
» gration, apercevant le péril, se rabattit
» promptement sur le point menacé, et obligea
» Victor et Rusca à lâcher prise. Si Dombrowski,
» saisissant le moment, se fût, de son côté, ra-
» battu sur Bagration, l'avantage nous serait
» resté sur ce point, qui était le plus important,
» puisqu'il touchait aux montagnes. Malheureu-
» sement il resta inactif, et Victor et Rusca fu-
» rent obligés de se replier sur la Trebbia. »

Or la première fois qu'il est arrivé à M. Thiers de citer le nom du général Dombrowski, c'est pour exclamer en lui faisant un reproche. A la bataille de Novi, il en fait à peine mention, se

bornant à ces mots : « Dombrowski, avec une » division, bloquait Seravalle. »

Quoique les événements désastreux de l'année 1799 eussent forcé M. Thiers à citer plusieurs fois le nom du général Dombrowski, il ne l'a pas pourtant trouvé digne de figurer dans la table alphabétique des matières contenues dans les dix volumes de l'*Histoire de la Révolution Française*. Cette omission se fait voir aussi à l'égard des légions polonaises. Cependant, à son retour d'Egypte, le général Bonaparte devenu premier consul, ne manque pas de reconnaître les services des légions polonaises et il adresse à leur général la lettre suivante :

« Paris le 5 nivose an VIII.
(26 décembre 1799).

» De retour en Europe, Citoyen général, j'ai » appris avec intérêt la conduite que vous et » et vos braves Polonais avez tenue en Italie » pendant la dernière campagne. — Des revers » ont obscurci un instant la gloire de nos ar- » mes, mais tout nous promet qu'elle brillera » bientôt d'un nouvel éclat. Dites à vos braves » qu'ils sont toujours présents à ma pensée, » que je compte sur eux, que j'apprécie leur » dévouement pour la cause que nous dé- » fendons, et que je serai toujours leur ami et » leur camarade. Soyez assuré, Citoyen général,

» de ma considération distinguée et de mon at-
» tachement. BONAPARTE. »

Un pareil document dédommage la nation polonaise de la manière malveillante et offensante dont M. Thiers traite la mémoire des légions polonaises et de leur chef le général de division Dombrowski.

On doit dire, à la louange des Polonais, que dès la première campagne du général Bonaparte en Italie, ils furent remarqués par leur bravoure au milieu de la brave armée française. Dans ces armées de la Révolution, la rigidité des opérations militaires nuisait quelquefois au bon ordre de l'administration civile : un ordonnateur sage et intègre, fournissant aux besoins de l'armée et épargnant les pays occupés, rendait, sans contredit, un service éminent à l'armée et au gouvernement français ; tel a été notre compatriote Pierre Maleszewski. Au mois de juillet de 1799, ayant été nommé contrôleur général de l'*armée des Alpes* par le ministre de la guerre Bernadotte, il obtint bientôt après, selon l'expression du général en chef Championnet ; « *l'approbation de toute l'armée.* » Quand le général Moreau prit le commandement de *l'armée du Rhin*, Pierre Maleszewski fut nommé contrôleur général des dépenses et chargé de la levée des contributions.

Notre compatriote employa à cette occasion des mesures pleines de sagesse et d'humanité.

Les Etats de la Souabe ayant cru que des présents désarmeraient la justice sévère de Maleszewski, lui offrirent un magnifique service d'argenterie, accompagné d'une somme considérable. Maleszewski leur répondit : « Je cher» che à remplir mes devoirs, selon qu'ils m'ont » été confiés par le Comité spécial des Etats de » la Souabe, et toute ma récompense sera de » remplir ma mission dignement. Si vous vou» lez, messieurs, m'accorder votre estime, elle » ne peut avoir de prix pour moi que dégagée » de tout alliage. »

Maleszewski fit avec le général Moreau, pour lequel il avait de l'admiration, la belle campagne d'Allemagne, dont il a minuté l'histoire dans un écrit qui prouve la promptitude et l'opiniâtreté de son travail. Pendant que Maleszewski se faisait l'historien de l'armée qu'il administrait, il se contentait d'un seul secrétaire ; pensant que, lorsqu'on veut établir l'économie, on doit commencer par en donner l'exemple soi-même.

En parlant de Maleszewski, nous croyons devoir rappeler à M. Thiers que notre compatriote a fait un ouvrage remarquable, intitulé *Essai politique sur la Pologne*. Si M. Thiers

avait lu ce livre, il aurait peut-être apprécié avec plus de justice les Polonais et leur histoire.

M. Thiers, qui s'est plus d'une fois appesanti à juste titre sur les abus de l'administration des armées de la Révolution, et qui paie un tribut d'éloges au général Moreau sur l'ordre qu'il savait maintenir dans ses armées, ne s'est pas rappelé en cette circonstance du nom de son administrateur Maleszewski, pas plus que de la *légion polonaise du Danube*, sous les ordres du général Kniaziewicz, qu'il avait déjà pareillement oublié à Naples et au Directoire de Paris quand il y apportait les drapeaux conquis. Il en fait bien mention dans une note du Tome II de l'*Histoire du Consulat*, page 236, pour nous dire qu'il n'ignorait pas l'arrivée du général Kniaziewicz à la division Decaen ; mais il ne juge pas à propos de le faire participer à quelque éloge pour sa belle conduite à la bataille de Hohenlinden, ni au passage de l'Ynn et de la Salza pour porter secours au général Lecourbe devant Salzbourg. M. Thiers cite, il est vrai, à cette occasion la division Decaen avec des louanges méritées; mais la légion du général Kniaziewicz formait une partie considérable de cette division, puisque M. Thiers la nomme lui-même : une *Division polonaise*. Il est *notoire* que le

général en chef Moreau reconnaissait les services que le général Kniaziewicz avait rendus à Hohenlinden.

Nous avons dit qu'à son retour d'Egypte, le premier consul avait témoigné au général Dombrowski combien le gouvernement était satisfait de ses services et de ceux des légions polonaises; mais le général Bonaparte ne se borna pas à ces louanges : il ordonna de suite que tous les corps polonais fussent réunis à Marseille et réorganisés en deux légions; l'une, l'ancienne, sous le commandement du général de division Dombrowski; l'autre, nouvellement érigée, sous le titre de *légion du Danube*, commandée par le général Kniaziewicz, toutes les deux à la solde de la France, et formant ensemble un corps d'environ quinze mille hommes de troupes polonaises.

Pendant que la nouvelle *légion du Danube* combattait, sous Moreau, dans la division du général Decaen, l'ancienne, commandée par Dombrowski, faisait partie de l'armée d'Italie, sous les ordres du géneral Brune, et dans le corps du général Michaud. Mais le général Dombrowski, avec sa légion, fut particulièrement chargé de surveiller la forteresse de Peschiera et d'en faire le siége, avec l'aide du général Chasseloup.

Enfin la paix de Lunéville mit un terme aux travaux de guerre des deux légions polonaises, et bientôt une partie de ces braves fut embarquée pour l'île de Saint-Domingue, sous les ordres du général Wladislas Jablonowski. — Quelque douloureuses et offensantes que soient les réticences de M. Thiers concernant lès services que les légions polonaises rendirent à la France sur les champs de bataille du continent, le silence obstiné qu'il s'étudie à garder sur leur embarcation à l'île Saint-Domingue est d'autant plus affecté que cet historien donne des détails circonstanciés sur cette malheureuse expédition; et ces détails font sentir davantage son omission volontaire en ce qui concerne les Polonais.

Voici ce que M. Thiers dit dans son *Histoire du Consulat*, tome III, page 369 :

« Comme la paix semblait devoir être générale, et dès lors solide, les militaires, craignant de n'avoir plus de carrière, un très grand nombre demandait à faire partie de l'expédition, et ce fut *une faveur* que l'on fut obligé de distribuer entre eux avec une sorte de justice et d'égalité. Le premier consul donna le commandement de ces troupes au général Leclerc, l'un des bons officiers de l'armée du Rhin, devenu le mari de sa sœur

» Pauline. Il exigea que cette sœur accompagnât
» son mari. Le brave Richepanse — ce héros de
» l'armée d'Allemagne — fut mis à la tête d'une
» expédition semblable. »

Sans examiner la justesse de ce passage à l'égard du géneral Richepanse, je ne puis m'empêcher de le considérer, vis-à-vis de la légion polonaise, comme un sarcasme amer. Qui pourra jamais croire que des Polonais se fussent empressés d'aller à Saint-Domingue? Etait-ce là le chemin de leur patrie?...

M. Thiers revient sur le même sujet dans son livre XVIe, page 185, où il dit : « On
» jouissait de la paix — peut-être pour peu de
» temps — *on avait des troupes oisives*, des of-
» ficiers pleins d'ardeur, demandant une occa-
» sion de servir, n'importe dans quelle partie de
» la terre. » Ces phrases de *troupes oisives*, d'*officiers demandant à servir pour ne pas mourir de faim*, peuvent bien, dans l'esprit de M. Thiers, avoir été facilement appliquées aux malheureux Polonais ; mais le savant et consciencieux historien des *Légions polonaises*, M. Léonard Chodzko, rend compte de cette catastrophe de nos légions d'une manière bien différente.

Voici ce qu'il dit (volume II, page 322 et 323) :

« Un corps considérable de troupes polonai-
» ses, choisies parmi celles qui se trouvaient en
» Italie, et commandé par le général Wladislas
» Jablonowski, s'embarqua à Livourne et à
» Gènes pour *la malheureuse* expédition de
» Saint-Domingue. Là, victime d'un ciel brû-
» lant, il fut presque entièrement détruit en de-
» venant la proie du fléau qui moissonna les
» troupes françaises... Ainsi finirent, après cinq
» ans entiers de luttes et de travaux, les légions
» polonaises d'Italie, si fidèles à leur cause
» adoptive, et si mal récompensées de leur
» fidélité. »

Je demanderai à M. Thiers pourquoi il ne cite pas les noms de généraux et officiers tels que Zaïonczek, Kniaziewicz, Wielhorski, Wolodkowicz, surnommé le général *Henri*, Rymkiewicz, Dombrowski, Kosinski, Chlopicki, Paszkowski, Falkowski, Jablonowski, Podoski, Sierawski et tant d'autres, qui cependant se trouvent cités avec éloges dans les rapports des généraux français, tels que Bonaparte, Macdonald, Championnet, Rey, Victor, Foissac-Latour, Moreau, Oudinot, Lapoype, Masséna, etc. On trouve les mêmes éloges rendus aux Polonais dans les comptes-rendus des ministres de la guerre Bernadotte, Carnot, Dubois-Crancé, etc.

Mais quand il s'est agi de parler des récom-

penses pécuniaires aux généraux polonais, pour prix de leur courage, M. Thiers dit, tome VIII, page 141 :

« Les généraux français ne furent pas les » seuls à participer à ces largesses (dotation de » l'empereur Napoléon), car les généraux po- » lonais Zaïonczek et Dombrowski, *vieux ser-* » *viteurs de la France*, obtinrent chacun un » million. » Depuis la catastrophe de Saint-Domingue, jusqu'à la prise de Berlin, M. Thiers ne fait nulle part mention d'un Polonais au service de la France ; il n'ignore pourtant pas qu'il y en avait encore, car, dans son livre XXV, tome VII, page 22, en faisant le dénombrement de l'armée dont disposait Napoléon, et qu'il porte à cinq cent mille hommes, il ajoute :

« Parmi lesquels il faut comprendre les » Suisses, servant en vertu de capitulation, » plus, quelques Valaisans, *Polonais* et Alle- » mands passés au service de France. »

M. Thiers n'ignorait donc pas qu'il y avait encore des bataillons et des escadrons polonais dans l'armée française, mais il passe sous silence qu'en 1805, à la première occupation de Vienne, le général Zaïonczek fut commandant de cette capitale. M. Thiers nous dit que ce commandement était confié au général Clarke ; c'est *gouvernement* qu'il aurait dû dire. Il faut

aussi rappeler que, dans la même campagne, l'officier supérieur Prependowski était commandant de la ville de Gratz, et que l'état-major de l'armée française comptait un grand nombre d'officiers polonais, tels que Falkowski, Zenowicz, etc.

A cette même époque de la guerre d'Austerlitz, nous reconnaissons que M. Thiers parle avec ménagement du prince Adam Czartoryski, alors ministre de l'empereur de Russie Alexandre, mais comme nous nous sommes proposé de ne traiter dans cet écrit que de la partie militaire qui intéresse l'honneur de la nation polonaise, et d'éviter toute digression politique, nous nous contenterons de faire ici la remarque de cette délicatesse de l'auteur, que nous croyons pouvoir attribuer à ses relations personnelles avec l'illustre prince.

LES POLONAIS

PENDANT LES CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE.

(1806—1807.)

M. Thiers dit, livre XXVI, intitulé EYLAU, volume VII, page 224 :

« Celui qui avait fait flotter le drapeau tri-
» colore sur les bords de l'Adige, du Nil, du
» Jourdain, du Pô, du Danube, de l'Elbe, pou-
» vait et devait exécuter cette marche auda-
» cieuse. Toutefois, sa présence dans les régions
» du Nord suscitait à l'instant une immense
» question européenne, c'était le rétablissement
» de la Pologne. Les Polonais avaient *toujours*
» dit : La France est notre amie, mais elle est
» bien loin... Quand la France s'approchait de
» la Pologne jusqu'à l'Oder, l'idée d'une grande
» réparation ne devait-elle pas devenir, chez
» l'une, le sujet d'une espérance fondée ; chez
» l'autre, le sujet d'un projet réfléchi ? — Ces in-
» fortunés Polonais, *si légers dans leur con-*
» *duite, si sérieux dans leurs sentiments*, con-
» juraient Napoléon de se porter sur la Vistule,
» lui promettant leurs biens, leurs bras, leurs
» vies, pour l'aider à reconstituer la Pologne.

» Ce projet si séduisant, si généreux, si politi-
» que, *s'il eût été praticable*, était une de ces
» entreprises, dont l'imagination ébranlée de
» Napoléon devait s'éprendre dans ce moment,
» et l'un de ces spectacles imposants qu'il con-
» venait à sa grandeur de donner au monde.
» En se transportant au milieu de la Pologne, il
» ajoutait, il est vrai, aux difficultés de la guerre
» actuelle, *la difficulté la plus grave de toutes,*
» *celle des distances et du climat*, mais il enle-
» vait à la Prusse et à la Russie les ressources
» des provinces polonaises, ressources *considé-*
» *rables en hommes et en denrées alimentaires;*
» il sapait la base de la puissance russe; *il*
» *essayait* de rendre à l'Europe *le service le plus*
» *signalé* qu'on lui eût jamais rendu. De vastes
» pays, placés sur la route du Rhin à la Vistule,
» causes de faiblesse pour un général ordinaire,
» allaient devenir, *sous le plus grand des capi-*
» *taines*, des sources *abondantes* en choses
» nécessaires à la guerre. »

Dans cette citation se résument les objections que nous avons à faire en général, avant d'entrer dans les détails des omissions en parti-pris touchant les individualités polonaises.

D'abord, nous avons à lui faire observer, qu'après s'être montré partisan de la *première* guerre de Pologne et du rétablissement de ce

pays, il ne cesse de critiquer ensuite l'une et l'autre de ces entreprises, comme nous aurons lieu de le prouver dans le cours de nos revendications.

M. Thiers fait dire aux Polonais : « La France est notre amie, mais elle est bien loin. » Ignore-t-il donc que la Pologne avait de tout temps des relations très suivies avec la France? que l'Université de Paris, la Sorbonne avaient servi de berceau et de modèle à celles de Krakovie au XIV[e] siècle, et que, même avant cette époque reculée, un certain nombre de Polonais, ecclésiastiques surtout, avaient puisé leur instruction dans ce foyer de lumières? Moins initié dans les détails de notre histoire, M. Thiers pouvait-il ignorer que ce même Valois (Henri III), auquel il compare le prince Joseph Poniatowski, avait été élu roi de Pologne! Ne sait-il pas qu'à plusieurs reprises les Polonais ont désiré avoir des princes français pour rois? qu'ils ont eu plusieurs reines françaises de nation, et qu'une Polonaise, la fille de Stanislas Leszczynski fut reine de France? Que le Gouvernement de France avait protégé la confédération de Bar, que le maréchal Kellermann, Dumouriez, le général Viomesnil, Choisy et beaucoup d'autres officiers français avaient bien mérité de la Pologne et avaient fait couler leur sang pour la

cause polonaise! M. Thiers parle de l'existence d'un *parti russe* en Pologne; nous reviendrons en son lieu sur ce sujet.

« Ces infortunés Polonais, si légers dans leur » conduite, si sérieux dans leurs sentiments! » s'écrie M. Thiers. — Nous le remercions de cette épithète d'*infortunés* qu'il veut bien nous accorder, quoiqu'elle ne coïncide guère avec l'indifférence, pour ne pas dire l'aversion, qu'il manifeste dans tout le cours de ses ouvrages. Toute l'Europe, le monde entier retentissent de nos infortunes, c'est pour cela que, par une certaine pudeur M. Thiers n'ose dire comme son collègue de 1831 : « *L'ordre règne à Varsovie.* Mais le spirituel ex-ministre, orateur et écrivain, semble vouloir s'excuser devant ses amis politiques, en attribuant nos malheurs à notre propre *légèreté*; dans sa malicieuse commisération, il s'écrie : « Ces infortunés Polo» nais, si légers dans leur conduite! » Nous le demandons à la France : Est-ce bien M. Thiers qui doit taxer de légèreté toute une nation?.... Et de quelle légèreté nous accuse-t-il? Est-ce d'avoir uni des peuples entiers au nôtre, par les liens de la religion et de la politique? Comme les Litvaniens et toutes les provinces de la soi-disant Petite-Russie. N'est-ce pas grâce à la tolérance et à l'appât d'un gouvernement pater-

nel, que la Prusse, la Kourlande, la Livonie, des colons tatars et arméniens et une foule d'étrangers, nobles ou persécutés, de toutes les nations se sont unis à la Pologne? Est-ce encore par *légèreté* que nous avons porté nos armes jusqu'à Varna pour défendre l'Europe de l'agression des Musulmans? jusqu'à Moskou pour préserver cette même Europe de la barbarie du Nord? jusqu'à Vienne pour défendre la chrétienté tout entière, et délivrer l'Autriche du joug ottoman qui la menaçait?... Est-ce par légèreté que nous nous sommes réunis, en 1788, en diète générale pour nous donner, après quatre ans de délibérations et de travaux, le 3 mai 1791, une constitution, la première alors en Europe, et que tous les écrivains étrangers ont reconnue être digne d'admiration, comme une révolution provoquée par un sentiment simultané d'ordre et d'amour de la patrie, sans le moindre conflit, sans une goutte de sang répandu, et d'autant plus sage, qu'elle garantissait par la loi la révision de cette constitution après chaque quart de siècle révolu? Est-ce par notre légèreté enfin que le Ciel a donné à nos voisins des souverains comme Pierre I[er], Catherine II et Frédéric II? Quel droit a M. Thiers, comme historien, de nous accuser de légèreté?... Est-ce parce que la Providence a refusé des

successeurs à la famille des Jagellons, à une époque où l'Empire germanique et les traditions romaines entraînaient à l'élection libre d'un souverain, et qu'à l'exemple de l'Empire germanique, nous avons voulu élire des rois, comme l'Allemagne choisissait ses empereurs? ...

L'empire d'Allemagne est tombé, — M. Thiers accusera-t-il aussi la nation allemande de légèreté?...

Sans nous permettre de scruter la conduite personnelle de l'historien, nous sommes libres de juger ses ouvrages, qui portent essentiellement l'empreinte de la légèreté, qui sont pleins de contradictions et qui renferment des jugements erronés sur les hommes et sur les choses.

M. Thiers, pour adoucir en quelque sorte le reproche dont il nous accable, d'être *si légers dans notre conduite,* ajoute : « *si sérieux dans leurs sentiments;* » mais il semble que cette antithèse, n'est qu'une de ces figures oratoires auxquelles l'auteur s'est habitué... car, au fait, comment un peuple pourrait-il en même temps être *si léger* et *si sérieux?...*

Si nous réfutons le reproche de légèreté fait à notre nation entière, nous acceptons volontiers l'hommage involontaire que nous rend l'auteur. — Oui! nous avons des sentiments sé-

rieux, sérieux comme le malheur et les persécutions auxquelles nous sommes voués; et ce sentiment profond se propage de génération en génération et va en croissant au lieu de diminuer; c'est ce sentiment qui nous a fait répandre notre sang sur les bords de l'Adige, du Tibre, du Tage, du Rhin, du Nil et même à Saint-Domingue... Comment se fait-il que ce mouvement de justice ne se fait jour que dans le dix-septième volume de son histoire?...

M. Thiers, exposant les difficultés de la première guerre de Pologne, dit « que l'empereur » Napoléon, dans cette entreprise, ajoutait aux » difficultés de la guerre extérieure, la plus grave » de toutes, celle des distances et du climat; » et il finit par dire : « que ces mêmes difficultés, » causes de faiblesse pour un général ordinaire, » allaient devenir, sous le plus grand des capi- » taines, des sources abondantes de choses né- » cessaires à la guerre! » Voilà encore un jeu d'esprit, pour ainsi dire, un jeu de mots, car on ne saurait jamais prendre assez en considération les distances et le climat... Charles XII et Napoléon Ier l'ont prouvé. Mais M. Thiers, qui a commencé à écrire son histoire de l'Empire bien après la guerre de 1812, a confondu les dates, car ni les distances ni le climat de la guerre de 1806 n'offraient ni les difficultés ni

les obstacles de la grande campagne de Russie... On sait que le génie même de Napoléon n'a succombé que devant les éléments. J'en appelle à tous les hommes de guerre... Si M. Thiers veut dire par là que les difficultés devant lesquelles un général ordinaire aurait échoué furent vaincues par l'activité et les talents militaires de Napoléon, en ce cas, il faut convenir que l'auteur ne s'est pas logiquement exprimé.

Nous ne pouvons pas savoir de quelle manière M. Thiers traitera cette matière dans son récit de la guerre de Russie, mais nous aurons lieu de voir bientôt ce que raconte l'auteur des difficultés et du climat d'autres pays où Napoléon a porté la guerre, et il en résultera que ce que l'auteur énonce sur les terribles entraves que l'armée française éprouva en Pologne est plein d'inexactitude et d'exagération. L'auteur dit : « Napoléon était résolu, dans cette campa- » gne, à s'arrêter sur la Vistule, et au printemps » suivant à s'enfoncer dans le Nord *plus avant* » *qu'aucun homme ne l'avait jamais osé,* » et puis l'auteur ajoute : « et il disposa tout pour » s'avancer en Pologne. Il avait bien, en pas- » sant le Rhin, fait entrer dans ses desseins » l'idée d'une audacieuse marche au Nord, *mais* » *vaguement;* c'est à Berlin, après des succès si » rapides et si éclatants, qu'il en forma le pro-

» jet sérieux. » Il est possible que l'Empereur, se décidant à la guerre contre la Prusse, ne s'était pas attendu à des succès aussi incroyables, succès dont l'histoire ne présente pas d'exemples ; mais dire que Napoléon avait des projets *vagues* et *indécis*, c'est méconnaître son génie supérieur, c'est faire une supposition injurieuse. Qui pourrait douter que les plans de Napoléon n'aient été arrêtés de longue main? M. Thiers n'a pu pénétrer dans la pensée de Napoléon, qui n'a, certes, révélé à personne ses plans relatifs à la Pologne ; ces plans devaient dater au moins depuis sa liaison personnelle avec son aide-de-camp Sulkowski et depuis la formation des légions polonaises à Milan. Ces projets de Napoléon étaient subordonnés aux événements et surtout aux succès plus ou moins prononcés dans les guerres à venir, mais dont le résultat définitif est resté un secret qu'il a emporté avec lui à Sainte-Hélène.

Nous pensons, en conséquence, que M. Thiers aurait pu s'épargner un raisonnement contradictoire, par lequel il veut prouver que, tantôt Napoléon voulait rétablir la Pologne, et que tantôt il abandonnait cette idée ; raisonnement qui ne prouve rien, qui ne peut rien prouver.

Après avoir épuisé cette matière politique au delà des limites que nous nous sommes pro-

posées dans ces revendications purement militaires, nous arrivons enfin à l'entrée des Français dans les anciennes frontières de la Pologne, et à la formation d'*une armée* polonaise.

M. Thiers introduit en Pologne le maréchal Davout, initié, à ce qu'il prétend, à la véritable pensée de Napoléon, et, tout en rendant justice aux bonnes intentions du maréchal Davout pour les Polonais, il ajoute : « qu'il était » difficile de reconstituer un peuple *dont l'es-* » *prit anarchique était aussi renommé que la* » *bravoure.* »

C'est là, de nouveau, une de ces antithèses que M. Thiers aime tant. L'esprit anarchique attribué aux Polonais répond à l'esprit de légèreté dont M. Thiers nous taxe, ainsi que nous l'avons vu plus haut ; il adoucit ce reproche par l'éloge de notre bravoure ; mais nous ne demandons pas des louanges, nous ne demandons que la justice.

L'anarchie que l'on nous reproche tant est un mal qui a régné dans la plupart des États de l'Europe avant que les monarchies stables et héréditaires fussent constituées. Pour le malheur de la Pologne, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le système de royauté élective s'était introduit chez nous précisément à l'époque où les autres monarchies se consolidaient. Mais,

quelle qu'ait été l'anarchie en Pologne, elle n'a jamais atteint le degré auquel elle est parvenue en d'autres pays, et particulièrement en Allemagne, où régnait aussi une monarchie élective. Jamais, en Pologne, les *sujets électeurs* ne se sont considérés et déclarés indépendants de leur souverain; jamais un Polonais, quelle que fût sa fortune et sa puissance réelles, ne s'est cru indépendant de l'État, qui s'appelait *République;* ceci prouve que tous les membres de l'État étaient égaux par la naissance, et que tous étaient appelés au droit d'élire et d'être élus rois; mais personne ne pouvait occuper une dignité héréditaire quelconque.

Nous avons eu, il est vrai, des révoltes fomentées par Zebrzydowski, par Lubomirski et quelques autres, mais jamais dans le but de se rendre indépendants. Jamais un Radziwill ou tel autre riche seigneur qui aurait pu le tenter n'a songé à devenir l'ennemi de son roi, comme on l'a vu en Allemagne, des Électeurs de l'Empire faire la guerre à leur Empereur au détriment de la patrie commune. Le seul exemple d'un pareil vertige eut lieu, dans les derniers temps, suscité par une puissance voisine, comme nous allons bientôt en faire mention. Or, quand il s'agit d'anarchie, nous le demandons à M. Thiers, et après lui à tous les historiens de

l'Europe, quel est le peuple qui n'ait pas eu des troubles intérieurs?... Les malheurs de la Pologne viennent de sa position géographique et non du peuple polonais. Les plaines immenses de ce pays sont ouvertes à l'accès des puissances formidables qui les entourent. En tout cas, l'anarchie ancienne avait disparu avec la Constitution de 1791, et l'empereur Napoléon, ainsi que son lieutenant, le maréchal Davout, trouvèrent en Pologne un esprit d'ordre et d'organisation, tant civile que militaire, qui ne laissait rien à désirer. Mais il fallait bien trouver un prétexte au partage de la Pologne; il fallait aussi trouver le moyen de s'introduire dans le pays pour y fomenter des troubles. Alors nos voisins se servirent de deux dictons bien connus; l'un, *divide ut imperare;* l'autre, *calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose.*

Quant à la réputation de bravoure des Polonais, dont M. Thiers fait une mention honorable, elle a toujours existé. Depuis les événements de l'année 1806, ceux qui ont succédé ont prouvé que le peuple polonais n'avait pas dégénéré, malgré ses malheurs; et c'est le manque de détails à cet égard que nous reprochons à M. Thiers.

Cet auteur prétend que l'empereur Napoléon exigeait de nous « un *élan unanime,* » qu'il

voulait nous voir *« tous sur pied, »* que dans ce but il faisait suivre son armée d'un convoi d'armes de toutes espèces, afin d'armer l'insurrection, *« si elle devenait générale. »*

Je ne sais pas quels étaient l'*élan* et l'*insurrection* que désirait l'Empereur. Mais comme ce n'est pas lui qui parle, mais M. Thiers, je lui demande ce qu'il entend par un *élan unanime* et une *insurrection générale*... L'un et l'autre ne pouvaient avoir lieu que dans la partie de la Pologne qui était échue en partage à la Prusse, et là, je chercherai à démontrer à M. Thiers que l'élan fut aussi général qu'il pût l'être, et que l'insurrection fut aussi prompte, aussi universelle qu'elle pouvait l'être. Dans aucun pays, pas même en Espagne, l'élan et l'insurrection n'ont été plus unanimes que dans la partie prussienne de la Pologne. — On a fait tout ce qu'on a pu, et on l'a fait parce qu'on était appuyé par trois cent mille Français conduits par l'empereur Napoléon. A cet égard, nous n'avons pas besoin des éloges de M. Thiers, et nous ne redoutons les reproches de personne; nous avons notre conscience pour nous, et nous en sommes fiers.

M. Thiers est aussi incohérent, aussi prétentieux dans la description physique de la Pologne, qu'il est injuste dans son appréciation du

caractère polonais. Il commence — page 260 — à décrire, avec son éloquence entraînante et facile, le théâtre de la campagne ; mais hors de cette élégante facilité de diction, il n'y a que contradictions et exagérations ; pour preuve, nous donnons les passages suivants :

« Aux sables mouvants succède une glaise
» qui se change, après quelques jours de pluie,
» en une *vaste mer* de boue. Les hommes y pé-
» rissent si on ne vient les en arracher. Quant
» aux chevaux, canons, bagages, ils s'y abîment
» sans pouvoir être sauvés, même *par les bras*
» *de toute une armée.* »

Ne croirait-on pas lire une tirade de quelque poëte romantique racontant une expédition de nouveaux Argonautes ? Il paraît que M. Thiers a voulu mettre son Horace en pratique : *Lectorem delectando pariterque monendo,* et qu'à côté de la gravité de l'historien, il a voulu égayer le lecteur par quelques traits de narration bouffonne.

C'est le 9 novembre 1806 que les Français parurent à Posen. — M. Thiers, en racontant ce fait historique, page 262, oublie la géographie et la chronologie, mais c'est bien excusable dans un ex-ministre qui écrit l'histoire d'un temps *aussi reculé que celui de l'Empire.* Il met en marge : « Grand-duché de Posen. »

et tout à côté dans le texte, « c'est la Poznanie, » ou grand-duché de Posen, dont Posen est la » capitale. » — Or, en 1806, il n'y avait pas de grand-duché de Posen, il n'a été créé qu'au congrès de Vienne, en 1815; et quant à la Poznanie, elle n'a jamais existé. C'est la ville de Posen, qui en polonais s'appelle *Poznan*, en latin *Posnania*, ce dont les auteurs français ont fait Poznanie, et qui de tout temps a été le nom de la ville, mais non du pays de Posen. Cette province n'a jamais existé sous ce nom, car la Pologne avait été divisée depuis des siècles en palatinats, de même que la France a été, depuis la révolution de 1789, divisée en départements. Si M. Thiers avait daigné ouvrir le premier livre venu de géographie universelle traitant de la Pologne telle qu'elle a été avant le partage de 1772, ou s'il avait consulté le *Tableau de la Pologne* publié à Paris, en 1830, par M. Léonard Chodzko, ouvrage spécialement écrit pour les Français, afin de les initier à l'histoire et à la géographie comparée de la Pologne ancienne et moderne, il aurait vu qu'avant 1815 il n'y eut jamais ni duché ni grand-duché de Posen, mais bien un palatinat de ce nom, et qu'on ne pouvait en aucun cas dire : la Poznanie, pas plus qu'on ne dit en France : la *Parisie*.

Une autre inadvertance, ou plutôt un défaut

d'information, lui fait dire : « Les Polonais de-
» venus Prussiens semblaient supporter plus
» impatiemment *que les autres* le joug étran-
» ger. » Mais ce qu'ajoute l'auteur au sujet de l'ingratitude et de la perfidie de la maison de Prusse envers la Pologne est incontestable. C'est nous qui avons donné abri et refuge aux chevaliers teutoniques revenus de la Palestine, et qui ensuite ont conquis la Prusse, de tout temps province polonaise ; c'est nous qui avons reconnu roi un chevalier chef de l'ordre, notre vassal, qui s'était révolté contre le pape, à l'exemple d'un autre moine en froc, nommé Luther; c'est à nous enfin que le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, tendit lui-même la main, en *bon* voisin, pour nous exciter contre un voisinage beaucoup plus formidable, celui de l'empire de *toutes les Russies;* c'est encore ce même roi de Prusse qui nous abandonna et tourna contre nous l'armée auxiliaire stipulée, en dépit du traité conclu avec notre république. Il nous fit la guerre conjointement avec cette même Russie, contre laquelle il nous avait excités. Mais M. Thiers ignore que, malgré tous ces précédents, les Polonais soumis à la Prusse ont eu à supporter avec plus de résignation que le reste de la Pologne démembrée la destinée qui leur est faite, car, en Prusse, le gouverne-

ment est plus éclairé et l'administration moins vénale.

M. Thiers, rendant justice à l'enthousiasme des habitants de Posen et de ses environs, dit que « le maréchal Davout en fut touché, et » qu'il céda lui-même à l'idée du rétablissement » de la Pologne, idée assez populaire dans la » masse de l'armée française, mais très peu » parmi ses chefs. »

Je suis en cela parfaitement d'accord avec M. Thiers. De tous les maréchaux français que j'ai eu l'honneur de connaître, le maréchal Davout est celui qui a le plus apprécié les Polonais, et qui, par suite, leur a le plus inspiré de confiance et d'attachement. Nous reviendrons souvent à ce souvenir si cher. L'armée française, en général, nous a toujours accordé le même sentiment; et quelques corps, avec lesquels j'ai eu l'honneur de servir, nous ont montré un esprit de fraternité et de camaraderie touchant; mais parmi les officiers supérieurs, j'ai trouvé beaucoup de soi-disant politiques, profonds ou creux, qui, à l'exemple de M. Thiers, nous disaient : « Les Polonais » sont un peuple intéressant sans doute, mais la » France ne peut pas se sacrifier pour la Pologne... depuis l'Empire, nous ne faisons plus » que des guerres impolitiques, qui nous en-

» traînent à la ruine... Qu'avons-nous à chercher dans les déserts de la Pologne et de la » Russie? » Tels étaient les raisonnements de ces messieurs, qui avaient pour véritable politique leurs propres intérêts, leur repos, leur jouissance, la fortune, qu'ils avaient acquise, en grande partie, non par les services qu'ils avaient rendus à la France, mais qu'ils avaient obtenue de la générosité de l'Empereur... Cependant lorsque je m'avisai de reprocher à l'un d'eux sa manière égoïste d'envisager la politique de l'Empereur, il me répliqua : « Croyez-» vous donc, Monsieur, que je sers l'Empe-» reur?... je sers le gouvernement français. » — A quoi je répondis : « Hé bien, Monsieur ! voilà » la différence qu'il y a entre nous, car moi je » ne sers pas le gouvernement français, mais je » sers l'Empereur ! » — Cette phrase fit tomber, une fois pour toutes, notre conversation politique, et il me parut même que l'individu, tout mon supérieur qu'il fût, craignit de s'être ouvert devant un *séide*, comme nous appelle M. de Lamartine. Le fait est que nous, Polonais, qui étions au service de Napoléon, surtout dans la garde, étions meilleurs Français que beaucoup de Français eux-mêmes. — J'aurai lieu de revenir encore sur cette matière.

M. Thiers continue sa narration en ces

termes : « Le maréchal Davout écrivit à l'Em-
» pereur des lettres fortement empreintes du
» sentiment qui venait d'éclater autour de lui...
» Il dit aux Polonais que l'œuvre de restaurer
» un Etat qui n'existait pas depuis *quarante ans,*
» et dégénéré depuis plus d'un siècle, était bien
» difficile. »

Je ne crois pas que le maréchal Davout, dont le bon sens et la franchise militaires nous sont connus, plus peut-être qu'à M. Thiers lui-même, eût écrit autre chose à l'Empereur et dit autre chose aux Polonais ; j'ai lieu de croire que le maréchal ne mettait pas en doute *un instant* la possibilité de la restauration de la Pologne ; lui qui, à la tête du troisième corps, composé de trois divisions seulement, avait résisté, à la journée d'Auerstadt, à la principale armée prussienne, commandée par son roi, et l'avait détruite ; et je ne doute nullement moi-même que, si Napoléon avait suivi, en 1812, les avis du maréchal Davout, la retraite n'aurait pas eu lieu en hiver ; et, en ce cas, je n'ai pas besoin de m'étendre sur les conséquences.

Mais il y a une autre erreur de la part de M. Thiers, c'est que le maréchal Davout ne pouvait pas, et n'aurait jamais voulu dire à des Polonais, « que leur rétablissement était
» difficile après une non-existence de quarante

» ans... » Car la Pologne, n'ayant été totalement envahie qu'en 1794, et définitivement partagée qu'en 1795, il en résulte qu'il n'y avait que *douze ans* qu'elle n'existait pas. — L'avant-dernier partage avait été consommé en 1793, et le premier en 1772, ce qui encore ne faisait pas *quarante ans* en octobre de 1806. Voilà donc une preuve *évidente* de l'inexactitude de M. Thiers, qui se pique et se vante de la plus grande précision.

Quant à la dégénérescence des Polonais, depuis plus d'un siècle, c'est en partie vrai; mais ce ne sont pas tant les Polonais qui sont dégénérés; ce sont les gouvernements avoisinants qui se sont agrandis et consolidés, ayant des hommes éminents à leur tête, et qui fomentaient le désordre en Pologne par tous les moyens possibles : *per fas et nefas.* Si Charles XII n'avait pas perdu la bataille de Poltawa, en 1709, comme Napoléon a succombé à la retraite de Moskou, en 1812, personne, à commencer par M. Thiers, n'oserait écrire que la Pologne est dégénérée. C'est là l'astuce et l'adresse de certains cabinets, de faire courir des bruits qui, à force d'être répandus, quelque faux qu'ils soient, gagnent du terrain, et le public finit par croire ce qui est incroyable, ou peu digne d'être cru. Ainsi, les États les plus

mal organisés en imposent et veulent passer pour des modèles d'ordre, de force et de sagesse ; mais ceux qui connaissent les supercheries des augures ne peuvent s'empêcher de sourire à tant de jactance inaperçue par la peur, *sapienti sat...*

M. Thiers continue : « Les Polonais de Posen, » plus enthousiastes *que ceux mêmes de Varsovie,* » promirent, avec un entier abandon, tout ce » qu'on semblait désirer d'eux. Nobles, prêtres, » peuple, souhaitaient avec ardeur qu'on les » délivrât du joug prussien ; à ce prix, il n'était » rien qu'ils ne fussent prêts à faire. »

M. Thiers, rendant ainsi justice aux habitants de Posen, dit « qu'ils étaient plus enthousiastes » que ceux même de Varsovie. » — Il semblerait, d'après cette manière de s'exprimer, que M. Thiers appréciait aussi très-haut l'enthousiasme des habitants de Varsovie ; — mais nous allons voir bientôt qu'il va se contredire lui-même, et déprécier, peu de pages plus loin, ce qu'il a d'abord tant loué.

Il continue pourtant encore à rendre justice aux sentiments avec lesquels Varsovie reçut Murat et les Français. Voici ses propres paroles :

« Ce fut un délire général dans toutes les » classes de la population. *Cette fois*, on pou- » vait considérer la résurrection de la Pologne

» *comme un peu moins chimérique*, en voyant
» apparaître la grande armée, qui, sous le
» grand capitaine, avait vaincu toutes les ar-
» mées de l'Europe. » Et plus loin il dit : « La
» joie fut vive, profonde, sans réserve chez ce
» malheureux peuple... On se disait qu'enfin
» l'heure était venue où l'empereur des Fran-
» çais allait réparer les faiblesses des rois de
» France. »

Quoique nous voyions ici l'orateur s'élever lui-même, avec les Polonais, à une certaine chaleur de diction, il a pourtant soin d'ajouter ces mots : « *Cette fois*, on pouvait considérer la
» restauration de la Pologne *comme un peu*
» *moins chimérique.* » Mais cette résurrection, fût-elle chimérique ou non, que doit signifier l'interjection *cette fois ?*... Quand donc avait-il été question de la résurrection de la Pologne?...

M. Thiers, écrivant en 1847 l'histoire d'une époque dont il n'a connaissance que par des relations inexactes, confond les dates et les faits... car la dernière tentative que fit Kosciuszko pour la liberté de son pays ne peut pas compter ici, puisque le pays existait encore, et n'était pas définitivement anéanti... Et comment cette même résurrection avait-elle pu être pressentie avant l'arrivée de l'armée française?... Or, cette expression : « *un peu moins chimé-*

» *rique,* » n'est que la répercussion du sentiment de M. Thiers même, qui abonde dans ce sens, qu'il prête aux maréchaux Augereau et Lannes, savoir : *que cette entreprise était téméraire et même folle.*

A la page 272, M. Thiers met en marge : » Difficultés inhérentes au rétablissement de la » Pologne ; » et puis il continue : « Napoléon » songeait sincèrement à restaurer la Pologne. » C'était, dans sa pensée, l'une des manières » les plus utiles, le mieux entendues, de renou» veler cette Europe, dont il voulait changer la » face. Mais, outre la difficulté d'arracher de » grands sacrifices de territoire à la Russie, à » la Prusse, sacrifices qu'il n'était possible de » leur imposer qu'en les battant à outrance, il » y avait encore d'autres difficultés. —Napoléon » ne voulait donc prendre avec les Polonais que » des engagements conditionnels, et il était » décidé à ne proclamer leur indépendance que » lorsqu'ils l'auraient méritée par un *élan una-* » *nime*, par un grand zèle à le seconder, par » la résolution énergique de défendre *la nou-* » *velle* patrie qu'on leur avait rendue. »

Voilà encore de nouvelles contradictions !

Après avoir loué avec chaleur l'enthousiasme des Polonais, M. Thiers revient à son idée favorite d'*élan unanime* ; il croit que cet élan a

manqué aux Polonais; et puis, il parle d'une *nouvelle patrie* pour laquelle ils auraient dû déployer leur zèle... Oui, les Polonais pourront posséder encore leur patrie, mais ils n'en veulent point une nouvelle; ils n'en veulent pas d'autre que celle qu'ils pleurent!... Voilà donc des fautes de logique inconcevables dans un écrivain en réputation!

M. Thiers s'efforce à épancher sa mauvaise humeur envers les Polonais en s'écriant :

« Malheureusement, la haute noblesse polo-
» naise, moins entraînée que le peuple, *dé-*
» *couragée par les différentes insurrections* qui
» avaient été essayées, craignant d'être aban-
» donnée après s'être compromise, hésitait à
» se jeter dans les bras de Napoléon, et trou-
» vait, dans sa position actuelle, *quelque chose*
» *de mieux à faire* que de s'insurger, pour re-
» cevoir des Français une existence indépen-
» dante, mais *dénuée d'appui,* exposée à tous
» les périls, entre la Prusse, l'Autriche et la Rus-
» sie. Cette *haute noblesse*, tombée avec Varso-
» vie elle-même sous le joug de la Prusse,
» éprouvait pour cette cour l'aversion que res-
» sentaient tous les Polonais devenus Prus-
» siens. »

Ici l'auteur fait un *raisonnement*. Il prétend que la prétendue haute noblesse polonaise vou-

lait la réunion de la Pologne entière à la Russie.... L'auteur poursuit ainsi :

« Sans doute, il y avait quelques raisons de » prudence à faire valoir en faveur de cette » idée d'une *demi-reconstitution* de la Pologne, » née d'un *demi-patriotisme;* mais ceux qui » formaient ce vœu oubliaient que si l'existence » que la Pologne pouvait recevoir de la France » était exposée à périr lorsque les Français re- » passeraient le Rhin, celle que les Russes lui » donneraient était exposée à un autre danger, » certain et prochain, au danger d'être absor- » bée dans le reste de l'Empire, de subir, en un » mot l'assimilation complète, résultat auquel » la Russie devait tendre sans cesse, et qu'elle » ne manquerait pas de réaliser à la première » occasion, ainsi que les événements l'ont » prouvé depuis. Il fallait donc renoncer à être » Polonais ou se dévouer à Napoléon à tout » prix, à tout risque, avec toutes les incerti- » tudes attachées à une telle entreprise, le jour » où ce puissant réformateur de l'Europe pa- » raissait à Varsovie. Certains motifs moins éle- » vés agissaient sur la portion de la noblesse » qui accueillait avec froideur la délivrance de » la Pologne par la main des Français; c'était » la jalousie que lui inspiraient les généraux » polonais formés dans nos armées, arrivant

» avec de la réputation, des prétentions et un
» sentiment exagéré de leur mérite; ces divers
» motifs n'empêchaient pas cependant la géné-
» ralité de la noblesse d'éprouver une vive joie
» à la vue des Français; seulement ils la ren-
» daient plus prudente et la portaient à faire des
» conditions à un homme auquel le patriotisme
» conseillait de n'en faire aucune; mais les
» masses voulaient qu'on se jetât dans les bras
» des Français et y poussaient tout le monde :
» peuple, nobles et prêtres. »

Après que M. Thiers a raconté ainsi contradictoirement, tantôt l'enthousiasme général, tantôt les divergences d'opinion des Polonais, il parle de la velléité de Murat et de sa femme d'arriver au trône de Pologne, velléité qui déplut fort à Napoléon. Il ajoute à cela :

« Par un singulier concours de circonstances,
» il recevait le même jour des dépêches de Pa-
» ris, relatives au célèbre Kosciuszko qu'il avait
» voulu tirer de France *pour le mettre à la tête*
» *de la nouvelle Pologne*. Ce patriote polonais,
» que *de fausses directions d'esprit* empêchèrent
» à cette époque de servir utilement sa patrie,
» vivait à Paris au milieu de mécontents, peu
» nombreux, qui n'avaient pas encore pardonné
» à Napoléon le 18 brumaire, le concordat, le
» rétablissement de la monarchie. Quelques sé-

» nateurs, quelques membres de l'ancien Tri-
» bunat, composaient cette société honnête et
» vaine. Kosciuszko eut le tort d'opposer des
» conditions intempestives au seul homme qui
» *pût alors* sauver sa patrie et *qui en eût véri-*
» *tablement l'intention*... Napoléon, se voyant
» contrarié à la fois par les Polonais devenus
» *idéologues à Paris*, et par les Polonais deve-
» nus *Russes à Pétersbourg*, en conçut de la dé-
» fiance et de la froideur. »

Nous bornerons là les *extraits politiques* de l'ouvrage de M. Thiers, et n'y répondrons que par quelques mots :

D'abord, quant à la haute noblesse polonaise, à laquelle M. Thiers reproche qu'elle hésitait, à son dire, à se jeter dans les bras de Napoléon, découragée qu'elle était *par les différentes insurrections qui avaient été essayées*, M. Thiers, écrivant bien longtemps après les événements de 1806, confond les dates. La confédération de Bar, qui avait été la première levée de boucliers en Pologne, avait fini par le premier partage, en 1772; lors de l'entrée des Français à Varsovie, il n'y avait plus que peu de vieillards qui pouvaient avoir survécu à cette époque. La guerre de 1792 et l'insurrection de Kosciuszko, en 1794, sont donc ces tentatives dont M. Thiers veut sans doute parler. Dans la première, la

Prusse auxiliaire avait abandonné les Polonais; dans la seconde, elle avait tourné les armes contre eux, et aucun appui étranger ne soutenait les insurgés, tandis que Napoléon arrivait vainqueur, à la tête d'une armée formidable; ainsi donc, la noblesse polonaise ne pouvait pas être découragée par différentes insurrections essayées.... C'est visiblement la date de 1847 qui influe sur l'erreur de M. Thiers.

Secondement, nous ferons remarquer à cet auteur et à nos lecteurs étrangers, qu'en Pologne il n'y avait point de *haute noblesse.* Tous les nobles étaient absolument égaux par la naissance, et également électeurs et éligibles à la royauté, ne se distinguant que par des charges à vie et par le plus ou moins de fortune. Il y avait des familles illustres, et c'est de celles-là que M. Thiers veut sans doute parler; or, celles-là ne sont pas restées en arrière. Nous avons déjà vu périr en Egypte un Sulkowski, à Saint-Domingue, un Jablonowski; nous avons perdu à Leipzig le prince Poniatowski, neveu du dernier roi; à la bataille de Hanau, le prince Dominique Radziwill, le propriétaire le plus riche de toute la Pologne. Nous avons eu parmi les morts, sur les champs de bataille, des princes Lubomirski, des Potoçki, des Krasinski; nous avons compté dans nos rangs des Radziwill, des

Sanguszko, des Czartoryski, des Giedroyç, des Paç, des Oginski, des Chodkicwicz, etc., etc. Le prince Alexandre Sapieha a été, un des premiers, fait chambellan de l'Empereur; enfin, il n'y a pas un nom illustre en Pologne qui n'ait porté son offrande sur l'autel de la patrie reconnaissante. C'est précisément cette noblesse qui accourait à Varsovie de toutes les parties de l'ancienne Pologne, au mépris de tous les dangers, et abandonnant des fortunes considérables. Si M. Thiers reproche aux riches Polonais de la tiédeur, c'est une pure supposition. Ou il parle d'après des renseignements erronés, qui lui ont été fournis par nos ennemis, ou, enfin, se dit-il en lui-même : « Si j'avais été Polonais et riche, je ne » me serais pas mis en avant. » Or, par induction, il en conclut de même à l'égard de nos compatriotes favorisés par la fortune.

Quant à l'existence d'un parti russe en Pologne, j'ai à répondre d'abord, que *l'unanimité* qu'exige à plusieurs reprises M. Thiers est une utopie, une illusion; dans une grande nation, il y a des opinions divergentes, voire la France, mais on ne cesse pas pour cela d'être bon Français; car quel est l'homme d'honneur, l'homme sensé qui ne désirerait pas le bonheur de son pays? Seulement, il y a différentes opinions pour obtenir ce bonheur. Il fut un temps où les

Czartoryski voulaient procurer à la Pologne le bonheur, pour le moins une réforme salutaire dans le gouvernement, par l'entremise de la Russie. Ce problème, si difficile à résoudre, échoua complétement, mais ne tomba pas entièrement dans l'oubli.

Il y eut des Polonais qui, voyant l'abaissement de la France sous Louis XV et Louis XVI, crurent que l'appui d'une puissance aussi prépondérante et limitrophe que la Russie servirait plus efficacement à la stabilité de la Pologne. Le dernier roi, Stanislas Auguste, était de cet avis; comme souverain, il eut des partisans qui, par cela même, furent partisans de la Russie. Mais c'était à une époque où il ne pouvait être question que d'une alliance, non d'une réunion à la Russie, encore moins d'une incorporation. Les idées que M. Thiers s'est formées d'une Pologne réunie à la Russie, et puis agglomérée, absorbée par cette puissance gloutonne, ne datent que du congrès de Vienne de 1815. C'est à cette époque qu'on a érigé, avec les débris du petit duché de Varsovie, un *grand duché de Posen*, une *république de Krakovie* et un *royaume de Pologne*. M. l'ex-ministre, dont la carrière politique est postérieure à l'année 1830, et qui, malheureusement pour lui et pour son histoire, s'est fort peu occupé de la Pologne,

n'a pas une mémoire assez fidèle pour se souvenir de toutes les phases par lesquelles ce pays a passé.

Tant que la Pologne existait, avant son partage, on se demande : si une alliance franche avec la Russie ne l'eût pas préservée du partage ? C'est cela que la Prusse et nommément Frédéric II ne voulait pas admettre. Mais après le dernier partage, à l'époque où Napoléon entra à Varsovie, le nombre des partisans de la Russie était très réduit, peu de personnes partageaient les idées que l'empereur Alexandre avait fait germer en 1805 pour contrebalancer l'influence de Napoléon. Plus tard, le tzar chercha à répandre les mêmes idées pour combattre l'influence de l'empereur des Français, qui créa un petit duché de Varsovie et donna ainsi beau jeu à son rival, qui s'empressa de dire aux Polonais : on vous érige en duché, et moi j'aurais fait un royaume de Pologne. On sait aussi que, depuis l'entrevue d'Erfurt, en 1808, les espérances de la nation polonaise s'étaient évanouies...

Lorsque l'empereur Napoléon fut abandonné par quelques généraux français, comblés de ses bienfaits; lorsque les Parisiens laissèrent entrer à Paris les légions du Nord au lieu de les combattre à outrance ; quand une poignée de

Polonais fut la seule troupe inébranlable dans la fidélité envers celui qu'elle considérait comme le restaurateur, comme le vengeur de sa patrie; alors que le règne de Napoléon était fini et que l'empereur Alexandre tendit la main aux braves Polonais qui étaient restés fidèles jusqu'à la mort — ainsi que le veut M. Thiers — alors il fut permis à ces mêmes braves de rentrer dans un pays pour lequel ils n'avaient plus de sang à répandre, et de se rattacher à un vainqueur généreux, qui leur accordait une constitution libérale, leurs aigles, leur nationalité, leur nom polonais... Mais tout cela ne se passait pas en 1806, et M. Thiers, dans la quantité prodigieuse de ses connaissances historiques, a confondu les époques et les hommes, et il a inventé pour les Polonais l'expression *d'un demi-patriotisme,* terme entièrement inapplicable aux Polonais! Il nous parle, en 1806, d'une *demi-reconstitution de la Pologne,* idée qu'il n'a pu prendre et concevoir qu'après la création d'un *royaume de Pologne,* attaché à la Russie en 1815, et après la levée de boucliers contre la Russie en 1830.

Attribuer une influence hostile sur la noblesse polonaise aux généraux polonais formés dans les armées françaises, c'est-à-dire dans les légions, c'est une véritable insulte. Com-

ment !... M. Thiers écrit une quinzaine de volumes sans se rappeler *une fois* de ces généraux polonais, qu'il dit avoir acquis de la réputation ; et maintenant qu'ils reviennent dans leur patrie pour y obtenir la couronne civique, un historien malveillant va les dénigrer par des reproches de prétentions exagérées, et va taxer d'ingratitude envers eux leurs propres concitoyens, au point de les refroidir au désir de voir la patrie commune restaurée par eux !... Où donc M. Thiers a-t-il pu puiser de pareils renseignements ? Et quand même quelques imperfections, propres à l'humanité, se fussent glissées dans les cœurs de ces nobles guerriers... que M. Thiers nous donne le nombre de ces généraux qui ont dû produire cet effet funeste ; qu'il les nomme ! L'histoire ne doit pas dégénérer en pamphlets !

M. Thiers, après avoir accablé de reproches les Polonais partisans de Napoléon, fait volte-face et se tourne contre ceux qui étaient opposés à l'Empereur. Il s'attaque particulièrement à Kosciuszko, qu'il ose appeler « *un sot,* ayant » une fausse direction d'esprit et voulant prescrire à Napoléon des conditions intempestives. » Il n'y a pas de doute que beaucoup de Polonais réfugiés en France, même Joseph Sulkowski, l'aide-de-camp de Bonaparte, le gé-

néral Kniaziewicz, Pierre Maleszewchi, intendant de l'armée de Moreau, et plusieurs autres, ne partageaient pas les vues politiques de Napoléon, et lui en voulaient surtout d'avoir envoyé une grande partie des légions polonaises à Saint-Domingue. Le général Kosciuszko, ne pouvant pas obtenir de Napoléon aucune garantie pour l'avenir de la Pologne, même éventuel, hésita, à juste titre, de se mettre à la tête d'un nouveau soulèvement sans pouvoir en assurer les chances. Dans tous les cas, il méritait les ménagements de M. Thiers et non une mention injurieuse et irréfléchie.

Enfin, cet auteur termine ses diatribes contre les Polonais éminents en disant que les uns étaient devenus *idéologues à Paris*, et les autres *Russes à Pétersbourg*... Or, personne n'est devenu Russe à Pétersbourg, même ceux qui penchaient pour l'alliance, même ceux qui voulaient la jonction de la Pologne à la Russie; ils ne voulaient que la réunion de la Litvanie et des terres russiennes avec celles de la Pologne, dans le but que le pays, ainsi centralisé, pût s'organiser d'après ses propres lois et jouir de la constitution que lui avait octroyée l'Empereur Alexandre. Cette constitution était basée sur celles de 1791 et de 1807, que Napoléon avait données au duché de Varsovie. Si, nous autres

Polonais, qui sommes tombés victimes des événements, nous avons et devons avoir de l'indulgence pour nos compatriotes plus ou moins coupables et malheureux, non par intérêt sordide, mais par des combinaisons intempestives, il est de la justice d'un historien étranger de ne pas s'ériger en juge sévère, et *se contredisant*, condamnant à droite et à gauche des hommes respectables et infortunés, sans approfondir l'histoire intime d'un pays éloigné, tandis qu'il est si difficile d'être juste pour ce qui arrive dans son propre pays.

Après ces considérations générales, nous allons préciser les faits militaires relatifs aux campagnes de 1806 et 1807. En conséquence, nous donnerons les extraits des pièces officielles et des journaux du temps que nous avons pu nous procurer, pour montrer à nos lecteurs les sacrifices patriotiques, le zèle, les blessures et la mort glorieuse des chefs et des soldats pour la cause de la patrie et pour celle de Napoléon. Nous mettrons en parallèle la relation de M. Thiers, où il ne fait mention d'aucun officier tué ou blessé sur le champ de bataille.

Le 28 novembre 1806, l'Empereur fit, à Po-

sen, une allocution à la députation polonaise qui se rendit de Varsovie près de lui. Il dit entre autres : « Je suis content de ce que je vois » et de ce que mes généraux me rapportent » sur votre nation ; je verrai vos progrès mi- » litaires. »

M. Thiers, page 281, donne lui-même le rapport suivant du maréchal Davout : « Ce » maréchal, fort partisan du rétablissement » de la Pologne, écrivait en date du 1er décem- » bre 1806 : Les levées des hommes se font » très facilement, mais il manque de personnes » qui puissent diriger leur organisation et leur » instruction. Il manque aussi de fusils. L'es- » prit est excellent à Varsovie. »

Voici donc deux témoignages incontestables en faveur des Polonais, que M. Thiers nous signale lui-même, celui de l'empereur Napoléon, et du maréchal Davout. Les gazettes du temps disaient : « Que les nouvelles forces armées » polonaises devaient se rassembler le 25 dé- » cembre, à Lowicz et au nouvel an à Var- » sovie. »

Les Français étant entrés à Posen, le 9 novembre, je crois, n'en déplaise à M. Thiers, pouvoir soutenir, qu'il était impossible d'imaginer une réunion de forces armées, plus prompte et plus nombreuse.

On écrivait de Posen, en date du 8 décembre : « Que l'organisation des régiments polonais, » d'infanterie et de cavalerie, avançait avec la » plus grande célérité. »

On écrit de Paris, le 3 janvier ; lettre d'un Français de Varsovie, le 17 décembre : « Déjà » une quinzaine de régiments polonais sont for- » més. »

Le 42e bulletin de la grande armée, en date de Posen du 15 décembre 1806, contient : « La » division polonaise de Zaïonczek, qui a été » organisée à Haguenau et qui est forte de 6 » mille hommes, est à Leipzig pour y former » son habillement. »

Extrait de la réponse du grand-duc de Berg à une députation polonaise de Varsovie, à son entrée en cette ville : « Je suis bien aise que le » commandement en chef sur les bords de la » Vistule m'ait été confié, puisque je vois que » je me trouve dans un pays ami. »

Voici ce que M. Thiers dit lui-même, page 281 : « Napoléon resté de sa personne à Posen, » y créa un grand établissement militaire ; cette » place, il est vrai, n'était pas fortifiée, mais » *elle avait pour défense l'affection des habi-* » *tants*, voués de cœur à la cause des Fran- » çais. » Et plus loin, il dit : « A Varsovie, une » division du corps de Davout passa la Vistule.

» on rétablit le pont de bateaux. Grâce à l'in-
» trépidité des marins de la Garde *et au zèle*
» *des habitants polonais.* » Enfin il termine
ainsi :

« A Thorn, des bateliers polonais aidèrent les
» troupes du maréchal Ney, et lui amenèrent
» des barques en assez grand nombre pour
» transporter quelques centaines d'hommes.
» Les bateliers allemands voulaient empêcher le
» débarquement des Français, mais à cet aspect
» les bateliers polonais, plus hardis et plus nom-
» breux que les bateliers allemands, se jetèrent
» sur ceux-ci, les repoussèrent, et, entrant dans
» l'eau jusqu'à mi-corps, tirèrent les barques
» sur le rivage sous le feu des Prussiens. »

On écrivait de Posen, le 2 janvier 1807 : « Le
» général Liébert, gouverneur de notre pro-
» vince, a requis le général Axamitowski de
» réunir dans notre ville 400 hommes de troupes
» nationales, qui y resteront en garnison. »

Extrait d'une lettre du général Kosinski, adressée à la compagnie des grenadiers polonais, organisée à Thorn : « Bromberg, le 30 décem-
» bre. Je vous annonce qu'il y a eu, dans la
» nuit du 26 au 27, une action glorieuse entre
» notre cavalerie et les Prussiens. Le capitaine
» Benikow, des hussards noirs, voulut enlever
» notre détachement de cavalerie posté dans le

» faubourg, mais heureusement il avait été ren-
» forcé cette nuit-là. Une partie faisait la garde
» dans le faubourg et une autre était allée faire
» une excursion, ayant à sa tête le capitaine
» Modlinski. L'ennemi se mit en embuscade en
» deux endroits. Dans le village de Berselsée il
» avait placé *trente* hussards, tandis que *qua-*
» *rante* autres entrèrent dans le faubourg. Le
» capitaine Modlinski qui revenait de son ex-
» cursion, découvrit l'embuscade de Berselsée ;
» quoiqu'il n'eut que *dix* hommes avec lui, il
» attaqua les hussards prussiens, en tua et
» blessa plusieurs et fit *deux* prisonniers. De
» son côté, un sous-lieutenant fut légèrement
» blessé. A son retour à Bromberg, il aperçut
» de nouveau de la cavalerie, qui marcha aus-
» sitôt à sa rencontre. Il la prit pour de la ca-
» valerie française, mais l'ennemi se fit bientôt
» connaître par son feu. Le capitaine Modlinski
» n'avait plus que *cinq* hommes avec lui ; ce-
» pendant il les attaqua, et ayant été secouru
» par les hussards polonais qui se trouvaient
» dans le faubourg, les premiers furent obligés
» de se retirer, après avoir laissé quelques
» morts sur la place. Le capitaine Modlinski,
» reçut quatre blessures légères, et un autre
» Polonais jusqu'à dix. »

Ces détails combattent victorieusement les

assertions de M. Thiers, qui insiste sur la prétendue froideur des Polonais. Ensuite ils prouveront à nos lecteurs que les militaires polonais, surtout dans la cavalerie, n'ont jamais compté leurs ennemis qu'à coups de sabre et de lances. Voir (*Note 4*,) relative à la bataille de Kirchholm gagnée par le célèbre Jean-Charles Chodkiewicz.

Revenons à M. Thiers: il dit page 298 : « Na-
» poléon partit de Posen pour se rendre à Var-
» sovie, dans la nuit du 15 au 16 décembre,
» après y être demeuré 19 jours. — Il entra la
» nuit dans la capitale de la Pologne, pour éviter
» les démonstrations bruyantes, car il ne lui
» convenait pas de payer quelques acclama-
» tions populaires par des engagements impru-
» dents. » — « Le Polonais Wybicki l'avait
» précédé, et avait employé tout son esprit
» pour persuader à ses compatriotes qu'ils de-
» vaient se dévouer à Napoléon, avant d'exiger
» qu'ils se dévouât à eux... car, dans la situa-
» tion où ils se trouvaient, leur devoir n'était
» pas d'être prudents, mais *dévoués jusqu'à*
» *périr*. Beaucoup d'entre eux s'étaient ren-
» dus aux bonnes raisons qu'il leur donnait. »

Il est indifférent pour l'histoire de savoir, si Napoléon était arrivé à Varsovie la nuit ou le jour; prétendre que, s'il était venu le jour,

les acclamations populaires auraient entraîné l'Empereur à prendre quelque engagement imprudent, c'est faire de l'esprit en pure perte. — Napoléon avait l'habitude d'éviter les cérémonies et arrivait ordinairement dans les grandes villes, inattendu et pendant la nuit : mais fût-il venu en plein midi, à travers les arcs de triomphe et les acclamations, ce n'est pas alors qu'il aurait pris des engagements imprudents, ainsi que le dit M. Thiers, pour mêler toujours du fiel à tout ce qui touche la Pologne. Quant à M. Wybiçki, c'était un patriote respectable, qui s'est fait connaître bien avant la diète constituante. Depuis, il avait émigré en France et avait pris part à l'organisation des légions polonaises en Italie, et maintenant il venait à Varsovie de la part de Napoléon, en qualité d'intendant, pour préparer les vivres de l'armée. Mais quelque respectables que fussent la personne et l'avis de M. Wybiçki, si l'opinion qu'il apportait n'avait pas été celle de la grande majorité de Varsovie, il est plus que douteux que le conseil d'un seul individu, même aussi estimé qu'il l'était, n'eût pas suffi pour persuader et entraîner la haute société de Varsovie, si elle n'avait pas partagé elle-même le sentiment qui était général ; tout au plus, on peut admettre que Wybiçki pût informer ses

concitoyens de quelle manière précautionnée ils devaient approcher l'empereur Napoléon, pour ne pas s'attirer sa mauvaise humeur et ne pas lui déplaire...

C'est ici que M. Thiers vient à parler pour la première fois du prince Joseph Poniatowski. Nous allons citer cette fastidieuse tirade, pour l'édification de nos lecteurs :

« Le prince Poniatowski, neveu du dernier » roi, prince jeune, brillant et brave, *espèce de* » *héros* endormi dans la mollesse, mais prêt à » s'éveiller au premier bruit des armes, était » du nombre de ceux qui s'étaient offerts pour » seconder les projets de Napoléon. Le comte » Potoçki (Stanislas), le vieux Malachowski, » maréchal de l'*une des dernières diètes*, et » d'autres venus à Varsovie, s'étaient réunis » autour des autorités françaises pour concourir » à former un gouvernement. On avait composé » une administration provisoire, et tout com- » mençait à marcher, sauf les tiraillements iné- » vitables, entre *gens peu expérimentés et fort* » *enclins à la jalousie*. On levait des hommes, » on organisait des bataillons, soit à Varsovie, » soit à Posen. Napoléon, afin de venir en aide » au nouveau gouvernement polonais, l'avait » tenu quitte de toute contribution moyennant » la fourniture des vivres d'urgence. Du reste,

» la haute société de Varsovie montrait pour
» lui un empressement extraordinaire. Toute
» la noblesse polonaise avait quitté ses châ-
» teaux, pressée qu'elle était de voir, de saluer,
» le grand homme, autant que le libérateur de
» la Pologne. »

Dans ce passage, M. Thiers est là tout entier, avec son goût pour l'ombre et la lumière, et ses effets de style, qui servent à amuser le lecteur sans l'instruire.

Nous avons déjà fait remarquer que M. Thiers, en parlant du prince Poniatowski, avait eu une réminiscence de la *Henriade* de Voltaire, en appliquant au prince royal polonais ce que Voltaire avait appliqué au roi de France, *endormi dans la mollesse.*

Quant au respectable Stanislas Nalencz Malachowski, il ne suffisait pas de dire qu'il avait été maréchal « *à l'une des dernières diètes* » ; mais il convenait à l'historien de savoir et de l'exprimer : que Malachowski avait été, pendant quatre ans sans interruption, maréchal de la diète constituante, qui commença en 1788 et se termina en 1792, par la constitution du 3 mai; événement à jamais mémorable dans les dernières années de la Pologne indépendante. A l'époque où le maréchal Malachowski et le prince Joseph Poniatowski se furent déclarés

pour Napoléon, il n'était permis à personne de rester en arrière; car l'un avait été, comme nous venons de le dire, durant quatre ans, le représentant de la Pologne civile et politique, et l'autre avait commandé en chef l'armée nationale.

M. Thiers cite le comte Potoçki, sans désigner son nom de baptême, sans se douter qu'il y avait une foule d'hommes distingués de ce nom. Le Potoçki dont veut faire mention M. Thiers est *Stanislas-Kostka.* Cette famille est si nombreuse que, même parmi les personnes illustrées de cette maison, les mêmes noms de baptême se répètent plusieurs fois. De tous les Potoçki, il n'y eut que *Stanislas-Félix* (nommé en polonais *Szczesny*) qui fut contraire à la constitution du 3 mai 1791. D'abord, en 1789, il appuyait les projets de réforme et insistait surtout sur l'augmentation du trésor public et de l'armée nationale; mais il voulait leur augmentation réelle, et non pas seulement sur papier. Dans cette circonstance, il offrit, pour sa part, de lever, à ses frais, une légion tout entière de 10,000 hommes, avec une batterie d'artillerie; on sait qu'il était depuis longtemps *grand-maître* de toute l'artillerie de la couronne de Pologne. Mais des traîtres polono-russes, poussés sous main, accusaient tellement Potoçki d'ambition,

que celui-ci, rebuté par tant d'injustice, fut forcé de quitter la Pologne. C'est lorsque la Prusse devint parjure à ses promesses et à son alliance avec la Pologne, que Catherine II, pour mieux cacher ses perfides projets, appela auprès d'elle Potoçki, l'assura de la mauvaise foi de la Prusse, et elle conseilla à Potoçki de former une reconfédération de Targowiça, en lui disant qu'aussitôt que la constitution du 3 mai serait renversée, il pourrait devenir roi de Pologne. Potoçki répondit que la couronne serait pour lui un objet secondaire; mais, qu'avant tout, il demandait à Catherine la promesse solennelle que la Pologne ne serait jamais partagée. La tzarine et son favori Zouboff promirent, de vive voix et par écrit, tout ce qu'on leur demandait. Mais on sait ce que valent les promesses de la Russie. La Pologne fut, non-seulement partagée, mais anéantie. Potoçki, chargé de regrets et de remords, finit ses jours en 1805. Longtemps il fut accusé de trahison; il s'est, sans doute, cruellement et fatalement trompé; mais comme il avait 450,000 ducats de revenu (5,175,000 francs), on ne saurait l'accuser de vénalité.

Voilà donc le chef d'une opposition nouée à Targowiça, que les ennemis de la Pologne ont tant fait valoir, en nous accusant d'anarchie;

voilà la source de ce manque d'unanimité que M. Thiers nous reproche, comme si, dans une nation de vingt millions d'habitants, l'unanimité était possible !

Dans le courant de notre travail, on verra que, même deux fils et des petits-fils de Stanislas-Félix ont payé, de leurs personnes, le tribut d'un véritable patriotisme à leur pays. — M. Thiers, en faisant mention de Potoçki Stanislas, aurait bien pu citer d'autres personnes non moins distinguées, qui se sont mises à la tête du mouvement français à Varsovie.

Voici les noms des citoyens illustres qui ont composé le gouvernement provisoire dont M. Thiers nous annonce la formation :

Stanislas-Nalencz Malachowski, président; Gutakowski, Stanislas-Kostka Potoçki, Xavier Dzialynski, Joseph Wybicki, Bielinski, Sobolewski, membres; le prince Joseph Poniatowski, siégeant comme directeur de la guerre; Luszczewski Jean, secrétaire.

Ainsi ce sont là les personnages que M. Thiers accuse d'inexpérience et de jalousie!... Puisqu'il connaît si bien Wybiçki, dont il fait en quelque sorte l'oracle de la raison, à Varsovie, et que celui-çi faisait partie du nouveau gouvernement, il aurait pu s'enquérir de même au sujet des autres personnages ci-dessus énu-

mérés, qui composaient le gouvernement polonais, et il se serait convaincu qu'ils étaient tous, soit des anciens sénateurs, soit des fonctionnaires élevés du ci-devant royaume de Pologne; M. Thiers verrait alors jusqu'à quel point il est ridicule d'accuser d'*inexpérience* des hommes qui avaient vieilli dans les emplois les plus éminents ; encore moins de les taxer de *jalousie*, vice qui n'appartient guère qu'à des commençants de fortune, que l'on nomme en France *parvenus*, or il n'y en avait pas dans cet aréopage polonais.

Enfin, M. Thiers, après avoir d'abord si maltraité cette haute société de Varsovie, qu'il lui avait plu de nommer *haute noblesse*, convient maintenant qu'elle montrait pour Napoléon un empressement remarquable, et qu'elle arrivait de toutes parts pour saluer le grand homme libérateur de la Pologne. Il nous paraît que l'historien, devant terminer son tableau par cette palinodie, aurait pu nous épargner ses invectives antérieures. A cette occasion, nous signalons une fois de plus l'obscurité des renseignements de M. Thiers. Voici ce qu'il dit, page 308, au sujet d'un régiment français du corps du maréchal Augereau, qui avait été momentanément avec le corps du maréchal Ney : « Par respect » pour le lecteur impartial, nous tenons à lui

» prouver que nous n'avons rien négligé pour
» parvenir à l'exactitude la plus rigoureuse. »

Il est malheureux que cet historien, pouvant et devant se procurer les documents relatifs aux Polonais, ne l'ait pas fait et qu'il eût si peu de mémoire pour retenir leurs noms.

A la page 309, M. Thiers prétend qu'il y avait en Pologne une grande émigration à l'entrée des Français, il dit même, avec son exagération ordinaire : « *émigration générale* ». J'avoue que cette circonstance ne m'est pas connue. D'ailleurs, l'émigration n'aurait été possible que du côté de la frontière de la Pologne autrichienne. Mais dans quel but?...

Il est curieux de rapporter, en cet endroit, une lettre de l'empereur Napoléon au ministre Fouché, que nous donne M. Thiers, page 332.

« Varsovie, 18 janvier 1807. Il est vrai que
» les magasins de Varsovie, n'étant pas grande-
» ment approvisionnés, ont rendu les vivres
» rares; mais il est aussi absurde de penser
» qu'on puisse manquer de blés, de vins, de
» viandes, de pommes de terre en Pologne,
» qu'il l'était de dire que l'on en manquait en
» Egypte. J'ai à Varsovie une manutention qui
» me donne cent mille rations de biscuit par
» jour; j'en ai une à Thorn; j'ai des magasins
» à Posen, à Lowicz, sur toute la ligne. J'ai de-

» quoi nourrir l'armée pendant plus d'un an.
» Vous devez vous souvenir que, lors de l'ex-
» pédition d'Egypte, des lettres de l'armée
» disaient qu'on y mourait de faim. Il est tout
» simple qu'on ait manqué de quelque chose
» au moment ou l'on poussait les Russes de
» Varsovie, mais les productions du pays sont
» telles, qu'il ne peut y avoir de craintes. »

Après cette lettre que je crois être authentique, M. Thiers nous présente, page 453, des raisonnements tout contraires, non de Napoléon, mais de lui-même. Voici ce qu'il dit en marge : « Situation de Napoléon sur la Vistule
» 1806 et 1807: Depuis que les obstacles natu-
» rels se faisaient sentir à Napoléon, et *surtout*
» *depuis qu'il observait la Pologne de plus près*,
» *l'enivrement* qui l'avait porté sur la Vistule
» s'était *un peu* dissipé. Frappé d'abord de l'en-
» thousiasme qui éclatait à Posen, Napoléon
» avait cru que les Polonais pourraient lui four-
» nir *cent mille hommes*... Mais bientôt il avait
» vu le peuple des campagnes *peu sensible* à un
» changement de domination qui le laissait *es-*
» *clave de la glèbe* sous tous les maîtres, fuyant
» dans la Pologne autrichienne *les horreurs de*
» *la guerre*. Le peuple des villes enthousiasmé
» et prêt à se dévouer sans réserve, mais la no-
» blesse plus prévoyante, faisant des conditions

» qu'on ne pouvait accorder sans imprudence,
» les officiers qui avaient servi dans les armées
» françaises vivant assez mal avec les nobles
» qui n'avaient pas quitté *leurs châteaux*, les
» uns et les autres par leur susceptibilité, ajou-
» tant aux difficultés de l'organisation militaire
» du pays, les levées enfin, qui *devaient* monter
» à cent mille hommes, réduites à *quinze mille*
» jeunes soldats organisés en vingt bataillons,
» *destinés un jour à se couvrir de gloire sous*
» *le brave Poniatowski*; mais actuellement peu
» aguerris, et *provoquant les moqueries de nos*
» *soldats*. »

M. Thiers se servant de l'expression : qu'un *enivrement* avait porté Napoléon sur la Vistule, donne la clef explicative de tout ce qu'il a déjà dit, et de ce qu'il dira encore contre les Polonais et contre la Pologne.

M. Thiers, après avoir parlé de l'*élan unanime* et de l'*insurrection générale*, arrive à nous demander *cent mille hommes*... cent mille hommes organisés en quelques semaines dans un pays rayé de la carte européenne depuis douze ans, et dans lequel il fallait créer une nouvelle administration nationale, car jusqu'à l'entrée des Français elle avait été complètement prussienne, et se servant de la langue allemande. M. Thiers, en *militaire consommé*,

doit savoir qu'on ne forme pas l'infanterie, la cavalerie et surtout l'artillerie avec un *élan unanime*. M. Thiers ne s'imagine-t-il pas aussi que Napoléon, dans son *enivrement*, partageait cette opinion? Moi, je ne vois en tout ceci que l'*enivrement* de style d'un auteur qui s'est habitué à parler à la tribune. Il est certain que, si Napoléon a songé aux guerres de Pologne contre la Russie, à l'instar des guerres puniques de Rome contre Carthage, ce n'était pas un *enivrement soudain*, mais bien à la suite d'une idée profonde, conçue depuis son arrivée au pouvoir. L'Empereur demandait, sans doute, à la Pologne cent mille hommes et plus, mais avec le temps, pas d'emblée; l'Empereur avait trop d'expérience et de connaissances de la guerre pour exiger des choses impossibles. D'ailleurs Napoléon, malgré sa grande puissance, n'avait pas en ce moment-là, surtout avant la prise de Dantzig, de quoi armer cent mille hommes. Le maréchal Davout avait déjà assurément rapporté à l'Empereur que les soldats ne manquaient pas, mais les armes et les officiers instruits. Non! l'Empereur ne pouvait pas demander aux Polonais un nombre déterminé de troupes, mais il était convaincu qu'ils organiseraient tout ce qui était possible. Je crois que les généraux français qui avaient vu les

armements des patriotes en France, là où les armes ne manquaient pas, étaient plus étonnés de la promptitude avec laquelle s'organisèrent les Polonais, qu'indignés de leur apparence *chétive jusqu'au ridicule*, comme le prétend M. Thiers.

Cet auteur, qui juge les batailles après coup, peut entendre la stratégie, mais il n'a pas l'expérience de la tactique, c'est pourquoi il comprend et raconte mal les combats, comme nous allons le démontrer bientôt. En plus, il a des dées fausses et confuses sur tout ce qui regarde la Pologne.

M. Thiers affirme, en s'appuyant de l'opinion de l'Empereur, que le petit nombre de troupes polonaises venait de ce que « le peuple des cam-
» pagnes était peu sensible à un changement de
» domination qui le laissait esclave de la glèbe
» sous tous les maîtres. »

D'abord, je le demande : quand l'empereur Napoléon a-t-il pu faire par lui-même des remarques de cette nature ! Ensuite M. Thiers ne sait-il pas que la Constitution du 3 mai 1791 avait détaché le peuple polonais de la glèbe? Mais le gouvernement prussien se garda bien de maintenir les lois de la Constitution du 3 mai, et fit peser un joug allemand militaire et bureaucratique sur la population polonaise; ce

ne fut qu'en 1808 qu'on introduisit dans le duché de Varsovie le Code Napoléon, et si, avant cela l'Empereur avait vu par lui-même les malheurs des populations des campagnes, il aurait cherché d'avance à les informer des avantages qu'il leur destinait, et aurait cherché à les gagner. Mais Napoléon ne pouvait pas faire ces remarques; car il voyait le peuple polonais venir en masse se ranger sous ses drapeaux.

Si le peuple polonais avait été esclave comme le prétendent des auteurs ennemis, et M. Thiers à leur exemple, les soldats polonais ne se seraient pas *couverts de gloire*, et à Saragosse ils n'auraient pas été *des soldats admirables*, comme le dit M. Thiers lui-même.

Ce ne sont pas des nobles, ce ne sont pas des citadins qui composent les armées, ce sont des paysans plus ou moins endurcis aux fatigues, mais animés d'un esprit de corps et de nationalité qui n'est certes pas le partage des ilotes, ni des esclaves attachés à la glèbe. Il est donc faux de dire que les paysans étaient, en Pologne, plus maltraités par la loi qu'ailleurs. Leur état variait selon les provinces, ainsi que cela a été dans toute l'Europe, ainsi que cela a été en France avant la révolution de 89. Partout, les droits féodaux ont pesé sur le peuple, et les

Polonais y remédièrent par la Constitution du 3 mai (voir *Note* 5).

Certainement les hommes les plus compétents pour juger l'armée polonaise sont ceux qui ont servi dans ses rangs, ou bien il faudrait avoir fait des études spéciales et approfondies. M. Thiers, je suppose, n'est pas dans cette dernière catégorie. Cependant il fait mention du prétendu esclavage à la glèbe, pour répéter les anciennes diatribes lancées contre la vieille Pologne par des écrivains mercenaires, et pour en justifier le partage. Ce sont ces écrivains soudoyés qui ont raconté mille anecdotes plus ou moins fondées ou exagérées, mais qui ne connaissaient nullement ou ne voulaient pas connaître nos lois, nos constitutions, à commencer par celles de Kasimir-le-Grand au XIV[e] siècle.

Le nord, en général, est moins riche, moins peuplé que le midi, et d'ailleurs sa civilisation est moins ancienne. A l'époque où l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, avaient une existence basée sur les grands établissements des Romains, dans le nord, les Polonais et les Litvaniens ne purent être appréciés par l'Occident que depuis l'introduction du christianisme en Pologne. On est toujours étonné de voir des écrivains arrogants ou ignorant ce qui se passe chez eux, jeter le blâme à pleines

mains sur des nations qu'ils n'ont pas eu la patience d'étudier. Ils sont alors semblables en cela à cet homme de l'Évangile qui voyait une paille dans l'œil de son voisin et ne voyait pas une poutre dans le sien; ou tels que ce bossu de la fable qui voyait les bosses des autres, sans se douter qu'il en portait une lui-même.

M. Thiers poursuit l'histoire de l'émigration du peuple polonais, qui, selon lui, fuyait les horreurs de la guerre pour se réfugier dans la Pologne autrichienne. Il revient sur ses préventions contre les anciens militaires appartenant aux légions polonaises d'Italie; mais avec une variante, et au lieu d'adresser des reproches à quelques généraux, comme il avait fait précédemment, il s'en prend maintenant à tout le corps d'officiers qui avaient servi dans les armées françaises, et qui, au dire de M. Thiers, « *vivaient assez mal* avec les nobles qui n'a- » vaient pas quitté leurs châteaux. »

Les officiers Polonais revenant d'Italie et de France étaient tous distribués dans les nouvelles formations, avec l'avancement bien mérité par leurs services et leur expérience; ils ne pouvaient, par conséquent, pas « *vivre en masse* » avec les nobles demeurant dans leurs cam- » pagnes. » Quant aux châteaux, ils sont fort rares en Pologne, et c'est presque insulter à

nos malheurs que de dire que nous demeurons dans des châteaux, à travers les guerres des Suédois, des Kosaks, des Moskovites, et à la suite des pillages et des confiscations sans nombre... S'il y eut des châteaux, ils sont en ruines; leurs décombres indiquent les tombeaux de nos pères!... Et depuis la chute de la Pologne, il y a bien peu de châteaux et même de maisons de campagne ayant quelque apparence de luxe. Voilà comme M. Thiers écrit l'histoire; ce n'est pas Tacite, ce n'est pas Salluste, c'est un écrivain plein de faconde, qui donne des pages quelquefois admirables, quelquefois puériles, descendant et montant alternativement, selon la sentence de son héros, « du sublime au ridicule. »

Il s'agit maintenant de voir combien de soldats la Pologne, ci-devant prussienne, a levés à la voix de Napoléon, troupes que M. Thiers évalue à quinze mille hommes, peu aguerris, et provoquant les moqueries des soldats français.

D'abord, quant à la promptitude d'organisation, on lit dans un article de Posen, en date du 22 janvier 1807, ce qui suit : « Deux bataillons des 3e et 4e régiments d'infanterie polonaise, qui ont été organisés dans le département de Posen, sont partis le 17 de ce mois pour les environs de Bromberg. Ils ont été

» suivis par un escadron du 1ᵉʳ régiment de ca-
» valerie et un bataillon du 1ᵉʳ régiment du
» prince Sulkowski venu de Gnesne. Il se ras-
» semble du côté de Bromberg un corps nom-
» breux sous les ordres du maréchal prince de
» Ponte-Corvo, qui sera composé de troupes
» françaises et polonaises. »

Qu'il nous soit permis d'interrompre les mouvements des corps polonais pour insérer ici un détail intéressant sur la santé de l'armée française, qui contredit les présages sinistres de M. Thiers sur les dangers qu'éprouverait l'armée *dans les déserts* et *les fanges* de la Pologne.

Voici ensuite ce que dit le 55ᵉ bulletin de l'armée : « Varsovie, le 22 janvier. Jamais
» l'armée ne s'est mieux portée, les blessés gué-
» rissent, le nombre des morts est peu considé-
» rable. Il n'y a pas autant de malades que dans
» la campagne précédente, il y en a *même moins*
» qu'il n'y en aurait en France en temps de
» paix, suivant les calculs ordinaires. »

Nous revenons, suivant les dates, au sujet du nombre des troupes polonaises, que M. Thiers ne porte qu'à 15,000 hommes. — Voici ce qu'on mandait de Posen en date du 24 janvier :

« Le quartier-général de l'armée polonaise
» est *actuellement* à Lowicz. Il y a, *sur ce point*

» *seulement*, 20,000 hommes de troupes, tant
» infanterie que cavalerie. »

« Varsovie, le 28 janvier. Trois divisions de
» troupes polonaises porteront à l'avenir le nom
» de légions. Les généraux sont : le prince Jo-
» seph Poniatowski, le général Zaïonczek et le
» général Dombrowski. Chaque division aura
» trois généraux de brigade et chaque brigade
» sera composée de deux régiments d'infanterie,
» outre la cavalerie et l'artillerie. »

Extrait des nouvelles de Paris du 14 février :

« On a calculé, d'après les données les plus
» exactes, que l'empereur Napoléon allait rou-
» vrir la campagne avec 520,000 hommes, *en*
» *n'évaluant les Polonais qu'à quarante mille*
» *hommes*, et les troupes de la Confédération du
» Rhin à 100,000 hommes. »

Voici l'extrait d'une lettre du général Kosinski qui peut intéresser par les détails qu'il donne sur l'esprit des habitants de la Prusse polonaise :

De Posen, le 7 février. Au quartier-général de Choynicé (Konitz), le 27 janvier :

« Les Prussiens fuient devant nous; nous avons
» occupé aujourd'hui Starygrod (Stargard). Mon
» aile gauche, portée à Stolpe, coupe la commu-
» nication entre Kolobrzeg (Kolberg) et Gdansk
» (Dantzig); nous n'avons pas encore vu une
» patrouille ennemie. S'ils défendent Dantzig

» comme ils ont défendu la province, nous se-
» rons bientôt au milieu de cette ancienne ville
» de la Pologne. D'épaisses forêts me séparent
» du général Dombrowski ; mais je suis assuré de
» me réunir à lui demain, derrière Stargard.
» Tous les habitants du pays vivaient dans les
» angoisses avant notre arrivée, surtout les Al-
» lemands qui y sont établis ; ils craignaient que
» nous ne nous vengeassions ; ils ont trouvé en
» nous des frères et ont oublié qu'ils étaient
» nés Allemands. La ville de Choynicé (Konitz),
» contre laquelle il a été porté tant de plaintes,
» donnera sans doute l'exemple du patriotisme
» lorsqu'elle apprendra la conduite modérée que
» nous tenons. Je lui ai fait demander des ob-
» jets d'habillement, et autres effets nécessaires,
» contre de l'argent comptant, à l'exception des
» chevaux. Cette ville a promis de me fournir
» tout gratuitement, et elle s'en occupe avec le
» plus grand soin.

» AMILKAR KOSINSKI. »

Voici une pièce authentique que nous plaçons ci-après pour contredire les différentes descriptions exagérées de M. Thiers sur le climat, les chemins et les contrées de la Pologne.

De Berlin, 13 février ; une lettre de Passenheim du 3 du courant, publiée par le télégraphe, porte ce qui suit :

« L'Empereur est parti de Varsovie le 30 jan-
» vier à cinq heures du matin. Il a déjeûné à
» Pultusk et a couché le même jour à Prasnysz.
» Il s'est remis en route le 31 pour Wissenberg,
» où il a passé les journées du 31 janvier et du
» 1er février. Sa Majesté a quitte Wissenberg
» dans la matinée du 2. Elle a passé la nuit à
» Passenheim, d'où elle est partie le 3 au matin
» pour se rendre à Olsztynek (Allenstein). Le
» monarque se porte très-bien. Le froid ne s'é-
» lève pas à plus de deux degrés; les chemins
» sont très-bons, et l'Empereur n'a que du
» plaisir dans cette tournée. »

Quant à la formation des troupes polonaises, l'on mandait de Varsovie le 2 févrie 1807 :

« Le nombre de soldats polonais augmente
» considérablement; on les exerce quatre fois
» par jour; *ils sont tous armés de fusils prus-*
» *siens*. Avant peu ils seront complétement
» équipés. Les grenadiers polonais ont déjà reçu
» leurs uniformes. Les magasins de biscuit, de
» bière et d'eau-de-vie sont pleins; chaque
» jour, on expédie par convois des quantités con-
» sidérables aux différents corps d'armée. »

On écrivait de Posen en date du 18 février :

« Le quartier-général de M. le général Dom-
» browski a été transporté le 14 de Nowe à
» Gnïew. Les troupes sous ses ordres prennent

» des cantonnements dans cette dernière ville,
» à Amsterwalde, Bacvitz et Rowie. L'aile gauche se trouve encore à Konitz. La formation
» de notre garde bourgeoise avance; il y a déjà
» dix-huit compagnies. »

Extrait du 63e bulletin, Osterode, le 28 février 1807 :

« Le général Dombrowski marcha contre la
» garnison de Dantzig; il la trouva à Tczewo
» (Dirschau) et la culbuta avec une perte de 600
» prisonniers et 7 canons, et la poursuivit pendant quelques heures; il a été blessé d'une
» balle. Sur ces entrefaites, le maréchal Lefebvre, commandant du 10e corps, était arrivé.
» Les Saxons se sont réunis à lui, et il est parti
» pour assiéger Dantzig. Hier il a gelé, aujourd'hui il dégèle; tel a été tout l'hiver. Le thermomètre n'a jamais été au-dessous de 5 degrés. »

Mais pendant que cela se passait dans la Prusse polonaise, le gouvernement de Varsovie publiait un appel pour la formation d'une garde impériale polonaise. (*Voir Note 6.*)

Les dates et les faits qu'on y lira seront en contradiction avec les assertions de M. Thiers, qui veut prouver que les Polonais n'avaient pu offrir à Napoléon que *quinze mille hommes de troupes mauvaises et ridicules.*

Quant au régiment de chevau-légers polonais de la garde, nous reviendrons sur sa formation à l'article de la guerre d'Espagne en 1808.

Poursuivons nos citations justificatives :

De Varsovie, le 5 mars 1807 : « L'aile gau-
» che de la grande armée ayant fait un mouve-
» ment rétrograde, et la gelée faisant craindre
» que l'ennemi, en passant sur la glace, ne cher-
» chât à tourner notre droite, le général Dom-
» browski avait levé instantanément le blocus
» de Grudziondz (Graudentz) et s'était concen-
» tré à Swiecié (Schwetz) pour y attendre de
» nouvelles instructions du maréchal Lefebvre.
» Depuis les dernières victoires remportées sur
» les Russes, le 10e corps d'armée a recommencé
» à agir offensivement. Graudentz est de nou-
» veau bloqué; le quartier-général est à Gniew
» (Moeve), et nos avant-postes s'étendent jusqu'à
» Tczewo (Dirschau) et Stargard, à dix lieues
» de Dantzig. Dans les petits combats d'avant-
» postes qui ont lieu, les troupes polonaises,
» quoique nouvellement recrutées, *ont cons-*
» *tamment l'avantage;* elles ont même forcé à
» la retraite un corps d'infanterie prussienne
» qui avait passé la Vistule sur la glace et élevé
» une batterie sur la rive gauche, où il avait
» mis du canon. »

De Varsovie, le 9 mars :

La gazette de cette ville contient un rapport circonstancié que le général Dombrowski a adressé au maréchal Lefebvre, du quartier-général de Moeve, le 2 mars, sur le combat qui eut lieu le 23 février, près Dirschau et Mühlbank :

« L'ennemi inquiétait continuellement mon » flanc gauche. Pour assurer mes cantonne» ments, je résolus de l'attaquer et de le rejeter » dans Dantzig. Le 23, je mis mon corps en » mouvement et marchai en deux colonnes sur » Dirschau. Le général Mesnard prit poste de» vant cet endroit, et l'avant-garde de ma divi» sion repoussa l'ennemi jusque dans le fau» bourg. Ce dernier s'établit dans les maisons, » mais le colonel *Maurice Hauke*, chef de mon » état-major, le força bientôt de rentrer dans la » ville et fit 30 prisonniers. Dans le même temps, » le colonel *Julien Sierawski* attaqua le fau» bourg devant la porte de Dantzig et contrai» gnit aussi sur ce point l'ennemi de se jeter » dans la ville. En se retirant, l'ennemi mit le » feu aux granges et fit sur nous, de la ville, » un feu des plus vifs. Le prince *Antoine Sul*» *kowski*, à la tête de son régiment, pénétra le » premier dans Dirschau par la porte de Dantzig, » tandis que le colonel *Sierawski* s'emparait de » la porte de la Vistule. L'ennemi eut 100 hom-

» mes tués et 200 blessés. Un major, 8 capitai-
» nes, 10 lieutenants et 600 soldats ont été faits
» prisonniers; on s'est aussi emparé de 3 ca-
» nons. De notre côté il y a eu 30 hommes tués
» et 60 blessés, parmi lesquels se trouvent 12
» officiers. Mon fils, Michel Dombrowski, colo-
» nel de la cavalerie nationale, est au nombre
» des derniers; il a eu le bras fracassé par un
» boulet. Moi-même j'eus trois chevaux tués
» sous moi. L'ennemi, culbuté de tous côtés,
» s'est retiré dans la ville de Dantzig, après
» six heures de résistance. »

Extrait du 65ᵉ bulletin de la grande armée, Osterode, le 10 mars :

« Cantonnement de l'armée : Le quartier-
» général à Osterode... ; le *corps d'observation*
» *polonais*, commandé par le général Zaïonczek,
» est à Neidenburg ; le corps du maréchal Lefeb-
» vre est devant Dantzig. »

Varsovie, le 12 mars :

« S. M. l'Empereur a fait présent d'un mil-
» lion de francs au trésor national polonais,
» pour les dépenses que nécessite le moment.
» Elle a aussi fait remettre gratuitement du dé-
» pôt de Posen tout ce qui est nécessaire *pour*
» *l'armement complet de trente mille hommes.* »

De Varsovie, le 17 mars :

« Il est arrivé ici avant-hier, du quartier-

» général, un officier de la garde polonaise qui
» doit faire le service près S. M. l'empereur
» Napoléon. D'après son rapport, on avait reçu,
» le jour de son départ, la nouvelle *que la divi-*
» *sion du général Dombrowski* s'était emparée
» du faubourg de Dantzig et du poste situé à
» l'embouchure de la Vistule.

» *Deux mille hommes de cavalerie polonaise*,
» sous les ordres du général Niemoïowski, fai-
» sant partie de cette division, sont partis pour
» Osterode, afin de se réunir à la grande armée.
» Le 2e régiment de la 1re légion polonaise est
» parti hier pour Praga, sous la conduite de
» son colonel, le comte Stanislas Potoçki (le
» jeune). »

De Varsovie le 25 mars :

« Les troupes formant *la légion polonaise au*
» *service de France*, qui étaient *en Italie*, ont
» reçu ordre de se rendre en Pologne. »

Gazette de Bamberg. Article d'Osterode 29
mars :

« Entre les maréchaux Masséna et Davout,
» se trouvent des corps considérables de cava-
» lerie polonaise, qui ont déjà prouvé, dans dif-
» férentes occasions, *qu'ils n'avaient pas dégé-*
» *néré de leurs ancêtres*. Les corps de siége au-
» tour desquels la grande armée forme un demi-
» cercle, *sont en grande partie composés de*

» *troupes polonaises*, badoises, hessoises et au-
» tres troupes confédérées. »

De Varsovie, le 8 avril 1807 :

« *Les trois légions polonaises* comprises dans
» le décret de la commission du gouvernement
» *se sont déjà rendues à leur destination res-*
» *pective.*

» *Le général Gielgud*, qui a pris le comman-
» dement provisoire de l'armée polonaise em-
» ployée au siége de Dantzig, a eu plusieurs ren-
» contres avec divers corps de partisans prus-
» siens. »

Extrait du 70ᵉ bulletin de la grande armée : Finkenstein, le 9 avril :

« La garnison de Dantzig a fait différentes
» sorties. *La légion polonaise du Nord* et *le*
» *prince Michel Radziwill qui la commande,*
» *se sont distingués,* ils ont fait une quaran-
» taine de prisonniers russes. »

De Varsovie, le 14 avril. *Journal de Frankfort* du 29 avril :

« Depuis le 10 mars, Dantzig a été de plus en
» plus resserré. La montagne dite le Ziganisberg
» a été emportée. *Les Polonais se sont tellement*
» *distingués* dans toutes ces opérations, que le
» maréchal Lefebvre *leur a partout confié le*
» *poste d'honneur*, c'est-à-dire le plus proche
» des batteries prussiennes. »

De Varsovie, le 17 avril :

« *On lève encore dans la Pologne quinze mille* » *hommes* destinés à renforcer l'armée natio- » nale. On sait que le général Grelgud a pris le » commandement de la 3e division des troupes » polonaises chargées du siége de Dantzig, et » qu'il remplace le général Dombrowski blessé » à l'affaire de Dirschau. »

Extrait du 71e bulletin. Finkenstein le 19 avril :

« Le maréchal Lefebvre montre l'activité d'un » jeune homme. Les Saxons, *les Polonais,* ainsi » que les Badois, depuis que le prince hérédi- » taire de Bade est à leur tête, *rivalisent entre* » *eux d'ardeur et de courage.* »

Le *Moniteur*, journal du siége de Dantzig, 1er avril :

« Le général Puthod a fait attaquer le village » de Aller *par le prince Radziwill,* qui s'en est » emparé et s'y est retranché pendant la nuit ; » il a établi des postes sur la rive gauche de la » Vistule, pour en inquiéter la navigation. Suit » la description de plusieurs combats dans la » nuit du 3 au 4, du 10 au 11 ; du 12 au 13 at- » taque de Hackelberg. Dans toutes ces ren- » contres, les Polonais de différents corps sont » cités avec éloges; enfin le 16, attaque des

» Russes contre le général Gardanne, soutenus
» par une colonne de Prussiens. Toutes les trou-
» pes ont montré la plus grande intrépidité.
» Les carabiniers du 2e d'infanterie légère se
» sont conduits avec un héroïsme qui n'a pas
» d'exemple. *Les Polonais ont bien fait; le gé-*
» *néral polonais Michel Sokolnicki* s'est fort
» bien montré. *Le major polonais Downarowicz*
» le lieutenant-colonel saxon Vogel, le chef de
» bataillon du génie Sabattier, *se sont particu-*
» *lièrement* distingués. »

Gazette de Varsovie. le 24 avril : « S. M. I. et
» R. vient de donner une nouvelle preuve de sa
» bienveillante sollicitude pour la Pologne, et
» *de l'intention constante où elle est de lui ren-*
» *dre son ancienne splendeur*. *M. Kliçki*, chef
» d'un escadron du régiment de cavalerie de la
» légion polonaise, étant arrivé à Finkenstein,
» pour informer S. M. l'Empereur que ce régi-
» ment a quitté *l'Italie*, pour se rendre dans
» son ancienne patrie, ce monarque ordonna au-
» dit chef d'escadron de partir pour Kalisz, d'y
» acheter 500 chevaux et d'y recruter autant
» d'hommes, pour compléter ce régiment et
» puis former son dépôt. Les sommes néces-
» saires pour ces achats et ces enrôlements se-
» ront tirées de la caisse impériale. *M. Kliçki*
» a annoncé en même temps l'arrivée prochaine

» du régiment d'infanterie de cette même lé-
» gion. »

« M. Alexandre *Rozniecki*, colonel du régi-
» ment de cavalerie sus-mentionné, est arrivé
» à Varsovie avec plusieurs autres officiers de
» la légion polonaise. Après s'être reposé pen-
» dant quelques jours des fatigues d'un si long
» voyage, il est parti pour se rendre au quar-
» tier général de S. M. l'Empereur. On sait
» qu'il est nommé inspecteur de toute la cava-
» lerie.

» Le recrutement de la garde nationale du
» département de Varsovie, dont le complet
» doit être de 3,000 hommes, est très avancé,
» et les compagnies déjà formées s'exercent
» tous les jours, avec autant d'empressement
» que de zèle, au maniement des armes.

» Ceux des autres corps, qui sont déjà en
» état de faire face à l'ennemi, partent succes-
» sivement de cette capitale et de Praga pour se
» rendre au lieu de leur destination »

De Dresde, le 7 mai 1807 :

« Nous avons vu arriver, le 3 de ce mois, un
» corps de *houlans* polonais venant de *Naples*
» et se rendant à la grande armée. Les princi-
» paux officiers ont été présentés au roi. Le 5,
» ce beau corps s'est remis en route (Voir
» *Note* 7).

Le *Moniteur*, journal du siége de Dantzig; nuit du 28 au 29.

« Une patrouille de Kosaks a été rencontrée » par dix hommes du 4e régiment polonais, qui » ont tué l'officier et deux Kosaks, le reste n'a » pu être suivi, à cause du débordement des » eaux. »

Des bords du Mein, 18 mai, *Gazette de Bamberg*. De Deutsch-Eylau, 29 avril:

« Les troupes polonaises, sous les ordres du » général Zaïonczek, entretiennent la commu- » nication entre le 3e corps du maréchal Davout » et celui du maréchal Masséna qui est sur la » Narew. *Les Polonais* se sont fort distingués » dans les différents engagements qu'ils ont eus » avec les Kosaks. »

Extrait des nouvelles de Paris, le 15 mai:

« Par plusieurs décrets, rendus tant au camp » d'Osterode qu'à celui de Finkenstein, S. M. » l'Empereur a accordé la décoration de la Lé- » gion d'Honneur à divers militaires français » et à une trentaine de militaires saxons, *polo-* » *nais*, wurtembergeois et hessois. »

De Varsovie le 8 mai. Extrait du rapport du *lieutenant-général Gielgud*, sous Dantzig, le 1er mai:

« Les officiers et canonniers français dé- » ploient un vrai talent: l'artillerie est distri-

» buée dans toutes les batteries des deux fronts
» de l'attaque. De ces batteries, il n'y en a
» qu'une *qui est vraiment polonaise*, et elle en
» porte le nom. Elle est dirigée contre la mon-
» tagne dite de Grêle (Hackelberg) et défendue
» par *d'anciens canonniers polonais*, *qui nous*
» *font honneur* par l'exacte précision avec la-
» quelle ils dirigent le feu. Le général Lariboi-
» sière est très satisfait de notre artillerie et de
» son chef. Il a même donné à ce dernier un
» témoignage flatteur de l'estime qu'il fait de
» ses talents. S. M. l'Empereur et Roi a daigné
» honorer de la croix de la Légion d'Honneur
» le major Downarowicz et le sergent Szmeter
» du 2me régiment de la 3e légion polonaise, en
» récompense de la bravoure qu'ils ont montrée
» dans toutes les occasions. »

De Varsovie, le 13 mai, M. le général Gouvion, gouverneur de Varsovie, a adressé à M. le comte Alexandre Potoçki, ministre de la police, la pièce suivante :

« Au quartier général de Varsovie, le 12 mai :
» Si les troupes polonaises qui sont devant
» Dantzig et Graudenz, et à la division Zaïon-
» czek, *se couvrent de gloire*, celles qui sont
» parties dernièrement de Varsovie, pour servir
» sous le général Lemarrois, *rivalisent* de zèle
» et de bravoure avec ces premières. Le géné-

» ral Lemarrois, qui a passé la Narew le 9 mai,
» avec sa division, me marque qu'il est *on ne*
» *peut plus content* du 2e de lanciers de la 1re lé-
» gion polonaise. Un détachement de cette ca-
» valerie, fort seulement de 100 chevaux, a eu
» hier une brillante affaire à Zatory, contre 300
» Kosaks, dont 30 ont été tués, un pareil nom-
» bre blessé, et le reste mis en déroute. *Le ma-*
» *jor Szumlanski*, qui était à l'expédition
» d'Egypte, commandant ces lanciers, n'a eu que
» cinq hommes tués et deux blessés; il est ren-
» tré au camp sans avoir été même poursuivi
» par l'ennemi, etc. Le général sénateur, gou-
» verneur des villes et provinces de Varsovie.

» GOUVION. »

Extrait du 73e bulletin. Elbing, le 8 mai 1807: Suite du journal du siége de Dantzig, nuit du 6 au 7 mai.

« Le succès était complet sur la gauche (à
» l'attaque de la presqu'île) lorsque le second
» débarquement composé de Badois et de *la lé-*
» *gion polonaise du nord* s'effectua. L'adjudant
» commandant Aimé les fit aussitôt porter sur
» la droite. Le capitaine Avy, avec les Badois,
» emporta les retranchements qui protégeaient
» la redoute de Kalkschantz, tandis que le chef
» de bataillon Roumitte attaqua cette redoute
» par la rive gauche avec *trois compagnies de*

» *la légion du Nord* et une de Saxons; *l'enlève* » *malgré l'inondation et les palissades* qui l'en» vironnent et y *prend deux pièces de canon,* » 180 *hommes et* 40 *officiers*. Pendant ce temps » le capitaine Avy s'empara de la dernière re» doute qui servait de tête de pont à l'ennemi, » au point de départ du canal. Dès lors, nous » avons été maîtres de la totalité de l'île. »

Ordre du jour au quartier général impérial, à Finkenstein, le 26 mai :

« La place de Dantzig a capitulé, et nos trou» pes y sont entrées aujourd'hui à midi. Sa Ma» jesté témoigne sa satisfaction *aux troupes as*» *siégeantes*. Les sapeurs se sont couverts de » gloire, etc. BERTHIER. »

Le 77e bulletin de Finkenstein, en date du 29 mai, dit entre autres :

« Le maréchal Lefebvre a animé d'un même » esprit les Saxons, les *Polonais*, les Badois, et » les a fait marcher à son but. L'Empereur, pour » témoigner sa satisfaction à *l'armée assié*» *geante*, a accordé une gratification à chaque » soldat.

» Le siége de Graudenz commence, sous le » commandement du général Victor. Le géné» ral Lazowski commande le génie, le général » Danthouard l'artillerie. »

De Varsovie, le 30 mai. Rapport du lieutenant-

général Gielgud, commandant la 3e légion polonaise, en date du quartier général de Wonnenberg, sous Dantzig, le 20 mai :

« Les Russes ayant débarqué à Weichselmünde » sous Dantzig, firent une sortie avec toutes » leurs forces, dans la vue d'opérer leur jonc- » tion avec la garnison de cette ville, et leur » attaque fut aussi impétueuse que rapide. Un » corps de 3,000 hommes vint fondre sur le 1er » bataillon du 2e régiment commandé par MM. » *Downarowicz* et *Parys*. *Le premier a été blessé* » *le second est resté sur place*. Ce bataillon n'était » fort que de 560 hommes, *soutint avec une in-* » *trépidité presque sans exemple* tout l'effort » d'un ennemi si supérieur pendant une heure » et demie, et le força de faire retraite sur » Weichselmünde, après avoir essuyé une perte » considérable. Le détachement qui avait atta- » qué les Français eut le même sort. L'ennemi » a perdu au moins 2,000 hommes, qui tous ont » été tués, car les Polonais ainsi que les Fran- » çais n'ont voulu faire aucun quartier. Nos » soldats goûtent beaucoup la charge à la bayon- » nette, car elle leur évite la peine de rechar- » ger sans cesse leurs armes. De 560 Polonais » qui se sont trouvés à cette action, 36 ont été » tués, comprenant dans ce nombre les sous- » officiers, 83 ont été blessés. »

Le Moniteur, article de Dantzig, publié le 3 juin :

« Le 1er juin, Sa Majesté l'Empereur et Roi » est restée à cheval toute la journée. *Il a passé » en revue toute la légion du Nord*, hier 2, S. » M. est partie pour retourner à son quartier » général. »

De Varsovie, le 10 juin :

« Le corps de siége de Graudenz est composé » de troupes françaises, *polonaises*, et de Hesse-» Darmstadt. Depuis Tusz jusqu'à Tarpen, toute » la partie du Nord est confiée à la vigilance du » *bataillon polonais* commandé par son chef » *Zdzitowieçki*. De Tarpen à Swierkocin, un *au-» tre bataillon polonais, chef Zymirski*, occupe » la partie septentrionale. Une bonne partie de » la garnison est *formée de Polonais*, qui n'as-» pirent qu'à l'instant de venir se ranger sous » les drapeaux de leur patrie. M. le général de » division Dombrowski, étant rétabli des glo-» rieuses blessures qu'il avait reçues à la ba-» taille de Dirschau, vient de reprendre le com-» mandement de sa division. M. le lieutenant-» général Gielgud, qui l'a commandée à sa place » jusqu'à ce moment, avec autant d'intelligence » que de bravoure, se retire, prêt à se rendre » à la nouvelle destination qu'il plaira à S. M. de

» lui fixer. En attendant il est allé à Dirschau,
» pour jouir de quelques instants de repos et
» rétablir sa santé très affaiblie, par suite des
» fatigues qu'il a essuyées dans le cours du siége
» de Dantzig. »

De Varsovie, le 16 juin : « Dimanche der-
» nier, S. A. le prince, directeur de la guerre,
» a passé en revue le 2e *régiment de cavalerie*
» *légère* de la 1re légion, levé et organisé dans
» le département de Ploçk, par *M. Kwasniewski*,
» qui en a été nommé colonel. Ce régiment,
» bien monté, bien exercé, est cantonné à La-
» zienki et dans les environs, où il attend des
» ordres pour se mettre en campagne. Le même
» jour, deux demi-compagnies, de deux esca-
» drons de la *garde polonaise*, destinées à faire
» le service auprès de la personne de S. M.
» l'Empereur et Roi, ont été de même passées
» en revue dans la cour de Saxe par S. A. le
» prince, directeur de la guerre. *Ce corps part*
» *aujourd'hui pour le camp impérial*, et sera
» bientôt suivi d'un second, dont l'organisation
» s'effectue avec activité. Il est parlé aussi de
» 400 hommes du 1er régiment d'infanterie de
» la 1re légion, pour se rendre au quartier géné-
» ral du général de division Zaïonczek à Nei-
» denburg; ils sont conduits par le *capitaine*
» *Deskur*. Presque toutes les troupes qui ont

» fait le siége de Dantzig ont dû partir pour le » camp impérial. »

Varsovie, le 20 mai : On vient de publier le rapport suivant, adressé de Ruda le 16 mai, à M. le général de brigade Stanislas Fiszer, par le *lieutenant-colonel Jean Krukowiecki*, commanmandant du 1er bataillon du 1er régiment d'infanterie polonaise. Il résulte de ce rapport « qu'un détachement de 130 hommes d'infan- » terie polonaise, auprès duquel se trouvait le » chef de bataillon *Krukowiecki*, fut attaqué par » des forces supérieures. » Voilà comme *M. Krukowiecki* termine son rapport : « L'en- » nemi ayant déjà perdu, à quinze pas de ma » ligne du centre, un colonel, 2 officiers et plus » de 80 Kosaks, apercevant enfin, à l'autre » côté de Ruda, une colonne des nôtres, qui » s'avançait de Walow, il s'arrêta tout court et » commença à se retirer sur Psidunow, ne pen- » sant plus qu'à amener à sa suite les morts et » les blessés. De mon côté, ayant eu 23 hommes » tués et 16 grièvement blessés, j'étais trop » faible pour empêcher ou inquiéter sa retraite. » Je n'ai pas besoin de vanter le courage du dé- » tachement qui a combattu sous mes ordres : » il me semble que le plus bel éloge que l'on » puisse en faire, c'est de dire que 2,000 Ko- » saks n'ont rien pu contre cette poignée » d'hommes. »

De Varsovie, le 24 juin 1807 : « Il a été » chanté, avant-hier, à l'église cathédrale, un » *Te Deum* en actions de grâce pour la victoire » remportée, le 14, *à Friedland. La 3e légion* » *polonaise* a pris part à cette journée *et s'est* » *beaucoup distinguée.* Le général Dombrowski, » qui la commande, *a été blessé* à la jambe par » une grenade qui a éclaté près de lui. »

Lettre de Sieroçk, du 19 juin : « Hier, M. le » général Grain-d'Orge, à la tête d'une partie » de sa brigade, et de concert avec M. le général » de Wrède, commandant la division bavaroise » à Pultusk, a poussé des reconnaissances sur » Popow et Zatory. Les troupes bavaroises et » *polonaises* ont *rivalisé* de bravoure et d'in- » trépidité. »

De Varsovie, le 25 juin :

« Hier, à dix heures du matin, est arrivé un » *officier de la garde polonaise*, expédié par » S. M. Impériale pour apporter la nouvelle » que l'armée française, après avoir rejeté les » Russes au-delà du Niémen, a passé ce fleuve » le 19. *Les généraux Dombrowski et Zaïon-* » *czek se sont mis en route*, à la tête de leurs » corps, *pour se rendre droit à Grodno.* »

De Varsovie, le 26 juin :

« Des lettres arrivées de Gniew (Moeve), nous » apprennent *la mort du lieutenant-général*

» *Gielgud*, qui a commandé provisoirement la
» 3[e] division polonaise, jusqu'au moment de la
» reddition de Dantzig, en l'absence de son chef
» le général Dombrowski, que ses blessures
» avaient forcé de s'éloigner de l'armée. Il est
» décédé, le 13 du courant, à Moeve où il était
» allé se rétablir des fatigues qu'il avait essuyées
» pendant le cours du siége. »

De Varsovie, le 27 juin :

Extrait d'une lettre du général *Amilkar Kosinski* (témoin oculaire) en date du 17 juin.

« Le 13 de ce mois, la 3[e] légion polonaise
» joignit la grande armée. Nous nous mîmes
» sur-le-champ à la poursuite de l'ennemi, et
» nous l'atteignîmes le lendemain au-dessous de
» Friedland. Toute l'armée russe s'y trouvait
» réunie, si l'on en excepte quelques détache-
» ments qui couvraient Krolewieç (Königsberg)
» et divers autres points. L'ennemi fut forcé
» d'accepter la bataille. De notre côté, les co-
» lonnes du grand-duc de Berg et des maré-
» chaux Soult et Davout se détachèrent de la
» grande armée et se portèrent sur Königsberg.
» Le 14, à deux heures du matin, le maréchal
» Lannes, à la tête de sa colonne seule, attaqua
» l'ennemi, *qui était pour le moins huit fois*
» *plus fort*, et soutint le combat jusqu'à quatre
» heures. Alors le maréchal Mortier, qui a

» réuni à son corps la 3e *légion polonaise*, vint
» à son secours. Ces deux corps, qui ne for-
» maient point ensemble plus de *trente-deux*
» *mille hommes*, soutinrent pendant presque
» toute la journée le choc impétueux d'une ar-
» mée qui, pour le nombre, était à peu près
» *quatre* fois plus forte, et, malgré cela, ils rem-
» portèrent sur elle des avantages marqués. A
» midi, l'empereur arriva avec sa garde sur le
» champ de bataille. A six heures, le maréchal
» Ney tomba de côté sur l'aîle gauche de l'en-
» nemi, et, dans un instant, tout l'horizon fut
» obscurci de poussière et de fumée. Rien ne
» put tenir contre l'impétuosité des assaillants,
» et, malgré tous les efforts que fit l'ennemi
» pour couvrir au moins sa retraite, de l'autre
» côté de la rivière de l'Alle, retraite d'autant
» plus difficile qu'il n'y avait qu'un seul pont
» d'établi. La crainte d'un côté, de l'autre le
» désordre porté à son comble, les aveuglèrent
» au point de leur faire même négliger les pré-
» cautions qu'ils pouvaient prendre. Pour faci-
» liter leur retraite sur la rive droite, ils jetè-
» rent, à la hâte, dans la rivière, une partie
» considérable de leur artillerie, de leurs cha-
» riots et de leurs bagages. Une foule d'hommes
» et de chevaux y périrent de même. Bien que
» le courant en ait emporté une bonne partie,

» cependant, depuis Friedland jusqu'à Planstendorf, dans l'espace de plus d'une demi-lieue, on » voit s'élever des espèces d'îles ou de caps formés » de tous ces objets réunis. Enfin, pour protéger leur fuite précipitée, et dans l'espoir de » nous arrêter, les Russes mirent le feu à la » partie de Friedland qui est en avant du pont. » A dix heures du soir, on cessa de se battre, » et les gémissements lugubres des blessés succédèrent au bruit affreux de la canonnade qui » avait duré toute la journée. *La 3e légion polonaise*, sous les ordres du général Dombrowski, s'est couverte de gloire en cette rencontre. Notre infanterie, notre cavalerie, et » notre artillerie—*tout cela neuf et encore à peine » organisé* — s'est montré digne de combattre » sous les étendards de l'invincible Napoléon, » et de partager les travaux de ses intrépides » soldats. »

Extrait d'un rapport officiel sur le siége de Kolobrzeg (Colberg) en date du 15 juin :

« Les troupes italiennes forment l'aile gauche » du corps de siége, *les Polonais l'aile droite*. » Le régiment de Saxe-Weimar, et un détachement de troupes wurtembergeoises forment le » centre. »

De Varsovie, le 28 juin :

« L'infanterie et la cavalerie, qui se trouvait

» encore en cette capitale, ont reçu l'ordre de
» se rendre aux corps respectifs dont ils doi-
» vent faire partie. La plupart, entre autres le
» *régiment de cavalerie légère du colonel*
» *Kwasniewski*, se sont mis en route pour leur
» destination. *Ils doivent se rendre à Grodno.* »

Extrait d'une lettre écrite par un officier polonais, du camp de Graudenz, le 17 juin :

« Le 5 du courant, nous avons ouvert la pre-
» mière tranchée, après quoi, nous avons com-
» mencé à tracer la seconde parallèle, qui répond
» à notre aile droite et s'avance jusqu'à la Vis-
» tule. On emploie à ce travail un grand
» nombre d'hommes *de 2 bataillons polonais*
» du 2e et du 4e régiments de la 1re légion, les-
» quels sont appuyés, dans leur opération, par
» le corps de troupes du grand-duc de Berg.
» L'armée entière est maintenant sous les ordres
» du général de division Roger, qui dirige le
» siége depuis le départ du général Victor, qui
» est allé rejoindre la grande armée, où il com-
» mande le 1er corps. Dès que l'ennemi s'est
» aperçu de nos projets, il a fait sur nos tra-
» vailleurs un feu très vif et très soutenu de
» pièces de calibre de 18 et de 24. Le *capitaine*
» *Szymanowski*, avec sa compagnie, était le
» 15 de service aux batteries ; le feu d'artillerie
» dura toute la journée jusqu'à une heure après

» minuit. Alors le feu cessa, et l'ennemi fit une » sortie contre notre aile droite. Les 700 à » 800 hommes chargés de cette expédition, » tombèrent avec tant d'impétuosité sur le petit » nombre de Bergeois et de Polonais qui tra- » vaillaient à cette parallèle, que ceux-ci, n'ayant » plus le temps de s'armer de leurs fusils, qu'ils » portaient suspendus sur leur dos, *se défendi- » rent avec les bêches* et les hoyaux dont ils se » servaient pour leur travail, et soutinrent le » combat avec vigueur, jusqu'à ce que le géné- » ral de brigade Desenfant, qui était de jour, » vînt les appuyer avec deux compagnies d'un » régiment du grand-duc de Berg, conduites par » le colonel de ce régiment. Outre un assez » grand nombre de morts qu'il laissa sur la » place, et de blessés qu'il emmena, on fit à l'en- » nemi près de 40 prisonniers, parmi lesquels » se trouva le capitaine Schwerin, qui fut pris » et amené au camp par un Polonais et un » soldat du régiment de Berg. Notre perte ne » monte qu'à 16 ou 17 hommes, tant tués que » blessés. *Nos troupes sont remplies d'ardeur,* » témoignent la meilleure volonté et *brûlent » d'impatience de se mesurer avec l'ennemi.* »

De Varsovie, le 8 juillet 1807, décret de Finkenstein, le 4 juin : « Vingt millions de livres » tournois en domaines royaux pour être don-

» nés en récompense et en toute propriété aux
» individus de l'armée polonaise qui nous ont
» rendu le plus de services. »

Tel est le texte du décret impérial. Napoléon en ouvrant la première guerre de Pologne, nomme toute son armée *Armée de Pologne.* N'en déplaise à M. Thiers et aux autres écrivains ses compatriotes, qui ont traité *ces guerres de Pologne de chimères et de folie.* Mais l'empereur Napoléon, en distribuant les domaines nationaux (anciennes starosties polonaises), reconquis sur le roi de Prusse, qui s'en était emparé dans les partages de la Pologne en 1793 et en 1795, n'oublia pas les vétérans polonais qui l'avaient suivi en Italie et en Égypte, et il comprit les généraux de division Zaïonczek et Dombrowski dans le nombre de ses donataires. Mais comme aucun des maréchaux ne pouvait, en cette guerre de 1806-1807, rivaliser de gloire avec le vainqueur d'Auerstaedt, et qu'aucun n'inspirait tant de confiance à la nation polonaise que le maréchal Davout, c'est aussi à lui que fut destinée la *principauté de Lowicz,* autrefois terre des primats de Pologne, exerçant les droits de royauté pendant les interrègnes.

Nous avons présenté ici les extraits des pièces officielles et des gazettes du temps, pour prou-

ver combien les Polonais ont pris de part aux victoires de Napoléon depuis le 9 novembre 1806, jour où les premiers Français ont paru à Posen, jusqu'à la bataille de Friedland, qui eut lieu le 14 juin 1807.

Tout en faisant remarquer la prétention de M. Thiers, qui veut « que la partie de la Po-» logne, surnommée la *Prusse méridionale*, » pût fournir, comme par enchantement, *cent* » *mille hommes* de troupes bien exercées, et » même aguerries. » Nous ne convenons pas avec cet historien que ce pays n'eût pu donner que *quinze mille hommes* de jeunes soldats *peu aguerris* et provoquant les *moqueries* des soldats français.

Maintenant, pour faire bien comprendre la malveillance de M. Thiers, nous allons donner de ses nouvelles citations, plus ou moins défavorables aux militaires polonais.

A la page 412, il dit : « L'Empereur voulut » utiliser, à l'effet de se procurer des vivres, » le zèle des Polonais, *qui jusqu'ici lui avaient* » *rendu peu de services militaires*, et dont il » désirait tirer *au moins* quelques services » administratifs. »

A la page 498, M. Thiers présente ainsi la composition du corps d'armée chargé du siége de Dantzig : « Le maréchal Lefebvre eut, au

» début, les 5 ou 6 mille Polonais de nouvelle » levée, à peine instruits ; 2,500 hommes de la » légion du Nord, composée de Polonais, de » déserteurs allemands et russes, ayant de » l'*élan*, mais pas de *solidité*, faute d'une orga- » nisation suffisante. »

M. Thiers oublie que, page 336 du même volume VII, en parlant de la formation du 10e corps, pour lui confier le siége de Dantzig, il avait dit : « L'Empereur leur adjoint les » Badois, les huit bataillons polonais levés à » Posen, la légion du Nord *remplie d'anciens* » *Polonais engagés depuis longtemps au service* » *de France.* »

Nous avons déjà cité plus haut des rapports officiels sur les services rendus par la légion du Nord, commandée par le prince Michel Radziwill, et dont on faisait le plus grand éloge. Il serait curieux de savoir où M. Thiers a pu recueillir les renseignements relatifs à l'*élan*, mais non *à la solidité* de cette légion composée de Polonais qu'il mentionne deux fois, et toujours contradictoirement avec lui-même.

Enfin, page 513, M. Thiers trouve à louer un Polonais et à le nommer ! Voici ses expressions :

« Le 26 mars, l'ennemi tenta deux sorties ; » l'une et l'autre furent vivement repoussées.

» Un officier de cavalerie polonais, *le capitaine*
» *Sokolniçki*, s'y fit remarquer par sa bravoure
» et son habileté. »

A la page 534, M. Thiers cite une seconde fois le capitaine de cavalerie Sokolniçki ; voici ce qu'il dit à ce sujet : « Le général Schramm,
» passé sous les ordres du général Gardanne,
» défendait la ligne avec quelques détachements
» d'infanterie et quelques Polonais à cheval,
» sous le capitaine Sokolniçki, qu'on a déjà vu
» se distinguer à ce siége. »

Or nous ne voulons pas discuter, encore moins nier la présence et le mérite d'un capitaine de cavalerie polonaise, nommé Sokolniçki ; mais le *Journal du siége de Dantzig*, que nous avons cité plus haut comme extrait du *Moniteur* en date du 1er avril, donnant le récit de l'attaque des Russes contre le général Gardanne, contient ces mots : « *Le général polonais So-*
» *kolniçki s'est fort bien montré !* » Ainsi, quel que puisse être le mérite du capitaine de cavalerie Sokolniçki, celui du général de ce nom qui a été depuis général de division et *attaché à l'état-major personnel de l'Empereur*, ne devrait pas être inconnu à M. Thiers, qui prétend connaître tous les détails et chercher à les recueillir exactement.

Nous avons vu plus haut deux fois l'éloge du

prince Radziwill, commandant la *légion du Nord*, siége de Dantzig; nous avons dit que le maréchal Lefebvre affectionnait particulièrement les Polonais, et leur confiait les postes d'honneur, et voici M. Thiers qui nous donne, page 519, un article intitulé : « *Mécontentement du maréchal Lefebvre*, et *Réprimande de Napoléon à ce sujet.* Lefebvre, qui commençait à perdre patience, s'en prenait à tout le monde, au génie, dont il ne saisissait pas les combinaisons, à l'artillerie, dont il n'appréciait pas les efforts, et surtout aux auxiliaires, qui lui rendaient beaucoup moins de services que les Français. Les Saxons se battaient bien, mais montraient peu de bonne volonté, particulièrement au travail; les Badois n'étaient bons ni au travail, ni au feu (?). Les Polonais de nouvelle levée avaient du zèle, *mais aucune habitude de la guerre.* Les soldats de la légion du Nord, très prompts dans les attaques, *se dispersaient à la moindre résistance* (*!*) Comme *tous*, ces auxiliaires étaient *enclins à la désertion* (*?*) On avait soin de les pourvoir avec les magasins du quartier-général, pour ne pas les laisser courir dans les villages environnants; de telle sorte, *qu'on était obligé de les nourrir beaucoup mieux que les Français*, quoiqu'ils fussent

» *loin de servir aussi bien*. Le maréchal Le-
» febvre parlait d'eux dans les termes les plus
» outrageants, disant sans cesse *qu'ils ne sa-*
» *vaient que manger*, traitait de grimoire les
» ingénieurs, prétendait qu'il en ferait plus
» qu'eux avec la poitrine de ses grenadiers;
» il voulait absolument mettre fin au siége, au
» moyen d'un assaut général. »

Page 521 : « Dès que Napoléon eut reçu la
» lettre du maréchal Lefebvre, il se hâta de mo-
» dérer les ardeurs de ce vieux soldat, en lui
» adressant une forte réprimande. Il lui repro-
» che fortement son impatience, son dédain
» pour la sience qu'il n'avait pas, son mauvais
» langage à l'égard des auxiliaires. Vous trai-
» tez les alliés, et notamment *les Polonais* et
» les Badois, sans aucun ménagement. Ils ne
» sont pas habitués au feu, mais cela viendra.
» *Croyez-vous que nous fussions aussi braves*
» *en* 1792, *que nous le sommes aujourd'hui*,
» *après* 15 *ans de guerre?*... Il faut laisser faire
» vos ingénieurs, et écouter les avis du général
» Chasseloup, qui est un savant homme, et
» auquel vous ne devez pas ôter votre con-
» fiance, sur le dire du premier critiqueur, se
» *mêlant de juger ce qu'il est incapable de com-*
» *prendre*. Votre gloire est dans la prise de
» Dantzig, prenez cette place, et vous serez con-
» tent de moi. »

Nous donnons ici cet extrait de la correspondance de l'Empereur avec le maréchal Lefebvre. — D'après le texte cité par M. Thiers lui-même, l'Empereur avait vu l'armée de Louis XVI, celle de la Révolution, et celles que lui-même et la guerre avaient formées. — Il faut du temps pour créer une bonne armée ; et sans doute nos troupes polonaises, quelque zélées, quelque braves qu'elles fussent, ne pouvaient pas avoir le même degré d'expérience que de vieilles troupes ; cependant les régiments des *légions d'Italie*, devenus plus tard *légion de la Vistule*, avaient acquis un aplomb qui les rendit dignes d'être attachés à la Garde impériale en 1812.

Ici comme ailleurs, nous ne pouvons nous empêcher de relever les contradictions de M. Thiers... Tout à l'heure il disait que les auxiliaires (sans en exclure les Polonais), étaient enclins à la désertion... Nous protestons solennellement contre ce reproche ! Dans quel but les Polonais, assiégeant Dantzig, auraient-ils pu déserter ?... Est-ce pour rejoindre les Prussiens qui étaient enfermés dans une forteresse, manquant de vivres ?... Est-ce pour rejoindre les Russes, qui paient les services militaires par des coups de baguette ?... Nous ne sommes pas en mesure de discuter s'il y a eu

quelque désertion sous les murs de Dantzig, parmi les auxiliaires de la France. Mais, de même que M. Thiers dit, à juste titre, page 322, que « l'armée française n'avait pas un seul dé« serteur, » de même aussi, nous, Polonais, nous pouvons affirmer qu'aucune armée n'a jamais été moins encline à la désertion que nos troupes du duché de Varsovie, et les régiments polonais au service de la France, par la double raison que le patriotisme polonais était renforcé par l'esprit de corps et par l'uniforme national, et que les rangs des régiments polonais étaient en grande partie composés d'anciens soldats des puissances co-partageantes.

M. Thiers, après avoir d'abord jeté le blâme sur la légion du Nord, rapporte cependant lui-même, page 548, ce qui suit : « Napoléon » *assigna* à la légion du Nord, dont *le dévoue-* » *ment* et les fatigues *avaient été extrêmes*, » dont *la fidélité n'était pas douteuse*, la garde » du fort de Weichselmünde... Il prescrivit aux » Polonais, qu'il voulait aguerrir, de rejoindre » le corps de Mortier, destiné à se porter sur la » Vistule. — Le reste des Polonais fut laissé au » blocus de la petite citadelle de Graudentz. »

A la page 607, M. Thiers porte, au tableau des forces à Friedland : « Le corps du maré- » chal Mortier, composé des divisions Dupas,

» de 6,400, et de celle de Dombrowski, de » 4,000 hommes. » Nous ne sommes pas en mesure de prouver que cette évaluation de la force de la division polonaise à Friedland est trop exiguë ; mais, en la comparant au rapport ci-dessus cité du général Kosinski, il paraîtrait que M. Thiers n'a voulu mettre en compte que l'infanterie polonaise attachée au maréchal Mortier.

L'auteur continue ainsi, page 624 : « Napo- » léon rassembla les Polonais de Dombrowski » et de Zaïonczek en un seul corps de 10,000 » hommes, qui devait lier Masséna au maréchal » Ney. » Les extraits des articles relatifs aux événements que nous avons cités plus haut mentionnent la destination de ce corps, devant marcher droit sur Grodno, sans en désigner le nombre : mais il est évident que les deux divisions de Zaïonczek et de Dombrowski, renforcées par une cavalerie nombreuse, devaient s'élever à plus de 10,000 hommes.

Ce serait l'occasion de relever le nombre de troupes qu'avait fournies le futur duché de Varsovie à la première guerre de Pologne : or, comme il est constant qu'en 1812 la France avait *quatre-vingt-six mille* Polonais sous les armes, on peut admettre qu'au moment de la trêve de Tilsit et à la fin de 1807, il y avait près

de *soixante mille* Polonais enrôlés soit dans les troupes du duché de Varsovie, soit à la solde de la France. Nous avons déjà dit que les journaux évaluaient l'armée polonaise agissant contre la Russie à 40,000 hommes, au commencement de la seconde campagne ; mais à cette époque il y avait encore divers régiments qui n'étaient pas au complet, et qui ne furent prêts à marcher que dans le courant de 1808. Dans tous les cas, l'évaluation de M. Thiers, à *quinze mille* hommes, est erronée ou malveillante : c'est ce que nous avons voulu démontrer.

Maintenant que nous sommes arrivés à la conclusion de la première guerre de la Pologne, par le traité de Tilsit, nous ne pouvons nous abstenir de faire deux citations de Napoléon lui-même, que nous rapporte M. Thiers ; non qu'elles aient une relation directe avec nos affaires militaires, mais parce que leur originalité et leur application à la cause polonaise leur mérite une place dans nos souvenirs.

Voici ce que relate M. Thiers, vol. VII, p. 417 :

« Napoléon, répondant à son frère Joseph, » qui se plaignait *des souffrances de l'armée de* » *Naples*, se raillait de ses plaintes, accusant la » faiblesse de son âme, et lui traçant, à Oste-

» rode, le 1er mars 1807, le tableau suivant
» les officiers d'état-major ne se sont pas désha-
» billés depuis deux mois, et quelques-uns
» depuis quatre. — *J'ai moi-même été quinze*
» *jours sans ôter mes bottes.* — Nous sommes
» au milieu de la neige et de la boue, sans vin,
» sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des
» pommes de terre et de la viande, faisant de
» longues marches, sans aucune espèce de dou-
» ceur, et nous battant ordinairement à la baïon-
» nette et sous la mitraille, les blessés obligés
» à se retirer en traîneau, en plein air, à cin-
» quante lieues. C'est donc une mauvaise plai-
» santerie de comparer les lieux où nous
» sommes avec ce beau pays de Naples, où
» l'on a du pain, du vin, des draps de lit, de la
» société, et même des femmes. — Après avoir
» détruit la monarchie prussienne, nous nous
» battons contre le reste de la Prusse, contre
» les Russes, les Kalmouks, les Kosaks *et*
» *les peuplades du Nord qui envahirent jadis*
» *l'Empire romain*. Nous faisons la guerre dans
» toute son énergie et son horreur. — Au mi-
» lieu de toutes ces grandes fatigues, tout le
» monde a été plus ou moins malade; *pour*
» *moi, je ne me suis jamais trouvé plus fort,*
» j'ai engraissé. »

Vol. VII, p. 425. — « Napoléon se transporte

» d'Osterode à Finkenstein... On avait composé
» à Paris, en son honneur, des vers et de la
» musique qui lui avaient semblé mauvais. Par
» son ordre, on en avait composé d'autres, *où*
» *il était moins loué*, mais où se trouvaient des
» sentiments élevés, exprimés en langage con-
» venable. Il en fit remercier et récompenser
» les auteurs, *en ajoutant ces belles paroles :*
» La meilleure manière de me louer, c'est
» d'écrire des choses qui inspirent des senti-
» ments héroïques à la nation, à la jeunesse,
» à l'armée. »

A la page 447, M. Thiers cite la lettre de Napoléon à Selim Sultan :

« Je suis près de toi, occupé à reconstituer la
» Pologne, ton amie et ton alliée. Courage
» donc, car jamais tu ne retrouveras une pa-
» reille occasion de relever ton empire et d'il-
» lustrer ta mémoire. »

Maintenant, nous revenons à notre ordre d'idées, c'est-à-dire aux citations qui ont un rapport direct avec la campagne de 1807 et avec l'organisation du duché de Varsovie.

De Varsovie, le 20 juillet 1807. « L'escadron
» de la garde polonaise qui s'était rendu à
» Königsberg s'est mis en route pour Paris,
» où se rendront aussi les autres escadrons de
» la même garde. »

Extrait des nouvelles de Paris du 29 juillet :

« M. le conseiller d'Etat Muraire a prononcé
» un discours à Sa Majesté, à la tête de la Cour
» de cassation; il l'a terminé par ces mots :
» Que Votre Majesté nous permette de lui rap-
» peler le vœu du *vieillard plus que centenaire*
» *de Varsovie*, qui vous disait : Vivez, Sire,
» autant que moi; votre gloire n'en a pas be-
» soin, mais le bonheur du genre humain le
» demande. »

Varsovie le 28 juillet :

« La légion polonaise venant d'Italie a été
» complétée en Silésie. »

Nouvelles de Paris du 28 août :

« Plusieurs seigneurs polonais : MM. de Bro-
» niç, le prince Alexandre Sapiéha, le prince
» Michel Radziwill, colonel de la légion du
» Nord, et M. le comte Alexandre Potoçki,
» frère (fils) du comte Stanislas, ont été nom-
» més chambellans de Sa Majesté l'Empe-
» reur. »

De Varsovie, 4 septembre, 1807 :

« Il résulte de M. l'Intendant général Daru,
» que S. M. l'Empereur a ordonné qu'on lais-
» sât dans le duché de Varsovie d'immenses
» magasins de toute espèce, afin que les trou-
» pes françaises qui doivent y séjourner ne
» soient pas à charge au pays. »

« Il vient de paraître un ordre du jour de
» S. A. le prince Directeur de la guerre, qui a
» pour objet de faciliter à MM. les officiers de
» tout rang, Polonais d'origine, qui ont servi,
» soit en Pologne, soit à l'étranger, le moyen de
» rentrer au service de leur patrie, comme
» aussi de pouvoir procurer aux différents corps
» qui en auraient besoin, des officiers recom-
» mandables, par leurs talents, leur connais-
» sance de l'art militaire, et leur bravoure. »

De Varsovie le 14 septembre :

« La légion polonaise italienne, qui se trouve
» depuis quelques mois en Silésie, où elle se
» complète sous les ordres de M. le général *Gra-*
» *binski*, vient de donner un exemple de patrio-
» tisme semblable à celui qu'a donné il n'y a pas
» longtemps, la légion du Nord, à Dantzig. S. M.
» Impériale, ayant adressé à S. E. M. le maré-
» chal Mortier l'ordre de témoigner à ce corps sa
» satisfaction, et de lui laisser le choix : ou de
» rester à son service, ou de passer à celui du
» duché de Varsovie ; en exécution de cette dis-
» position M. le général *Grabinski* rassembla sur
» la place d'armes, toute la légion, composée de
» quatre régiments : les 1, 2 et 3[mes] d'infanterie
» et un régiment de lanciers, connus sous le
» nom de lanciers de la Vistule : montant à
» 6,000 hommes environ. Il lui fit lecture de

» l'ordre de Sa Majesté et interrogea chaque » corps séparément. Leur réponse unanime fut » que, puisque le grand Napoléon leur laissait la » liberté du choix, ils préféraient de rentrer au » service de leur patrie, ajoutant : « *Que, dans » tous leurs travaux et les périls auxquels ils » s'étaient exposés durant le cours de treize an- » nées, ils n'avaient jamais eu d'autre objet, » que l'espoir de pouvoir un jour contribuer à » la délivrance du pays qui les a vus naître*, et » qu'aujourd'hui, que leurs souhaits étaient » remplis, la plus douce récompense qu'on » puisse leur aecorder, c'était de leur permet- » tre de jouir au sein de leur patrie, au milieu » de leurs concitoyens, de la liberté qu'ils ve- » naient de recouvrer par l'influence puissante » du vainqueur et du pacificateur de l'Europe. » M. le général *Grabinski*, commandant de » cette légion, s'est empressé d'informer de cet » événement, par un rapport officiel, S. A. le » prince Directeur de la guerre. »

Varsovie le 21 septembre :

« Le second escadron du beau régiment de » *chevau-légers polonais*, faisant partie *de la » garde S. M. l'empereur des Français*, est » parti d'ici le 18 de ce mois. Il se rend en » France par la même route que ceux qui l'ont » devancé.

» Avant hier, *plus de* 80 *invalides* formant
» partie de la légion polonaise italienne et nou-
» vellement arrivés en cette capitale, se sont
» rassemblés dans la cour du palais du Gouver-
» nement. La Commission en corps, descendue
» de la salle où elle tient ses séances, est venue
» les féliciter de leur retour et les assurer, au
» nom de la patrie, que désormais ils recevront
» d'elle tous les secours qu'une mère tendre et
» pleine de sollicitude pour le bonheur de ses
» enfants doit à ceux qui ont exposé pour sa
» sûreté et sa gloire, leur tranquillité, leur bien-
» être et leur vie. »

Varsovie le 25 ptembre :

» S. E. M. le maréchal Davout informe le
» prince ministre de la guerre et le Directeur
» de l'intérieur que S. M. l'empereur Napoléon
» a destiné un certain nombre de canons, avec
» affûts, caissons et une quantité de munitions
» proportionnée, lesquels doivent être surtout
» employés à garnir les têtes de ponts de Praga,
» de Modlin, Sieroçk et Thorn. »

De la Saxe, 12 octobre 1807 :

« M. le conseiller intime, baron Ferber, est
» parti de Dresde à Varsovie, comme commis-
» saire, pour régler tout ce qui est relatif à la
» *grande route militaire* et commerciale *qui*

» *doit conduire par la Silésie* dans le duché de » Varsovie. »

De Varsovie, le 5 octobre :

L'adresse du roi de Saxe, en sa qualité de duc de Varsovie, à l'armée polonaise, contenait, entre autres, cette apostrophe : « Braves soldats » polonais ! déjà l'Europe vante votre courage, » déjà la patrie chante vos exploits. Que la disci» pline militaire augmente la force comme le » succès de la valeur ! »

De Varsovie, le 9 octobre.

S. E. M. le maréchal Davout a donné, le 7 du courant, un dîner à l'occasion de l'installation du nouveau gouvernement, auquel repas, il a porté le toast suivant : « Au bonheur des » habitants du *grand-duché de Pologne!* Les » bonnes lois et les bons princes sont la félicité » des peuples. Ceux du *grand-duché de Pologne* » peuvent compter sur un heureux avenir, puis» qu'il leur est garanti par le code Napoléon et » par les vertus du sage prince appelé à les » gouverner. » Le maréchal Davout a nommé le général Dombrowski pour recevoir le roi de Saxe à l'entrée du duché de Varsovie et l'accompagner jusque dans la capitale.

De Francfort, le 24 octobre :

« On attend ici, le 29 du courant, parmi le » corps de la *garde impériale*, qui rentre en

» France, 657 dragons et gens d'armes d'élite,
» et 219 *chevau-légers polonais.* »

De Varsovie, le 10 octobre :

« Le 4, est entrée en cette ville la légion du
» Nord, le lendemain, elle a continué sa mar-
» che à Kostrzyn, Wrzesnia, Slupce, etc. »

De Varsovie, le 15 octobre :

« Hier, MM. les généraux et officiers supé-
» rieurs du 3e corps de la grande armée qui se
» trouvent à Varsovie se sont réunis pour célé-
» brer l'anniversaire de la mémorable journée
» d'Iéna. Ils ont donné un dîner auquel ont été
» invités MM. les généraux et colonels de l'ar-
» mée polonaise. S. E. M. le maréchal Davout
» a honoré ce dîner de sa présence. Au milieu
» du repas, S. E. M. le maréchal a adressé aux
» compagnons de ses travaux guerriers ce dis-
» cours, qu'il n'a pas pu prononcer sans parta-
» ger l'émotion de ceux qui l'entendaient :

» Il y a aujourd'hui *un an* qu'*à pareille*
» *heure*, nous étions tous contents les uns des
» autres. Les généraux étaient satisfaits de la
» bravoure des officiers et soldats. Les officiers
» et soldats étaient contents de leurs généraux.
» Enfin, nous avions tous l'espérance que notre
» bien-aimé souverain serait satisfait de notre
» conduite. Cet espoir a été rempli. Notre Em-
» pereur, après son entrée dans la capitale de

» son ennemi, qui était tombée au pouvoir
» de ses armes, ainsi que toute son armée,
» 14 jours après le défi de la guerre, réunit son
» 3e corps d'armée et lui adressa ces paroles
» mémorables : « Généraux, officiers, sous-offi-
» ciers et soldats de mon troisième corps d'ar-
» mée ! J'ai voulu vous réunir pour vous témoi-
» gner moi-même ma satisfaction de votre belle
» conduite dans la bataille du 14. J'ai perdu des
» braves, je les regrette comme mes propres en-
» fants ; mais enfin ils sont morts au champ de
» la gloire et en vrais soldats. Vous m'avez rendu,
» dans cette circonstance marquante, un service
» signalé. C'est à la brillante conduite du troi-
» sième corps que l'on doit les résultats que
» vous voyez. Soldats ! j'ai été satisfait de votre
» courage, et vous, généraux, officiers et sous-
» officiers, vous avez acquis pour jamais des
» droits à ma reconnaissance et à mes bien-
» faits. » Telles furent les expressions de notre
» bien-aimé souverain. Pour nous en montrer
» dignes, nous dûmes prendre l'engagement
» d'être toujours pour lui ce qu'était la dixième
» légion pour César. Cette légion, sans peur et
» sans reproche, était toujours brave, même
» dans les occasions les plus critiques et les plus
» périlleuses ; elle était toujours sans reproche,
» même au milieu des plus grandes fatigues. Il

» la laissait avec confiance au milieu de ses
» alliés, pour y maintenir l'harmonie, lui con-
» server leur affection et être toujours un mo-
» dèle de discipline et de bonne conduite. *Si*
» *je n'étais pas votre chef, je ferais des compa-*
» *raisons*. Je me borne à ajouter qu'il ne faut
» rien négliger pour être toujours au niveau du
» modèle que nous nous sommes proposé, afin
» d'être toujours dignes de l'estime et de la
» bienveillance de notre immortel Empereur.
» Vive l'Empereur! — Ce cri a été répété par
» tous les convives avec le plus vif enthou-
» siasme. Le repas a été terminé gaiement par
» des couplets en l'honneur de l'Empereur. »

Varsovie, le 25 octobre.

« Les Français ayant célébré l'anniversaire
» de la bataille d'Iéna, les Polonais célébrèrent
» l'octave de ce jour avec une pompe digne du
» souvenir de cette victoire. Le prince Ponia-
» towski, ministre de la guerre, réunit dans un
» grand dîner S. E. M. le maréchal Davout,
» MM. les généraux et officiers supérieurs, tant
» Français que Polonais, de la garnison de Var-
» sovie, M. le résident de France, etc.

» Rien de plus élégant, rien de plus noble que
» la fête donnée, le soir du même jour, par les
» généraux et officiers polonais, aux généraux
» et officiers de l'armée française; concert, bal,

» spectacle, souper, tous les plaisirs se trou-
» vaient réunis. Les décorations des salles, la
» beauté et la parure des dames, la richesse et
» la variété des costumes militaires, formaient
» un spectacle ravissant. »

Un ordre du jour publié à Kalisz, le 3 octobre, porte :

« Mme de Dobrzyçka, du district de Culm, avait
» remis une montre d'or avec sa chaîne, et une
» tabatière d'or, voulant qu'elles devinssent la
» récompense de deux militaires qui donne-
» raient les plus grandes preuves de valeur et
» de patriotisme dans la campagne. M. le géné-
» ral de division Zaïonczek, pour remplir les
» intentions de cette dame, a destiné la montre
» d'or à M. Paul *Rutkowski*, et la tabatière d'or
» à M. le colonel Antoine *Sienkiewicz*. »

De Berlin, le 7 novembre 1807.

« Il est passé avant-hier par Berlin 1,500 hom-
» mes de cavalerie polonaise. »

(C'était sans doute le régiment de lanciers de la Vistule.)

De Francfort, le 29 novembre.

« Il vient de passer par cette ville un dé-
» tachement de *chevau-légers polonais de la*
» *garde impériale.* »

Varsovie, 11 novembre 1807. Ordre du jour.

« L'armée polonaise se trouvant presque par-

» tout cantonnée dans les mêmes lieux que » l'armée française, et faisant en commun le » service de garnison, il n'est pas convenable » qu'elle observe un ordre et une discipline mi- » litaire différents. En conséquence, je recom- » mande à tous les corps de l'armée polonaise, » à compter du moment de la publication de la » présente ordonnance, de se conformer aux » usages et principes adoptés par l'armée fran- » çaise, pour tout ce qui tient au service, à la » discipline et à la police militaire. Je remets à » la surveillance de MM. les commandants de » ces divers corps l'exécution la plus stricte du » présent ordre.

» Le général de division, ministre de la guerre,

» J. PONIATOWSKI. »

LES POLONAIS

EN ESPAGNE.

(1808 — 1809.)

L'année 1808, mémorable pour les armes polonaises en Espagne, nous fournira l'occasion de faire de nouvelles revendications à M. Thiers. Mais, avant cela, nous devrons citer quelques

faits et actes qui se sont produits au moment de notre passage par l'Allemagne.

Francfort, le 8 janvier 1808.

« Une *division polonaise de la garde impé-» riale*, arrivée ici hier dans l'après-midi, a » continué le lendemain sa route pour Mayence.»

Francfort, le 8 février.

« Une gazette de cette ville avait annoncé » dernièrement qu'un soldat de la garde polo-» naise avait été fusillé à Mayence pour s'être » mal conduit à Francfort. Nous sommes auto-» risés à déclarer que cette nouvelle est entiè-» rement dénuée de fondement. »

L'événement dont fait mention la *Gazette de Francfort* est parfaitement connu à l'auteur de ces lignes, car il faisait partie du détachement en question; voici le fait :

Un brigadier de chevau-légers polonais de la garde, né d'une famille honorable, ayant été insulté, en sa qualité de Polonais, par un habitant de Francfort, il s'ensuivit une scène scandaleuse qu'il serait pénible de raconter. Il suffira de dire que le brigadier polonais, après avoir résisté à une autorité locale qu'il ne reconnaissait pas, s'est laissé arrêter par deux gendarmes français, avec l'obéissance d'un enfant, et les nommant camarades et amis. Lorsque, le lendemain, nous nous présentâmes chez

le maréchal Kellermann, cet illustre vétéran de la confédération de Bar, reçut notre corps d'officiers avec la tendresse d'un père, nous rappela lui-même avec sensibilité le temps qu'il avait passé dans sa jeunesse parmi les confédérés en Pologne, et nous invita tous à dîner. Lorsque le capitaine Radziminski, commandant le détachement, lui fit part de l'aventure du brigadier, le maréchal rit beaucoup de ce qu'un seul homme avait mis en fuite tout un détachement, ordonna de mettre le brigadier en liberté, et dit qu'un militaire d'un nom si illustre, doué d'une force si extraordinaire et d'un tel courage, présageait un officier de cavalerie distingué. En cela, le vénérable maréchal ne se trompa point, car ce brigadier passa, en Espagne, officier aux lanciers de la Vistule, s'y fit couvrir de blessures, se distingua dans toutes les batailles auxquelles assista ce célèbre régiment, et fut nommé capitaine à la chute de l'empire.

Au commencement de 1808, près de 450 hommes de cavalerie polonaise étaient en marche pour l'Espagne. Ils formaient la moitié du régiment des chevau-légers de la garde impériale. Ces 450 hommes formaient quatre escadrons de guerre, dont trois arrivèrent à Madrid en précédant Murat, grand duc de Berg, et le quatrième,

auquel l'auteur de cet écrit appartenait, s'arrêta à Bayonne. Ensuite, il fut dirigé sur la route de Bayonne jusqu'à Burgos, pour faire partie du corps commandé par le maréchal Bessières.

Comme je me trouvais être, à Bayonne, l'officier le plus jeune en grade, c'est moi qui fus chargé, par ordre du maréchal, de m'arrêter à Bayonne, afin d'y réunir quelques hommes démontés et éclopés, et d'en former une escorte pour conduire à Madrid des effets d'une nécessité urgente aux détachements qui, étant partis les premiers de Varsovie, avaient marché, presque sans s'arrèter, jusqu'à Chantilly, garnison du régiment.

Cette petite expédition me donna un peu d'expérience. A peine entré en Espagne, j'appris déjà, à *Mondragon*, que deux de nos hommes, *Rzendzian* et *Ciésielski*, avaient été assassinés à *Miranda*, au milieu d'une troupe nombreuse qui y passait la nuit. De pareils crimes s'étaient déjà commis, aussi les traînards français se groupaient en petites colonnes pour se préserver du danger. Nous entrions en amis, mais comme des hôtes importuns et nullement conviés. On voyait, à notre passage, la haine, le mépris, la dérision se peindre sur les visages du peuple biscayen et castillan. Si nos soldats avaient l'air robuste et martial, ils imposaient

le respect, mais s'ils étaient malingres ou trop vieux, ou trop jeunes, alors les mauvaises passions éclataient. Le malheureux corps d'armée du général Dupont, à Baylen, se trouvait dans ce dernier cas et, en général, tout ce qui entrait de Français en Espagne, *à cette époque*, excepté la garde impériale et quelques détachements de troupes étrangères.

Arrivé à Miranda, j'y vis les assasins nocturnes de nos deux Polonais, qui étaient incapables d'avoir provoqué l'exaspération de leurs hôtes. Les assasins étaient : une femme, propriétaire d'un moulin sur l'Ebre ; elle était d'une taille et d'une force gigantesque et avait ourdi le crime d'inhospitalité avec deux ou trois de ses garçons meuniers, qui l'avaient assistée dans la perpétration de son crime. Ces Espagnols surprirent les deux militaires logeant chez eux, dormant sans défiance, et les frappèrent tous deux à la fois de coups meurtriers. Les Polonais s'étant réveillés en sursaut, se servirent de leurs sabres et blessèrent aux bras leurs agresseurs, mais une longue défense fut inutile, ils succombèrent. On les enveloppa dans leurs manteaux et on les précipita dans l'Ebre. Leurs corps surnagèrent ; ainsi le crime fut découvert.

Si je m'arrête sur cette circonstance, c'est

dans le but de faire connaître, le peuple auquel nous allions faire la guerre.

Depuis Burgos jusqu'à Somo-Sierra, mon petit détachement et moi nous nous aperçûmes de la malveillance croissante. Les chevau-légers démontés qui fermaient la marche de la colonne furent plusieurs fois assaillis par une grêle de pierres.

Je dus m'arrêter quelques jours à Somo-Sierra, où je passai les fêtes de Pâques. J'arrivai le samedi-saint (16 avril 1808). Je trouvai là une foule de gens de toute espèce, des palefreniers, des gens à cheval ou sur des mulets : en un mot, toute la valetaille de Ferdinand, prince des Asturies, ou roi d'Espagne, si vous voulez; tout cela se dirigeait sur Bayonne, auprès de Napoléon. Cette escorte venait de Madrid, en sens contraire à ma colonne ; il s'ensuivit des démêlés pour les logements, et terminés à notre avantage, ce qui ne m'empêcha pas de penser que les gens de la cour royale nous voyaient, comme le peuple, de très mauvais œil. Nous fûmes toujours l'objet de sentiments hostiles de la part des volontaires royaux qui suivaient par bandes le souverain, et qui s'amusaient à tirer des coups de fusil autour de nous, plus par dérision que pour nous rendre les honneurs militaires.

Si j'avais pu prévoir alors que le défilé de Somo-Sierra deviendrait le lieu sacré de mes souvenirs les plus chers et les plus pieux ; si j'avais pu prévoir que là serait le tombeau de mes camarades, qui sont morts en héros, j'aurais certainement mieux étudié ce lieu à jamais mémorable dans les annales de l'armée polonaise !.....

Arrivé à Madrid deux ou trois jours après Pâques, j'y fus accueilli avec affection par le colonel Vincent Krasinski, les chefs d'escadron Thomas Lubienski et Jean Kozietulski, ainsi que par mon capitaine Paul Ierzmanowski. J'apportais en effet des objets nécessaires à notre régiment. Madrid était occupé par un certain nombre de troupes françaises, et des camps étaient établis hors des murs, sur plusieurs points.

Bientôt après mon arrivée, on publia des ordres, « d'être sur ses gardes, que les soldats » n'eussent pas à quitter les casernes après l'ap- » pel du soir, et que les officiers n'eussent pas » à sortir sans armes, surtout pour aller aux » théâtres. »

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que la révolte de Madrid éclata le 2 mai.

Je me trouvais précisément chez le colonel Krasinski, qui demeurait assez loin du couvent

qui nous servait de caserne, et assez près du Château-Royal, où la révolte éclata. Le colonel me chargea de porter aux escadrons l'ordre de monter à cheval. Je m'en acquittai heureusement.

M. Thiers, qui scrute les documents scrupuleusement, ne s'est pourtant pas rappelé qu'il y avait trois escadrons complets de Polonais de la garde à Madrid le 2 mai. Il dit, *volume VIII, page* 611 : « Quelques escadrons de chasseurs » et de mamelouks de la garde, armés à propos, pénétrèrent, en la sabrant, dans la masse » du peuple et l'obligèrent à se disperser. Les » mamelouks surtout, se servant de leurs sabres » recourbés avec une grande dextérité, firent » tomber quelques têtes, et causèrent ainsi une » épouvante qui a laissé un long souvenir dans » la population de Madrid. »

Voici le fait : ordinairement, les chevau-légers polonais, comme la troupe la plus jeune de la garde et la cavalerie la plus légère, marchaient en tête des chasseurs à cheval, dont le premier escadron de marche était composé de mameluks attachés aux chasseurs, mais habillés à l'orientale. Suivaient les dragons, puis les grenadiers à cheval et enfin les gendarmes d'élite. Comme les divers détachements de ces corps, à Madrid, n'étaient pas en nombre égal,

et que les localités n'étaient pas préparées de longue main, il s'ensuivit que cette fois les chevau-légers polonais furent séparés de leurs camarades intimes, les chasseurs à cheval ; ceux-ci avec les mameluks, forts au moins de 300 chevaux, occupèrent une caserne à eux seuls, assez éloignée de la nôtre ; nous en occupions une, savoir un vaste couvent inachevé, avec les dragons et les grenadiers de la garde, sous les ordres immédiats du général Lepic, commandant les grenadiers à cheval et toute la cavalerie de la garde présente à Madrid ; l'escadron des gendarmes d'élite était caserné à part.

Or quand j'apportai l'ordre aux chevau-légers polonais de monter à cheval, cet exemple fut suivi par les dragons et les grenadiers à cheval.

Nous nous rangeâmes en bataille devant le couvent, sur une place, ou plutôt dans une rue large, ou les balles des fusils nous atteignaient des toits d'alentour. On envoya un détachement de chevau-légers chercher et dégager le colonel Krasinski à son logement, et bientôt le prince Murat vint prendre place devant le front de cette cavalerie de la garde, et fit balayer par les fusiliers de la garde les maisons d'où les révoltés avaient essayé de tirer sur nous. Cependant les chasseurs à cheval de la garde, avec

leurs mamelouks, reçurent ordre de dégager les rues ; des colonnes d'infanterie, avec leur artillerie, entrèrent par les différentes avenues ; au bout de deux heures, la révolte fut apaisée Les chevau-légers polonais, moins exposés à la haine des Espagnols, et parlant plus facilement la langue espagnole, car pour la plupart ils savaient un peu de latin, furent employés, pendant l'émeute, et depuis, jour et nuit, à faire des patrouilles dans les rues de Madrid, simultanément avec les gardes du corps et d'autres détachements de cavalerie espagnole.

M. Thiers reprend, vol. IX, p. 44. « Dans le » moment (8 juin 1808), arrivaient les corps » polonais admis au service de France, con» sistant en un *superbe* régiment de cavalerie, » de 900 à 1,000 chevaux, *célèbre* depuis sous » le titre de lanciers polonais, et en trois *bons* » régiments d'infanterie, de 15 à 1,600 hommes » chacun, et connus sous le nom de 1er, 2e et 3e » de la Vistule.

» Napoléon ordonna au général Lefebvre-des» Nouettes, brillant officier, commandant les » chasseurs à cheval de la garde impériale, » de se transporter à Pampelune avec les lan» ciers polonais, quelques bataillons d'infan» terie provisoire, six bouches à feu, et de se » rendre à tire d'aîle sur Sarragosse, pour

» faire rentrer dans l'ordre cette capitale de
» l'Aragon.

» Il prescrivit au maréchal Bessières de se
» porter, avec la cavalerie du général Lasalle,
» sur Valladolid, pour ramener le calme dans
» la vieille Castille. Il expédia à Madrid le
» général Savary, pour suppléer Murat, ma-
» lade. »

Voilà donc que M. Thiers trouve pour la première fois des Polonais *superbes*, *célèbres*, *bons*... c'est fort heureux pour nous d'être loués par un tel connaisseur ; mais comme il est impossible à M. Thiers de rendre une justice complète, quand il s'agit des Polonais, il n'a pas parlé de l'infanterie, qui méritait autant d'éloges que la cavalerie.

J'ai connu l'illustre général Lefebvre-des-Nouettes, plus que M. Thiers, je pense ; j'apprécie sa haute bravoure, qui lui a valu le commandement des chasseurs à cheval de la garde impériale ; mais si le régiment des lanciers de la Vistule est devenu célèbre en Espagne, ce n'est pas parce qu'il a été commandé par le général Lefebvre-des-Nouettes ; ce régiment a servi avec éclat sous tous les généraux français, et tous se disputaient l'honneur de l'avoir sous leurs ordres, comme nous le verrons plus tard. Ce régiment s'était aguerri dans les cam-

pagnes d'Italie, et eut pour chefs : Konopka, Kliçki, Rutié, Kostaneçki, Adam Huppé, et plusieurs autres officiers, pour ne pas dire tous, de la plus brillante valeur. C'est à propos de ce régiment que les nouvelles des journaux de Paris, portant la date de Bayonne, du 30 mai 1808, disaient que : « La veille, l'Empereur » avait passé en revue le régiment de lanciers » polonais, et que tous le monde avait admiré » la tenue de ce corps. »

C'est à cette époque qu'une partie de l'armée polonaise fut soldée par le gouvernement français ; et à cette occasion, nous citerons un article daté de Varsovie, du 16 juin 1808 : « Sa » Majesté l'Empereur des Français, touché des » efforts constants avec lesquels les habitants » du duché de Varsovie ont supporté, *jusqu'à* » *l'épuisement*, les charges inséparables de » leur position : Sa Majesté Impériale, pour sou- » lager les finances du duché, prend une partie » de l'armée à son service, avec *l'assurance de* » *ne point l'envoyer dans les colonies.* »

Il s'agit *ici*, outre la légion de la Vistule, des 4e, 7e et 9e régiments d'infanterie du duché de Varsovie, que nous verrons bientôt former la division *Valence*.

Le maréchal Bessières avait pour mission de surveiller la chaussée de Valladolid ; il avait

avec lui un escadron de chevau-légers, polonais de la garde, commandé par le capitaine Radziminski.

Quant au général Savary, qui fut envoyé par l'Empereur pour suppléer le grand duc de Berg à Madrid, il eut l'idée d'envoyer des ordres aux escadres françaises de Cadix et de Lisbonne par des officiers polonais déguisés en officiers russes. Il obtint, à cet effet, de M. le baron Strogonoff, ministre plénipotentaire de la Russie à la cour d'Espagne, des passeports pour deux officiers polonais de la garde, Xavier Prazmowski et Joseph Kamienski; à la faveur de l'uniforme russe, le premier partit pour Cadix, le second pour Lisbonne.

La duchesse d'Abrantès a raconté cette singulière mission avec inexactitude. Notre dévouement pour la France était tel, que la plupart de nos jeunes officiers voulurent se charger de cette mission périlleuse. Les deux officiers sus-mentionnés obtinrent la préférence, parce qu'étant natifs de la Wolynie, ils parlaient le russe. Ces braves coururent toutes sortes de dangers et, à l'aide de leur stratagème, finirent par arriver jusqu'à Trieste sur des vaisseaux anglais! Ils ne se firent reconnaître qu'à Vienne, à l'ambassade de France, et revinrent en Espagne par terre, courant la poste en toute hâte;

mais ils ne purent nous rejoindre qu'à la fin de la campagne de 1808, ce qui les priva de l'honneur d'assister à l'affaire de Somo-Sierra, et d'aller à la poursuite des armées espagnole et anglaise.

M. Thiers continue ainsi, page 56 : « Lefebvre » des Nouettes partit, le 6 juin de Pampelune. La » violence que les insurgés montraient partout » indiquait assez *que la lance des Polonais* était » le seul moyen auquel on pût recourir dans le » moment. Le pont sur l'Ebre étant détruit, il » le franchit sur des barques, en face de *Val-* » *tierre*. Le lendemain, 8, il se porte devant » *Tudela*. Ses jeunes soldats, ardents, abordè- » rent au pas de course l'ennemi, le culbutè- » rent et lui prirent ses canons. Les lanciers se » jetèrent au galop *sur les fuyards*, et en abat- » tirent quelques centaines à coup de lance. Le » 12, il se remit en marche, et le 13, au matin, » arrivé devant *Mallen*, il rencontra encore les » insurgés... Les lanciers polonais, envoyés à la » *poursuite des fuyards*, ne leur firent aucun » quartier. Animés à cette poursuite, ils fran- » chirent, pour les atteindre, l'Ebre à la nage, » et en tuèrent et en blessèrent plus d'un mil- » lier... L'ennemi périssait moins dans l'action » que dans la fuite et sous la lance des Polonais. » Le 15 juin, il arriva devant *Saragosse*, il lui

» fallait l'enlever : sa *principale force* consis-
» tant en cavalerie et six pièces de six, il ré-
» clama, du quartier général de Bayonne des
» forces plus considérables. »

On ne peut pas, en cet endroit, se plaindre de la mauvaise volonté de M. Thiers envers les lanciers, parce qu'ils sont Polonais; non, il paraît même avoir une grande estime pour leurs lances; mais on ne saurait disconvenir que, si nos lanciers n'avaient rien fait que poursuivre des fuyards, leur triomphe n'eût pas été très glorieux; M. Thiers pense, sans doute, que ce serait trop d'attribuer tous les succès du général des Nouettes à un seul régiment de cavalerie polonaise; aussi dit-il qu'à la première rencontre des Espagnols à Tudela, les jeunes soldats ardents des bataillons provisoires abordèrent l'ennemi au pas de course, le culbutèrent et lui enlevèrent ses canons, et que les lanciers polonais, tout *superbes* qu'ils étaient, n'eurent rien à faire qu'à se jeter au galop sur les fuyards; mais les journaux du temps racontent cela d'une manière différente et plus honorable pour nos lanciers. Voici ce que dit le *journal de Francfort*, du 17 juillet 1808 : « Détails sur les
» combats qu'ont soutenus les insurgés de la
» Navarre et de l'Arragon, contre le général
» Lefebvre des Nouettes : Douze mille insurgés

» s'étaient réunis à Tudela... Le général Lefeb-
» vre marcha à eux le 9, et les mit complète-
» ment en déroute. Les lanciers polonais se
» sont conduits avec beaucoup de bravoure;
» plusieurs ont passé l'Ebre à la nage, quatre
» de ces lanciers et un capitaine se sont noyés. »

Voici un autre article sur le même sujet :

Nouvelles de Paris, 6 septembre : « Le géné-
» ral Lefebvre des Nouettes partit pour Pampe-
» lune à la tête de 3,000 hommes, que compo-
» saient en grande partie les lanciers polonais
» et le 1er *régiment d'infanterie de la Vistule.*
» Il se dirigea sur *Tudela*; il attaqua l'ennemi
» et le dispersa le 9 juin; il s'empara de six
» pièces de canon; il fit rétablir le pont de
» de l'Ebre, et, à la tête des lanciers polonais, il
» marcha sur *Mallen*; il y arriva le 13, l'atta-
» que commença aussitôt. *Une seule charge des*
» *lanciers polonais* suffit pour culbuter les in-
» surgés, qui laissèrent cinq pièces de canon...
» Les choses se passèrent de même le 14, à
» *Alagon*, à *Epila* et à *Monte-Torrero*. »

Voici encore un détail :

Bayonne, le 13 septembre :

« On écrit de *Mallenbourg*, de l'Aragon, que
» la division polonaise a fait en cet endroit
» 300 prisonniers et tué 200 Aragonais. »

Ces récits sont très différents de celui de

M. Thiers; d'abord, il y est question du 1[er] *régiment de la Vistule,* que commandait *le colonel Chlopiçki,* ce qui est tout différent d'une troupe ramassée de bataillons provisoires; ensuite, il y est dit : qu'une seule charge des lanciers décida toute l'affaire. Cela se conçoit, la cavalerie ne fait de charges successives que contre une autre cavalerie qui ne tourne pas bride, ou contre de l'infanterie qui tient ferme, et surtout en carrés. C'est une bonne fortune pour la cavalerie quand elle peut charger l'infanterie qui se présente en ligne.

M. Thiers, à la page 101, dit :

« Napoléon avait successivement acheminé » sur *Saragosse* les trois régiments d'infanterie de la Vistule, une partie de la division » Verdier, avec le général Verdier lui-même, » beaucoup d'artillerie de siége et une colonne » de gardes nationaux d'élite, levée dans les » Pyrénées. Il chargea le général Verdier de » prendre la direction du siége, le général Lefebvre des Nouettes n'étant qu'un général de » cavalerie, et lui donna un de ses aides-de-camp, le général Lacoste, pour diriger les » travaux du génie. »

Nous reviendrons, avec M. Thiers, au premier siége de Saragosse, mais, pour le moment, nous allons nous occuper d'un autre sujet.

Déjà, avant l'arrivée du général Savary à Madrid, le prince Murat avait dirigé sur l'Andalousie les divisions de l'infortuné général Dupont, dont le désastre, à notre avis, doit être attribué à la défectueuse composition de son armée, qui, outre les Suisses, n'avait que des bataillons nouvellement formés dans les dépôts, composés d'officiers trop vieux et de soldats trop jeunes. Les généraux français s'étaient accoutumés à produire des effets de guerre admirables avec des troupes aguerries, et dont on pouvait exiger l'impossible ; on avait cru que la réputation seule des armées françaises imposerait aux Espagnols, que l'on ne connaissait pas, ou que l'on méconnaissait... Les désordres commis par les troupes mal composées, et par conséquent peu disciplinées, à Cordoue, n'avaient pas seulement exaspéré la nation espagnole, mais nous avaient fait pressentir, à nous autres Polonais, que les troupes du général Dupont éprouveraient quelque catastrophe ; en revanche, nous avions pleine confiance dans le corps commandé par le maréchal Bessières et dans la cavalerie du général Lasalle.

M. Thiers dit, page 110 : « L'avis de Napoléon » était qu'au nord se trouvait le plus grand » péril ; il avait ordonné au maréchal Bessiè» res de prendre avec lui les divisions Merle,

» Mouton, Lasalle ; il avait prescrit au général » Savary d'envoyer au maréchal Bessières, *par* » *Ségovie*, toutes les forces dont il n'aurait pas » indispensablement besoin dans la capitale. »

Je ne sais pas si le général Savary dirigea des renforts de Madrid au maréchal Bessières, *par Ségovie*, mais je sais positivement que tout le détachement des *chevau-légers polonais de la garde* partit de Madrid le 14 juillet, sous le commandement de Vincent Krasinski, colonel du régiment.

Forts de trois escadrons complets, nous quittâmes Madrid le soir, à cause de la chaleur du mois de juillet. Après avoir marché toute la nuit, nous franchîmes, dans la matinée, *la cîme du Guadarrama*, fait sur lequel nous reviendrons avec M. Thiers en son temps. La chaussée qui mène en spirale au sommet du Guadarrama est très belle ; nous y trouvâmes, à la frontière du royaume de Léon, un lion colossal comme armoiries de cette province, sur le piédestal duquel étaient écrits en grandes lettres, ces mots : *Viva de las Espanas y Leon, perezca el tirano Napoleon*. Nos soldats se courroucèrent ; on tâcha d'effacer l'inscription, et je crois que le lion héraldique, tout innocent qu'il était, essuya des outrages et des endommagements.

Le jour même que nous partions de Madrid

pour renforcer le corps du maréchal Bessières, celui-ci remportait une victoire sur Blake et Cuesta à Rio-Seco.

M. Thiers raconte sans doute avec exactitude cette affaire, que l'on peut appeler bataille; mais je ne puis en juger, étant arrivé le surlendemain de ce combat. Toutefois, comme à son ordinaire, il semble avoir ignoré qu'il y avait un escadron de chevau-légers polonais de la garde avec le maréchal Bessières, qui prit une part glorieuse à sa victoire.

A la page 415, M. Thiers dit: « Les gardes-du-» corps et les carabiniers royaux chargèrent » vaillamment. Les fantassins espagnols se » croyaient vainqueurs, jetaient déjà leurs cha-» peaux en l'air en criant : Viva el Rey!... » Mais le maréchal Bessières avait en réserve » *trois cents chevaux*, tant grenadiers que chas-» seurs à cheval de la garde ; ils s'élancèrent au » galop en criant de leur côté : Vive l'Empe-» reur! plus de Bourbons en Europe! Ils cul-» butèrent en un instant les gardes-du-corps et » les carabiniers royaux, les traitant comme à » Austerlitz ils avaient traité les chevaliers-» gardes de l'empereur Alexandre. »

Après avoir rapporté cette narration de M. Thiers, je prends la liberté de lui faire observer qu'elle est incomplète, en ce sens, que

notre escadron polonais, commandé par le capitaine Radziminski, se distingua dans cette affaire. C'est ce même escadron, dont je faisais partie lorsque je quittai Varsovie pour me rendre à Bayonne. Je reproche à cet écrivain son inexactitude, qui est d'autant plus grave que, s'il était vrai que le maréchal n'avait eu que *trois cents chevaux* de la cavalerie de la garde, un escadron de guerre, comptant pour le moins *cent chevaux*, aurait fait la troisième partie de toute sa réserve; mais je crois que le maréchal Bessières avait plus que cela.

Le fait est que les chevau-légers polonais chargèrent à Rio-Seco avec distinction, au grand contentement du maréchal Bessières. J'ai beaucoup entendu parler de cette affaire, et, si je ne me trompe, après tant d'années, notre escadron chargea plusieurs fois et sur diverses troupes espagnoles. J'ai sous la main le récit de Joachim Hempel, alors sous-officier, plus tard officier et capitaine au régiment, dont j'ai envoyé la copie à M. le général de Ségur.

Ce brave camarade m'écrivit en ces termes :
» A Rio-Seco, nous avons culbuté le régiment *des*
» *Dragons espagnols de la Reyna*, et comme
» alors j'étais jeune et inexpérimenté, mais
» plein d'ardeur, je cherchai, avec quelques-
» uns des nôtres, à enlever des canons ennemis;

» on tua mon cheval, on me cribla de blessures
» dans ma chute, et je fus fait prisonnier; ce
» n'est qu'au retour du corps d'armée revenant
» de Léon que je vous ai rejoints, mais mes
» blessures ne guérirent pas de sitôt, ce qui a
» fait que je ne me suis pas trouvé à Somo-
» Sierra, où vous avez eu le bonheur d'être et
» savez ce qui s'y est passé. »

Voilà ce que m'écrivait à cette époque le plus âgé des trois frères Hempel, qui tous étaient au nombre des plus braves du régiment.

Joachim Hempel a eu, à Rio-Seco, la tête presque hachée par des coups de sabre; on désesperait de sa guérison; il a dû son salut à ce qu'il combattait contre un corps espagnol régulier, sans cela il aurait été massacré.—J'ignore le nombre de tués et de blessés de cet escadron, qui a fourni à Rio-Seco la première charge du régiment nouvellement formé à Varsovie. *D'autres complèteront ces détails;* moi, je vais terminer cet épisode en nommant les officiers qui ont pris part, dans notre régiment, à la victoire de Rio-Seco : c'étaient le capitaine de la sixième compagnie, Vincent Radziminski; les lieutenants en premier Vincent Saeptyçki et Joseph Iankowski; les lieutenants en second Antoine Iankowski (frère du précédent) et Alexan-

dre Broçki, tous officiers distingués, dont j'ignore s'il en reste en vie.

Lorsque le détachement qui arrivait de Madrid eut rejoint le maréchal Bessières, aux environs de Rio-Seco, notre corps comptait quatre escadrons de guerre complets, c'est-à-dire la moitié du régiment. Le maréchal Bessières nous remit en entier sous les ordres du général Lasalle. Notre contact journalier avec des corps de la meilleure discipline, comme les gendarmes d'élite, les grenadiers à cheval et les chasseurs à cheval de la garde, contribuèrent certainement à donner à notre régiment une tenue et un ordre exemplaires. C'est à l'école du général Lasalle que nous apprîmes le service des avant-postes et de la petite guerre. Nous avons conservé un précieux souvenir de ce général, qui réunissait en lui toutes les qualités aimables et imposantes d'un chef militaire, né pour être maréchal, et si une balle ne l'eût enlevé à Wagram, il aurait remplacé le grand duc de Berg — que j'ai également connu de près, — et auquel je crois que le général Lasalle était de beaucoup supérieur. A peine avions-nous fait connaissance avec le général Lasalle quand il eut entendu chanter la marche du régiment, composée, en majeure partie, en l'honneur de Napoléon ; il nous fit chanter, le lendemain, un couplet

qu'il avait composé pour nous. (Voir la *Note* 8.)

C'est sous un pareil chef que nous avons servi tous les jours, depuis les batailles de Rio-Seco et de Burgos jusqu'à l'avant-veille de Somo-Sierra.

De Rio-Seco, le maréchal Bessières, en passant par Léon, poursuivit le corps espagnol du général Blake, et de Cuesta jusqu'en vue d'Astorga. Dans le voisinage de cette ville, j'étais en grand'-garde sur des monticules, d'où je pouvais voir, sans lunette, presque toute l'armée espagnole. Vers midi, j'aperçus des lignes de troupes déployées, qui tiraient des coups de fusil et de canons. — J'en donnai avis à mes chefs, ne pouvant ni concevoir ni indiquer ce que c'était ; ne voyant aucun mouvement de notre côté, ne découvrant de l'œil aucun combat ni en arrière, ni sur les flancs des Espagnols. Le crépuscule du soir survint, et je reçus l'ordre de rester immobile, mais attentif, jusqu'à l'obscurité complète, et alors de me retirer en ordre sur le village dont j'étais sorti pour monter la grand'garde. Quel fut mon étonnement lorsque, à mon retour au village, je ne trouvai plus personne. Je suivis la direction de l'arrière-garde du corps, et, ayant enfin rejoint la colonne, j'appris que les feux dont j'avais fait le rapport étaient des ré-

jouissances de l'armée espagnole sur leur victoire remportée à *Baylen*, et que notre retraite était aussi une suite de cette malheureuse affaire. — Cette retraite était, pour nous autres, jeunes Polonais, quelque chose d'incompréhensible : nous n'avions, dans la tête et dans le cœur, que victoires et confiance sans bornes dans le génie de Napoléon et dans l'expérience de nos chefs français. Nous avions en nous la certitude de culbuter toute troupe qui oserait nous résister. Nous faisions partie d'un corps d'armée qui venait de remporter une victoire éclatante et avait semé la terreur à la ronde, à de grandes distances. Nous ne pouvions concevoir comment les généraux vainqueurs à Dierstein, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, pouvaient battre en retraite devant des insurgés indisciplinés, même espagnols. Mais bientôt de grandes déceptions nous étaient réservées...

Nous prîmes, par Léon, Palencia, la direction de Burgos. Je fus encore désigné dans cette marche pour faire la reconnaissance à Castroxeriz, petite ville où devait, en 1810, séjourner un régiment de cavalerie légère de la garde impériale, et où je devais être pendant plusieurs mois le tout puissant commandant de place ! Au surplus, les habitants de Castroxeriz me reçurent bien, ne sachant probablement pas la ca-

tastrophe de Baylen, et connaissant parfaitement notre victoire de Rio-Seco (voir *Note* 9).

A notre approche de Burgos, nous apprîmes la retraite du roi Joseph de Madrid! C'est là que l'étonnemeut des chevau-légers polonais fut à son comble!... Quelle retraite, quelle désordre, quelle précipitation! on eût cru que toutes les armées de l'Espagne étaient à la poursuite du roi, et il n'était ni poursuivi, ni inquiété par personne. La seule consolation que nous éprouvâmes fut de n'avoir pas été acteurs dans cette fuite...

Le roi Joseph nous passa en revue près de Burgos, dans les mêmes lieux où, peu de mois après, nous combattions victorieusement sous les ordres du maréchal Soult. L'aspect du roi prétendant au trône des Espagnes ne nous parut pas militaire du tout, et sans doute Murat eût mieux valu pour la cause de Napoléon et pour l'Espagne elle-même.

Arrivons maintenant au siége de Saragosse.

M. Thiers, en parlant, à la page 199, des opérations devant Saragosse, garde un profond silence sur la conquête du *Monte-Torrero* par le 1er régiment de la Vistule, qui eut lieu le 28 juin. Il continue à ne pas faire mention de cette *légion polonaise* qu'il sait être composée de trois *bons* régiments d'infanterie, et qui formait la

grande majorité des forces françaises sous les murs de Saragosse. M. Thiers se garde bien de citer un seul nom polonais des nombreux officiers qui se sont distingués à ce premier siége de Saragosse.

Le colonel Joseph Chlopiçki avait l'insigne honneur de commander toute la *légion de la Vistule*, composée de trois régiments d'infanterie et d'un de cavalerie, sans avoir encore le grade de général ; il était en même temps chef du 1er régiment d'infanterie. Il s'est distingué pendant tout le premier siége de Saragosse ; il a remporté, le 23 juin, à *Epila*, à lui seul, une victoire éclatante sur Palafox. M. Thiers n'en fait aucune mention, pas plus que des colonels Konsinowski, Fondzielski, commandant les 2e et 3e régiments. Il ne cite pas une seule fois les officiers supérieurs et inférieurs polonais qui sont morts sous les murs de Saragosse, ou qui s'y sont distingués. Heureusement que quelques vétérans des légions polonaises, qui ont survécu et qui ont écrit des *Mémoires*, y ont consigné les noms des militaires qui ont fondé et soutenu leur renommée.

A la retraite du roi Joseph de Madrid, l'attaque de Saragosse fut suspendue ; les Français se retirèrent de tous côtés sur Burgos et Vit-

toria, et attendirent l'arrivée de secours et celle de Napoléon lui-même.

Pendant ce temps, notre régiment de chevau-légers polonais de la garde, se complétait par des détachements qui arrivaient successivement de France, en sorte que nous fûmes réunis au nombre de huit escadrons de guerre, savoir, quatre escadrons de comptabilité, forts de 250 chevaux chacun, ce qui donnait deux escadrons de guerre, de quatre pelotons à douze files, les officiers et les trompettes non compris. Ce corps nombreux fut partagé en deux régiments de quatre escadrons de guerre chacun : le 1er, sous le commandement du premier major, colonel Charles Delaître ; le 2e sous celui du deuxième major, colonel Pierre d'Autancourt. Les deux régiments de guerre étaient, comme de raison, sous les ordres supérieurs du colonel commandant Vincent Krasinski. Celui-ci campait pour la plupart, durant ce temps d'attente, à Santa Maria del Cubo, et le deuxième, sous les ordres du major d'Autancourt, bivouaquait à Briviesca. — Rarement les deux régiments faisaient des expéditions ensemble ; c'étaient ornairement des reconnaissances, des commandements partiels, et un service d'avant-postes continuel, avec les régiments du général Lasalle, surtout avec les 10e et 22e de chasseurs à cheval,

service qui nous occupait et nous aguerrissait.

Avant d'en venir à la reprise des mouvements offensifs en Espagne, nous allons reprendrc la citation des journaux où se trouvent les faits relatifs aux Polonais.

Nouvelles de Paris du 22 septembre 1808 :

« Le général Valence, sénateur, sera employé » à l'armée d'Espagne ; il doit commander un » corps de dix mille Polonais. »

Breslau, du 22 septembre, ordre du jour :

« Son Exc. le maréchal duc d'Auerstaedt, » témoigne au troisième corps toute sa satisfac- » tion pour le bon esprit et la bonne discipline » que MM. les généraux et officiers, ainsi que » les soldats, ont tenue pendant leur séjour dans » le *grand duché de Varsovie ;* toutes les troupes » y ont été un modèle de bonne conduite ; elles » ont conservé par ce moyen, à notre bien- » aimé souverain, l'affection d'une nation brave, » et *elles ont cimenté les liens d'intérêts qui* » *doivent toujours exister entre les deux na-* » *tions.* Les troupes, à leur départ, ont pu lire » sur toutes les figures polonaises les regrets et » l'estime qu'elles ont inspirés. — En quelques » lieux que le service de notre souverain nous » appelle, il est nécessaire d'y apporter le même » esprit : des armées braves envahissent et » conquièrent des pays ; mais ces mêmes armées,

» sans discipline, perdraient bientôt le fruit de
» leurs victoires, en indisposant et en aigrissant
» les nations étrangères. Bravoure et discipline,
» telle est la base de la morale des armées. Il
» faut prouver aux habitants de la Silésie que
» cette morale est le principe de la conduite
» des troupes qui viennent s'y établir ; il faut
» qu'ils nous portent la même affection, et que
» nous leur inspirions les mêmes sentiments
» que *les Polonais* ressentent pour nous. »

Nouvelles de Paris, 4 novembre 1808 :

« Sa Majesté, ayant rencontré à déux lieues
» de Rambouillet le beau régiment polonais (*N°* 4)
» commandé par le comte Félix Potoçki, est
» descendue de voiture, en a passé la revue
» sur la grande route. S. M. a paru extrême-
» ment satisfaite de la tenue de ces troupes, et,
» en arrivant à Rambouillet, a ordonné qu'il
» fût distribué, le soir, une bouteille de vin à
» chaque soldat. »

Enfin l'Empereur arriva à Vittoria.

Le 8 novembre, je fus envoyé, à franc-étrier, de Briviesca, pour porter à S. M. le rapport des maréchaux Soult et Bessières. — Je ne fus pas admis à l'honneur de remettre les dépêches en propres mains à Napoléon lui-même. Dans ce trajet, j'avais fait deux chutes, une de cheval, une de mulet ; mon costume

était dans un triste état; mais je ne crois pas, pourtant, que ce fût cela qui empêcha l'Empereur de me recevoir. Je remis les dépêches au major-général, qui m'invita à me reposer, sans façon, car j'allais bientôt repartir avec des ordres très-pressés. Effectivement, je fus expédié au bout de quelques heures, et arrivais à minuit, du 9 au 10, à Briviesca. Je fus de suite introduit auprès du maréchal Soult, qui reposait sur un lit, et le maréchal Bessières, dans la même chambre, sur un autre; tous les deux *complétement habillés et bottés.* Le maréchal Soult portait un bonnet de soie noire, et le maréchal Bessières un foulard de couleur. Je rapporte cette particularité, parce qu'elle prouve la vigilance incessante des deux maréchaux, qui se trouvaient à la proximité de l'ennemi. La dépêche que j'apportais était un ordre d'attaquer le corps espagnol établi à Burgos. Le maréchal Soult le lut à haute voix, et, s'adressant au maréchal Bessières, il dit: « Il » faut espérer que, dans quelques heures, nous » obtiendrons des avantages qui égaleront ceux » des autres maréchaux. » Puis, il ordonna que les dispositions fussent prises, par les différents corps, pour entamer l'affaire avant le jour.

Je me rendis, après cela, auprès de mon chef,

le colonel Krasinski, et lui fis mon rapport de tout ce que j'avais vu et entendu.

A deux heures du matin, tout notre régiment était à cheval, marchant pour la première fois à l'ennemi, dans son complet.

M. Thiers, qui a eu les documents en mains, raconte, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire de souvenir, le combat, ou, si l'on veut, la bataille de Burgos ; nous y fîmes quelques mouvements accélérés de peu d'importance, car la cavalerie légère du général Lasalle, et l'infanterie du maréchal Soult avaient donné avant que nous pussions atteindre l'ennemi. Nous traversâmes Burgos au grand trot, et ne vîmes que les débris d'une armée composée de nouvelles levées, incapable de résister à des troupes françaises aguerries ; nous courûmes à travers des canons, des affûts, des bagages, des morts, des blessés et des prisonniers ; en un mot, nous poursuivîmes une armée en déroute.

Quand l'Empereur arriva, il fut escorté par un piquet de notre régiment, commandé par le lieutenant en premier Wybiçki, fils du patriote distingué que l'Empereur connaissait personnellement de longue date, et dont nous avons déjà parlé. L'Empereur, toujours bon, toujours affable pour les Polonais, entendant le nom de cet officier, l'interpella de suite et lui adressa

des paroles bienveillantes, tant pour son père que pour notre régiment, et pour toute la nation polonaise.

Quelques jours après, je fis partie d'un détachement qui occupa *Lerma*, et commandais le piquet auprès de l'Empereur ; c'est là que je fis la connaissance du comte de Ségur, dont j'aurai l'occasion de reparler.

Notre régiment, plus ou moins en nombre, fut tous les jours envoyé en reconnaissance à droite et à gauche du corps d'armée avec lequel marchait l'Empereur ; c'est ainsi que je me rappelle avoir été, avec un fort détachement du régiment, à *Osma*, et commandé moi-même avec un seul peloton vers *Olmedillo*, où je rencontrai le major d'Autancourt arrivant par *Roa* avec les quatre escadrons du second régiment. En allant à Olmedillo, j'avais été traîtreusement suivi par des Espagnols armés, tandis que la municipalité m'avait accueilli avec amitié. C'était à la nuit tombante, et je crus devoir m'arrêter à une bergerie, craignant de tomber dans une embuscade. A mon retour, je crus devoir faire arrêter deux membres de la municipalité, et les amenai à *Aranda* au maréchal Bessières, qui m'avait plusieurs fois témoigné une partie des bontés qu'il avait pour nous tous officiers Polonais. Je lui racontai le

fait avec une exactitude rigoureuse, en ajoutant que j'avais amené l'alcalde et le corrégidor, pour que son excellence pût les punir et en faire un exemple. Quel fut mon étonnement, quand le maréchal reprit : « Jeune homme,
» vous êtes heureux de ne vous être permis au-
» cune voie de fait contre ces braves gens, car
» vous en auriez répondu de votre personne;
» faites les venir. » Il leur dit quelques paroles obligeantes, qu'ils ne comprirent pas, et les renvoya chez eux.

J'ai rapporté cette particularité pour donner une idée du caractère débonnaire du duc d'Istrie, et de la manière dont il envisageait les choses en Espagne. Mais dans cette guerre malheureuse, il n'y avait ni bienfaits, ni rigueur à employer.

M. Thiers, page 437, raconte la victoire du maréchal Lannes à *Tudela;* il y dit « que ce
» maréchal avait mis sous le commandement
» du général Lefebvre des Nouettes toute la ca-
» valerie, qui était composée de lanciers polo-
» nais, de cuirassiers et de dragons provisoires,
» de chevau-légers qu'avait amenés le général
» Colbert, et des vieux dragons qu'amenait du
» fond de l'Allemagne le général Digeon. Les
» légions de la Vistule faisaient partie de l'in-
» fanterie... Le 22 novembre, Lannes marchait

» en tête avec Lefebvre des Nouettes, *suivi des*
» *lanciers polonais qui s'étaient rendus la ter-*
» *reur des Espagnols.* Le 23, Lannes partit au
» galop avec Lefebvre et les lanciers polonais,
» désirant reconnaître la position. »

Page 480, M. Thiers dit encore : « Le maré-
» chal Ney amena avec lui *les fameux lanciers*
» *polonais habitués à l'Aragon.* »

Nous voyons par là que les lanciers polonais s'étaient rendus la terreur des Espagnols, pendant que divers corps d'armée française battaient en retraite, uniquement parce qu'on avait ouvert la campagne au mépris d'un ennemi *inconnu*, avec des troupes indisciplinées et mal composées. On voit, au contraire, que ces mêmes troupes polonaises, que M. Thiers a traitées si lestement dans son histoire de la guerre de Pologne, étaient partout victorieuses en Espagne, et rendaient des services si éminents, que tous les maréchaux *se les arrachaient* et voulaient en avoir sous leurs ordres.

Nous allons voir comment des Polonais firent leurs premières armes, et comment M. Thiers leur a rendu justice. Il s'agit du fameux passage de Somo-Sierra, qui a dû paraître à cet auteur assez important et glorieux, puisqu'il a décoré de ce titre *un des livres de son Histoire de l'Empire.*

Voici comment M. Thiers raconte cet événement, page 453 :

« Les Espagnols s'imaginaient être invinci-
» bles dans la position de Somo-Sierra. Napo-
» léon se rendit lui-même, le 29, *au pied de*
» *Guaderrama*, et établit son quartier général
» *à Bocequillas*. Le général Savary avait poussé
» une reconnaissance sur *Sepulveda*. Napoléon,
» arrivé à midi à *Bocequillas*, monta à cheval,
» s'engagea dans la gorge de Somo-Sierra,
» la reconnut de ses propres yeux, et arrêta
» toutes ses dispositions pour le lendemain
» matin.

» Il prescrivit à la division Lapisse de se por-
» ter à la droite de la chaussée, pour enlever
» à la pointe du jour le poste de *Sepulveda*,
» et à la division Ruffin de partir au même
» instant pour gravir les rampes de *Guadar-*
» *rama*, jusqu'au col même de Somo-Sierra. Le
» général Léger devait suivre de hauteur en
» hauteur la berge droite, le 24ᵉ de ligne la
» berge gauche, de manière à faire tomber les
» défenses établies sur les deux flancs de la
» route. Le 96ᵉ devait marcher en colonne sur
» la route même ; puis devait venir la cavalerie
» de la garde, et Napoléon avec son état-major.
» Les fusilliers de la garde étaient chargés d'ap-
» puyer ce mouvement.

» A cette époque de la saison, *le temps devenu* » *superbe*, ne donnait cependant du soleil que » vers le milieu de la journée. De six heures à » neuf heures du matin, un épais brouillard » couvrait le pays, surtout dans sa partie mon- » tagneuse ; puis après cette heure, *un soleil* » *étincelant* procurait à l'armée de *vraies jour-* » *nées de printemps*. Napoléon faisant attaquer » *Sepulveda* à six heures du matin, comptait » s'être rendu maître de cette position acces- » soire à neuf heures, moment où la colonne » qui marchait vers Somo-Sierra serait parve- » nue au sommet du col. On devait donc, grâce » au brouillard, y arriver sans être vu, et com- » mencer le feu sur la montagne, quand il aurait » fini au pied.

» Le lendemain 30, la colonne envoyée » contre Sepulveda eut à peine le temps de s'y » montrer. Les trois mille hommes préposés à » sa défense s'enfuirent en désordre, et cou- » rurent vers *Ségovie* se joindre aux autres » fuyards du marquis de Belveder.

» La colonne qui gravissait les pentes de » Somo-Sierra arriva, *sans être aperçue*, très » près du point que l'ennemi occupait en force. » Le *brouillard se dissipa tout à coup*. Les » Espagnols ne furent pas peu surpris de se » voir attaqués sur les hauteurs de droite et de

» gauche par le 9e léger et le 24e de ligne.
» Délogés de poste en poste, ils défendirent
» assez mal l'une et l'autre berge. Mais le gros
» du rassemblement se trouvait sur la route
» même, derrière 16 pièces d'artillerie, et fai-
» sait un feu meurtrier sur la colonne qui sui-
» vait la chaussée. Napoléon voulant apprendre
» à ses soldats qu'il fallait, avec les Espagnols,
» ne pas regarder au danger, et leur passer
» sur le corps quand on les rencontrait, *ordonna*
» *à la cavalerie légère de la garde* d'enlever au
» galop tout ce qu'il y avait devant elle.

» Un brillant officier de cavalerie, le *général*
» *Montbrun*, s'avança à la tête des chevau-
» légers polonais, jeune troupe d'élite *que Na-*
» *poléon avait formée à Varsovie, pour qu'il y*
» *eût de toutes les nations et de tous les costumes*
» *dans sa garde*. Le général Montbrun, avec
» ces *valeureux* jeunes gens, se précipita au
» galop *sur les seize pièces de canon* des Espa-
» gnols, bravant un terrible feu de mousque-
» terie et de mitraille.

» Le premier escadron essuya une décharge
» *qui le mit en désordre*, en abattant 30 à
» 40 cavaliers *dans le rang*. Mais les escadrons
» qui suivaient, passant par dessus les blessés,
» arrivèrent jusqu'aux pièces, sabrèrent les
» canonniers et prirent les seize bouches à feu.

» Le reste de la cavalerie s'élança à la poursuite
» des Espagnols au-delà du col, et descendit
» *avec eux* sur *le revers du Guadarrama. Le*
» *brave San-Juan*, atteint de plusieurs bles-
» sures, et tout couvert de sang, voulut en vain
» retenir ses soldats. Ce fut comme à Espinosa,
» comme à Tudela, une affreuse déroute. Les
» drapeaux, l'artillerie, *deux cents caissons de*
» *munitions*, presque tous les officiers restèrent
» dans nos mains.

» Les soldats se dispersèrent à droite et à
» gauche dans les montagnes, et gagnèrent
» surtout *à droite* pour se réfugier à *Ségovie*.
» Le soir, toute la cavalerie était à *Buytrago*
» avec le quartier général.

» Ce furent les Français qui apprirent aux
» Espagnols le désastre de ce qu'on appelait
» l'armée de Somo-Sierra. Napoléon fut en-
» chanté d'avoir prouvé à ses généraux ce
» qu'étaient les insurgés espagnols, *ce qu'étaient*
» *ses soldats*, le cas qu'il fallait faire des uns et
» des autres, et d'avoir franchi un obstacle
» qu'on avait paru croire très redoutable. *Les*
» *Polonais avaient eu une cinquantaine d'hom-*
» *mes tués ou blessés sur les pièces.* Napoléon
» les combla de récompenses et comprit, dans
» la distribution de ses faveurs, M. Philippe de
» Ségur, qui avait reçu plusieurs coups de feu

» dans cette charge. Il le destina à porter au
» Corps législatif les drapeaux pris à Burgos et
» à Somo-Sierra.

» A la nouvelle de la prise de Somo-Sierra,
» la folle présomption des Espagnols s'était su-
» bitement évanouie, et la junte s'était hâtée
» de quitter Aranjuez pour Badajoz. »

Voilà comment M. Thiers relate la fameuse charge de Somo-Sierra. Il est naturel qu'un *témoin oculaire* soit exigeant et se pique de pouvoir donner des détails plus exacts qu'un écrivain de quelque rang qu'il soit, qui raconte d'après les renseignements qu'il a pu recueillir quarante ans plus tard !

Avant d'entrer en discussion avec M. Thiers, nous allons donner le texte du bulletin officiel sur cette fameuse affaire, et, comme nous combattons victorieusement ledit bulletin, nous pouvons franchement convenir qu'une partie de la narration erronée de M. Thiers est excusée par ce bulletin même, que nous rapportons ici textuellement, pour réfuter ensuite et le bulletin et M. Thiers.

13e bulletin de l'armée d'Espagne :

« Saint-Martin, près de Madrid, le 2 décem-
» bre 1808.

» Le 29 novembre, le quartier-général de
» l'Empereur a été porté au village de *Boce-*

» *quillas.* Le 30, à la pointe du jour, le duc de
» Bellune s'est présenté au pied de Somo-Sierra.
» Une division de treize mille hommes de l'ar-
» mée de réserve espagnole défendait les pas-
» sages de cette montagne. L'ennemi se croyait
» inexpugnable dans cette position. *Il avait*
» *retranché le col que les Espagnols appellent*
» *Puerto, il y avait placé seize pièces de canon.*
» Le 9e d'infanterie légère couronna la droite,
» le 96e marcha sur la chaussée et le 24e sui-
» vant, à mi-côte, les hauteurs de la gauche.
» Le général Sénarmont, avec six pièces d'ar-
» tillerie, avança par la chaussée.

» La fusillade et la canonnade s'engagèrent.
» *Une charge*, que fit le général Montbrun à la
» tête des chevau-légers polonais, décida l'af-
» faire; charge brillante s'il en fut, où ce régi-
» ment s'est couvert de gloire, *et a montré*
» *qu'il était digne de faire partie de la garde*
» *impériale.* Canons, drapaux, fusils, soldats,
» tout fut enlevé, coupé ou pris. *Huit chevau-*
» *légers polonais* ont été tués sur les pièces, et
» *seize ont été blessés.* Parmi ces derniers, le
» capitaine Dziewanowski a été si grièvement
» blessé qu'il est presque sans espérance.
» Le major Ségur, maréchal-des-logis de la
» maison de l'Empereur, chargeant parmi les
» Polonais, a reçu plusieurs blessures, dont une

» assez grave. Les seize pièces de canon, dix » drapeaux, *une trentaine de caissons*, deux » cents chariots de toute espèce de bagage, les » caisses des régiments, sont les fruits de *cette* » *brillante* affaire. Parmi les prisonniers, qui » sont très nombreux, se trouvent tous les co- » lonels et lieutenants-colonels des corps de la » division espagnole. Tous les soldats auraient » été pris, s'ils n'avaient pas jeté leurs armes » et ne s'étaient pas éparpillés dans les monta- » gnes. Le 1er décembre, le quartier général » de l'empereur était à Saint-Augustin, et le duc » d'Istrie, avec la cavalerie, est venu couronner » les hauteurs de Madrid. L'infanterie *ne pourra* » *arriver que le* 3. Les renseignements que l'on » a pris jusqu'à cette heure portent à penser » que la ville est livrée à toutes espèces de dé- » sordre et que les portes sont barricadées. — » Le temps est très beau. »

Voilà le texte de ce bulletin, soi-disant *offi-ciel*, qui doit transmettre à la postérité la mémoire de la charge brillante des Polonais à Somo-Sierra.

Avant de commencer à réfuter ce même bulletin, et la narration de M. Thiers, nous allons d'abord citer un passage extrait des *Victoires et Conquêtes des Français*, de 1792 à 1815. Ce passage *renferme tout ce que nous*

avons à dire, et *omet tout ce que nous avons à retrancher* des deux narrations que nous venons de rapporter.

Voici le texte de cet article des *Victoires et Conquêtes :*

« L'Empereur donne à l'escadron de chevau-
» légers, de service auprès de sa personne,
» l'ordre de charger sur la batterie ennemie qui,
» du sommet du col, enfilait la route. Cette
» brave troupe, conduite par le chef d'escadron
» Kozietulski, s'élança aussitôt en colonne par
» quatre, la chaussée ne permettant pas un
» plus grand développement.

» Gravir la montagne au galop, malgré une
» pluie de mitraille et un feu croisé de mous-
» queterie des plus épouvantables ; renverser
» tout ce qui voulait s'opposer au choc, empor-
» ter l'inaccessible position de l'ennemi, *fut*
» *l'affaire d'un instant*, et tout : artillerie, in-
» fanterie, fut enlevé, sabré, dispersé, coupé
» ou pris. »

Cet article est rédigé de manière, que si moi-même j'avais été chargé de sa rédaction, je n'aurais pas dit autrement. Voilà la pure vérité, hormis cette circonstance : que les seize pièces de canon auraient été placées en une seule batterie, tandis que lesdites seize pièces étaient distribuées en échelons sur quatre spi-

rales de la chaussée, garnies chacune de quatre pièces d'artillerie. Toutefois, cette circonstance n'est pas essentielle ; l'important est de savoir par qui les batteries espagnoles ont été enlevées.

Les trois fausses assertions que contiennent également le bulletin, et le narré de M. Thiers, consistent en ceci :

1° Que ce fut le général Montbrun qui mena la charge ;

2° Que le 1er escadron fut ramené ;

3° Que les autres escadrons du régiment chargèrent pour réparer la faute du premier escadron qui avait été ramené.

Ces trois fausses assertions sont en contradiction notoire avec le passage très véridique des *Victoires et Conquêtes.* Mais comme il s'agit ici de réfuter un *bulletin officiel*, il faut que nous entrions dans quelques explications.

On ne peut pas mettre en doute l'influence de Napoléon sur la rédaction de ses bulletins ; il ne s'ensuit pas qu'il les rédigea tous, ni, par conséquent, qu'il ait rédigé celui de *Somo-Sierra.* Le soin qu'on met à faire ressortir le mérite du comte Philippe de Ségur, et le *ridicule* de vouloir faire accroire que seize pièces de canon en telle position avaient pu être enlevées *avec une perte de* 8 *hommes tués et de*

16 *blessés* ! L'extraordinaire même de cette progression arithmétique, de 8 et de 16, rendent ce bulletin invraisemblable.

Si le général Montbrun avait mené la charge, tout le mérite serait à lui ; mais ce mérite appartient uniquement aux Polonais, qui chargèrent seuls, avec le chef d'escadron Kozietulski à leur tête.

Si le 1er escadron avait été ramené, et soutenu par d'autres, la charge n'aurait eu rien d'extraordinaire, mais il n'en est pas ainsi.

Je commandais le 1er peloton du 2e escadron à la journée de Somo-Sierra, je sais parfaitement que c'est le 3e escadron du régiment, ce jour-là *escadron de service* auprès de l'Empereur qui seul a fourni toute la charge d'emblée, et a enlevé tous les canons sans coup férir. Je sais aussi qu'après la prise des canons tout le 3e escadron se trouvait plus ou moins hors de combat. Le 1er escadron de notre régiment commandé par le chef d'escadron Thomas Lubienski, fut envoyé pour achever la déroute des Espagnols qu'avait ébranlés l'attaque impétueuse de *l'escadron de service*. Je sais qu'après cela, tout le régiment et moi en tête, non comme chef de corps, mais comme conduisant le premier peloton, nous nous mîmes à la poursuite de l'ennemi et courûmes d'un trait jusqu'à Buy-

trago. Mais dans tout cela je ne me rappelle pas du tout d'avoir vu M. le général Montbrun.

On ne peut pourtant pas mettre en doute que ce général, qui commandait la cavalerie du corps d'armée, se trouvait à la proximité de l'Empereur et par conséquent de ladite charge.

M. le colonel André Niegolewski, alors lieutenant à la 3e compagnie du 3e escadron, m'a dit qu'immédiatement avant la charge, il avait été envoyé en reconnaissance par ordre du général Montbrun. Je ne prétends pas nier la présence de ce général à la proximité de la charge de *l'escadron de service,* il est même possible que ce général ait transmis au chef d'escadron Kozietulski l'ordre de l'Empereur d'attaquer ; mais transmettre l'ordre ou l'exécuter sont deux choses entièrement différentes. Je joins à cet effet, dans les notes, deux lettres authentiques de deux officiers, qui ont été grièvement blessés dans ladite charge, savoir : une du colonel Pierre Krasinski, alors capitaine de la 7e compagnie, blessé par la mitraille au point d'avoir eu deux côtes enlevées ; et l'autre du colonel Niegolewski, qui reçut onze blessures en enlevant la dernière batterie des Espagnols. Ces deux officiers déclarent qu'ils n'ont pas vu le général Montbrun dans cette charge. Je n'avais pas besoin de leur témoignage, sachant

par moi-même et me rappelant parfaitement les circonstances de cette brillante affaire ; mais j'ai invité ces anciens collègues, acteurs glorieux de l'action, à me communiquer par écrit la relation de la bataille, puisqu'il s'agit de réfuter un bulletin officiel et un historien comme M. Thiers (voir *Notes* **10** et **11**).

La garde impériale était sous le commandement immédiat du maréchal Bessières, qui était présent ; et les escadrons d'escorte ou de service, moins que les autres, ne pouvaient se trouver sous les ordres du général Montbrun.

Je ne disconviens pas que quelques officiers français des Etats-major de l'Empereur et des maréchaux n'aient plus ou moins participé à la charge, nommément le major de Ségur. Si je savais les noms des autres Français qui ont pris part à cette charge, je m'empresserais de les mentionner ici pour que la nation polonaise gardât leurs noms dans sa mémoire ; mais j'ai beau interroger mes souvenirs et ceux des vétérans de l'armée, personne n'a pu citer le nom d'un officier français en cette circonstance.

Il paraîtrait que, dans le premier moment où l'Empereur vit tout l'escadron polonais décimé et Niegolewski grièvement blessé près de la dernière batterie, il ordonna à son piquet de chasseurs à cheval d'aller sauver les chevau-légers

gisant près des derniers canons. C'est pour cela que notre vieux camarade Niegolewski affirme avoir vu des chasseurs à cheval arriver avant le 1er escadron de Lubienski ; mais il est indubitable qu'aussitôt après ce succès, l'escadron reçut l'ordre de compléter la victoire.

Nous ne pouvons pas nous empêcher de revenir sur un fait des plus honorables pour M. Niegolewski. Cet officier, comme on le sait, avait pris part à la charge. Il revenait d'une reconnaissance comme nous en avons fait mention ci-dessus, quand il vit partir son escadron en colonne de marche au galop, sans qu'il eût connaissance de quoi il s'agissait. A cette vue il se lança à la poursuite de la colonne avec quelques chevau-légers qui rentraient avec lui de faire patrouille. Apprenant enfin qu'on faisait une charge à fond, il piqua des deux aux cris de *Vive l'empereur ! En avant !* et répétant sans cesse ces exclamations, ayant perdu son bonnet, dépassant morts et blessés et canons pris, jusqu'au dernier rang de l'artillerie ennemie, il ne tomba avec son cheval qu'au moment où il parvint à s'emparer de la dernière pièce. Cette bravoure, au niveau de l'enthousiasme de la garde polonaise, a été reconnue personnellement par l'Empereur, qui avant cela avait eu occasion de connaître Niegolewski par-

ticulièment au château de Marrac, près Bayonne.

Il appartenait à cet officier si brave et si distingué de jeter le gant à M. Thiers, qui a travesti cette charge simple et sublime en une fuite vulgaire, que d'autres escadrons eurent à réparer !!! Nous donnons dans la note, la correspondance intéressante de cet officier avec M. Thiers (Voir *Note* 12).

Il a plu à l'historien du *Consulat et de l'Empire* de s'exprimer d'une manière inconvenante non-seulement sur la formation du régiment polonais de la garde, mais encore sur l'Empereur lui-même, voici ce que dit cet écrivain :

« Les *chevau-légers* polonais, jeune troupe » d'élite que Napoléon avait formée à Varsovie, » pour qu'il y eût de toutes les nations et de » tous les costumes dans sa garde. »

Sans nous permettre de juger quelle vue politique l'Empereur a pu avoir en ordonnant la formation d'une garde polonaise, nous trouvons inconvenant de la part de l'auteur d'imputer à son Empereur une frivolité pour motif d'une pareille création. Cette assertion est injurieuse à la jeunesse polonaise, accourue de toutes les parties de l'ancienne Pologne, et que M. Thiers reconnaît lui-même avoir été une troupe d'élite. Cet historien, qui a tant scruté

les documents de l'époque, n'a pu ignorer le décret de la formation de notre corps : nous en avons donné plus haut un extrait à l'article de la formation et de l'organisation des troupes du duché de Varsovie, et nous donnons le décret en entier (voir *Note* 13). D'après le texte de ce décret, M. Thiers aurait dû se convaincre que ce régiment était un véritable corps d'élite, comme il en convient lui-même, une espèce de représentation nationale militaire de toutes les provinces et contrées de l'ancienne Pologne, et qui n'avait pas quitté les foyers, les fortunes, les dieux domestiques pour courir des aventures et figurer en spectacle avec l'uniforme polonais. Ce costume national et militaire a été admiré par l'Europe entière ; il a été imité par la France ainsi que par toutes les puissances belligérantes. Or, la manière dont s'est exprimé M. Thiers est aussi déplacée envers l'empereur Napoléon qu'injurieuse envers notre régiment, c'est-à-dire envers 10,000 Polonais, car tel a été le chiffre du contrôle de ce corps en 1814.

Le régiment de chevau-légers polonais de la garde fut d'abord formé de la garde d'honneur de Napoléon, de volontaires, pour la plupart arrivant à Varsovie de provinces éloignées, et même de beaucoup d'officiers, se présentant avec enthousiasme comme simples gardes de

l'Empereur. Il fut recruté, après la première campagne d'Espagne et par la suite, d'un choix de sous-officiers et de soldats d'élite de tous les régiments du duché de Varsovie, tant de cavalerie que d'infanterie, qui aspiraient à l'honneur d'être admis dans la garde de Napoléon.

La composition de ce régiment, et par conséquent de son troisième escadron qui, le jour de l'affaire de Somo-Sierra, était de service auprès de la personne de l'Empereur, fut telle que nous venons de l'exposer. Lorsque Kozietulski, qui n'était pas le commandant du troisième escadron, mais qui faisait son service à tour de rôle, eut prononcé les mots magiques : *En avant! vive l'Empereur!* tout l'escadron s'élança avec lui en répétant unanimement ces cris d'enthousiasme. Kozietulski tomba le premier ayant son cheval tué sous lui, et les autres officiers, sans ralentir leur marche, tombaient l'un après l'autre, quand le lieutenant Niegolewski, avec le maréchal-des-logis Sokolowski, avec deux ou trois chevau-légers, atteignirent la dernière batterie espagnole ; ils furent tous tués ou blessés. Comme on le voit, cette charge célèbre se fit sans manœuvres, sans direction de chefs. Ce n'est donc ni au général Montbrun ni à qui que ce soit que l'honneur du succès doit être attribué, mais à cet élan unanime

que M. Thiers exigeait de tout un peuple, de tous les habitants d'une province naguère prussienne.

L'escadron qui chargea à Rio-Seco déploya autant de courage que celui qui fit la charge de Somo-Sierra, mais il est incontestable que chaque escadron de notre régiment, se trouvant dans la même position, aurait agi comme nous avons agi.

Ce que nous avons dit ci-dessus réfute suffisamment les assertions de M. Thiers : « Que le » premier escadron fut ramené et que d'autres » le remplacèrent et enlevèrent la position et » les canons. » A cela, nous devons ajouter : nous avons déjà réfuté cette relation tout à fait inexacte, mais nous avons à ajouter qu'une charge exécutée à bride abattue, sans discontinuer, était impraticable ; car, en ce cas, les canons ne tirent qu'une fois, les canonniers n'ont plus ni le temps ni le sang-froid de recharger leurs pièces ; d'ailleurs, ils sont mis hors de combat par la cavalerie victorieuse.

Le passage extrait de l'ouvrage, les *Victoires et Conquêtes,* que nous avons donné plus haut, confirme entièrement notre narration et la remarque que nous venons de faire sur les charges de cavalerie en général. Mais nous devons faire observer que les seize canons espagnols

n'étaient pas rangés en une batterie, car le terrain ne l'eût pas permis; ces canons étaient échelonnés dans les différentes courbes que fait la chaussée.

M. Thiers donne le nom de Guadarrama au passage de Somo-Sierra. Nous avons déjà mentionné ci-dessus que nous avons traversé le Guadarrama, le 14 juillet, en nous dirigeant de Madrid sur Rio-Seco. Il nous semble que Somo-Sierra n'appartient pas à la chaîne de montagnes proprement dite du Guadarrama.

Le mot de *sierra* signifie en espagnol une *scie*, et comme cet instrument est dentelé, les Espagnols se sont servis de cette expression pour désigner une chaîne de montagnes. Le mot *somo* veut dire *sommet*; or, le nom de Somo-Sierra, qui veut dire sommet de la chaîne de montagnes, semble indiquer que cet endroit est considéré comme la clef d'une chaîne de montagnes; et comme le mont Guadarrama est le plus élevé de la chaîne de ce nom, il en résulterait que Somo-Sierra ne fait pas partie de la chaîne du Guadarrama, mais de celle d'Ayllon, comme l'indique la carte d'Espagne. Cette question n'a sans doute aucun rapport avec les affaires polonaises en général, mais un historien qui se pique d'exactitude et de correction ne saurait nous imputer à mal une observation

géographique à laquelle nous n'attachons aucun amour-propre, mais le désir d'être exact à l'égard *d'un nom et d'un lieu historique à jamais mémorable pour la nation polonaise.*

Une autre circonstance, quoique secondaire, est celle qui a fourni à M. Thiers quelques phrases sonores sur le climat, les brouillards et le soleil étincelant de vraies journées de printemps, que nous avons eus, selon l'auteur, à Somo-Sierra et à Madrid. Il est vrai que le 13e bulletin de l'armée d'Espagne, dont nous avons donné le texte, ci-dessus, termine par ces mots : « Le temps est très-beau. » Mais il n'en est pas moins incontestable qu'à la fin de novembre, et dans un pays de montagnes, le temps ne peut guère ressembler à un printemps. Les brouillards y sont presque continuels. Le jour de la bataille de Somo-Sierra, le brouillard était très-épais et très-froid, de sorte que l'escadron de service avait des bonnets couverts de toile cirée, et que le chef Kozietulski était enveloppé dans son manteau, circonstance peu importante en elle-même, mais qui contredit les tableaux et les gravures de la charge de Somo-Sierra, aussi peu historiques que les relations que nous réfutons. Il est vrai que le temps, militairement parlant, n'était pas mauvais, mais il n'en est pas moins incontestable,

qu'aux environs de Madrid, nous avons eu, tous les matins et tous les soirs, un brouillard tel que les patrouilles françaises et espagnoles se croisaient sans se rencontrer.

J'ai à faire à M. Thiers un reproche d'un autre genre, touchant l'intérêt étrange qu'il montre au général espagnol San Juan. Ce général commandait à Somo-Sierra; il a versé peu de sang français, mais ce mérite, dont M. Thiers parle avec emphase, n'appartient pas au général espagnol, mais bien à la haute combinaison militaire de l'Empereur, qui a ordonné qu'un défilé, une position, toute une armée enfin, seraient vaincus ou enlevés par un seul escadron, tandis qu'une attaque avec de l'infanterie, manœuvre qu'on emploie dans les montagnes, aurait coûté des milliers d'hommes. Mais, pour exécuter l'idée de Napoléon, il fallait l'exaltation des Polonais, qui, dans cette circonstance, comme dans les autres, ne voyaient que la gloire de leur patrie. Je dois dire que nous nous entendons avec M. Thiers sur un point, quand il dit que l'Empereur était enchanté de la conduite des Polonais, car le résultat avait dépassé son attente. Aussi, l'Empereur, en passant à cheval avec son état-major au milieu des cadavres des chevau-légers, ne cessait-il de répéter : « Eh bien! sont-ils bra-

ves, les Polonais? » Les blessés, les mourants saluaient l'Empereur sur son passage, et de leurs voix défaillantes, disaient encore : *Vive l'Empereur!*

Une autre petite critique que nous nous permettons, c'est celle-ci : que M. Thiers, en parlant des Espagnols, dit : « que les fuyards ga- » gnèrent *à droite* pour se réfugier à Ségovie. » Or Ségovie n'était pas à la droite des Espagnols, mais à leur gauche. Cette ville était à la droite des Français; mais comme ce n'est pas de ceux-ci que l'auteur parle, son expression est militairement incorrecte.

Une autre incorrection militaire est tombée de la plume de l'historien : il dit « que les Es- » pagnols ont abandonné à Somo-Sierra *deux* » *cents caissons de munition.* » Ceci serait donc un peu énorme, inexplicable à la position montagneuse et au nombre de 13,000 hommes qui composaient le corps espagnol : le bulletin que nous avons copié ci-dessus dit *trente* caissons et *deux cents chariots* de toute espèce *de bagage*, ce qui est bien différent.

Enfin j'ai une observation à faire, non déjà contre M. Thiers, mais pour l'instruction de mes compatriotes en général, et de mes vieux frères d'armes en particulier. Il est dit dans le bulletin sus-mentionné : « que les chevau-lé-

» gers se sont couverts de gloire et ont montré
» qu'ils étaient dignes de faire partie de la garde
» impériale. »

Il y a des personnes qui croient que ce n'est que depuis la charge de Somo-Sierra que nous avons commencé à faire partie de la garde ; d'autres pensent que nous étions, jusqu'à cette époque, jeune garde ; d'autres encore s'imaginent que, pour nous récompenser de ce fait d'armes, on nous a placés depuis à la droite de la cavalerie de la garde; tout cela est faux : quand l'Empereur nous a formés, il n'y avait pas encore de distinction de la vieille et de la jeune garde. Dès notre formation, nous avons eu la même solde que les chasseurs à cheval, ces anciens guides de l'Empereur, auxquels nous avons été en tout assimilés. Une retenue sur la solde des soldats, que nos majors avaient adoptée pour couvrir des défauts de comptabilité, a pu faire croire que nous n'avions que le traitement de la jeune garde ; mais à la revue de Schoenbrun, en 1809, comme il en sera question en son temps, l'Empereur ayant découvert cet abus de diminution de solde, le réprima à l'instant. Il suffit de lire le décret de notre formation pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, étant parfaitement au fait à ce sujet.

Une autre raison qui a fait croire que nous

ne jouissions pas des priviléges de la garde jusqu'à l'affaire de Somo-Sierra, est celle que le maréchal Bessières, pour notre instruction, nous avait attachés aux chasseurs à cheval de de la ligne, sous les ordres du général Lasalle, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut; mais dès que l'Empereur arriva en Espagne, nous fîmes auprès de sa personne le même service que la vieille garde, avec les chasseurs à cheval, ainsi que nos escadrons du deuxième régiment l'avaient fait en France, aux camps de Bayonne et de Marrac.

Si nous avons occupé la droite de la cavalerie de la garde, ce n'était pas comme récompense, mais bien par ordre de bataille. Nous faisions partie de la cavalerie légère, et c'est pour cela que nous marchions en tête et prenions notre place à l'aile droite.

Maintenant nous allons énumérer les pertes du 3ᵉ escadron :

Le commandant Koziétulski a eu son cheval tué sous lui, et son manteau criblé de balles. Le capitaine Dziewanowski, commandant la 3ᵉ compagnie, qui formait la tête de l'escadron, a continué la charge malgré cela, et est mort à la suite de ses blessures. Le commandant de la 7ᵉ compagnie, qui suivait la précédente, le capitaine Pierre Krasinski, eut deux côtes enlevées,

mais il a survécu et il existe encore. Le lieutenant en premier Krzyzanowski fut tué ainsi que les lieutenants en second Rowiçki et Rudowski. Enfin le lieutenant en second Niegolewski, qui a terminé la charge, ayant eu son cheval tué, a été blessé, par les Espagnols, de deux coups de feu à la tête et de neuf coups de baïonnette à la nuque, il a survécu miraculeusement. Je ne suis pas à même de donner avec précision le nombre des tués et blessés, en fait de sous-officiers, brigadiers et soldats, mais je crois que le nombre des morts est de 57, et tout l'escadron, à peu près, a été hors de combat, mais naturellement, il y a eu beaucoup de ces braves qui n'ont perdu que leurs chevaux, comme le commandant de la charge Kozietulski.

Honneur te soit rendu, brave jeunesse polonaise! tu as égalé, par ce fait d'armes, la charge de Kirchholm; tu as laissé un modèle à la cavalerie de toutes les nations, et ton exemple est cité dans toutes les écoles militaires (Voir *Note* 14).

M. Thiers ne fait plus mention des chevau-légers polonais de la garde, depuis Somo-Sierra et *Buytrago*, où nous arrivâmes le même jour, au soir. Il ne signale pas non plus leur présence devant Madrid, ni dans la poursuite des débris des armées espagnoles échappées au désas-

tre de Tudela, et qui voulaient aller au secours de Madrid; cette poursuite était confiée au maréchal Bessières.

Quelque peu important que soit l'incident que je vais rapporter, il n'est pas étranger au sujet de nos revendications à M. Thiers, qui aime à diversifier ses narrations par des détails intéressants pour la nation française, mais qui n'a pas cru digne de sa plume de s'occuper d'un trait où l'Empereur a de nouveau marqué sa bienveillance pour les Polonais.

Le 13e bulletin de l'armée, en date du 2 décembre 1804, dit : « Que le maréchal Bessières » avait, avec sa cavalerie, couronné les hau» teurs de Madrid. » C'est en grande partie à notre régiment que cela se rapporte, qui a été continuellement employé au service des avant-postes devant Madrid. — Le 2 décembre, jour anniversaire du couronnement de l'Empereur et de la bataille d'Austerlitz étant arrivé, on aurait voulu que l'occupation de Madrid vînt ajouter un succès de plus à cet anniversaire mémorable. Notre régiment était rangé en bataille; l'Empereur se trouvait près de nous, à notre droite; sur ce, arriva un chevau-léger, enfant de seize ans, légèrement blessé, et qui se dirigea vers le colonel Krasinski. L'Empereur, voyant qu'il parlait avec vivacité, interpella le

colonel, en lui demandant de quoi il était question. Celui-ci reprit que ce jeune homme se nommait Wilczek, qu'il n'était point en âge d'être admis dans les rangs, mais que son enthousiasme l'avait fait placer à la suite; que dans ce moment il avait annoncé qu'il avait pris un canon à une des portes de Madrid, en compagnie de quelques gendarmes, et que, tout blessé qu'il était, il venait annoncer sa conquête. L'Empereur se fit présenter le petit héros, ordonna de le décorer de la Légion-d'Honneur, et ne manqua pas de le recommander au colonel Krasinski.

Ce jeune homme se distingua, depuis, dans eaucoup d'occasions, parvint au rang de capitine de la garde, et devint, en 1815, aide-de-amp du général Krasinski, à l'époque de la rorganisation de l'armée polonaise, sous le gand duc Constantin, à Varsovie; là, indigné d la manière dont ce prince russe traitait l'arme polonaise, il écrivit une lettre au grand d, dans laquelle il lui disait : « Que long-» mps il avait médité de délivrer ses compa-» iotes de l'opprobre, en lui ôtant la vie; » ais que, ne voulant pas souiller le nom po-» hais par un assassinat, crime inconnu dans » s fastes, il préférait s'ôter la vie à lui-» me. » Et il se tua d'un coup de pistolet.

Ce qu'il y eut de plus tragique dans cet événement, c'est que la mère respectable de ce digne Polonais avait perdu quatre fils dans les armées qui combattirent pour la patrie, et que le cinquième qui lui restait ne voulut pas survivre au malheur et à l'espoir déçu de son pays.

Avant la reddition de Madrid, notre régiment partit, sous les ordres du maréchal Bessières, à la poursuite du corps espagnol du général Penas, ainsi qu'en fait mention le 14e bulletin de l'armée d'Espagne. Nous eûmes plusieurs engagements, entre autres à *Alcala de Henarez*, où fut tué un nommé *Suryn*, gentilhomme du palatinat de Kiiow, dont nos poètes ont célébré la mort d'une manière *inexacte*. Ses camarades, ayant eu le temps de lui ériger un petit tertre, — probablement détruit depuis, — cette circonstance a pu inspirer le poëte. Nous relatons ici ce fait pour la consolation de la famill des *Suryn*, et pour rectifier les notices de no compatriotes.

Nous poussâmes jusqu'à *Guadalaxara*, c l'auteur de cet écrit eut l'honneur d'entrer l. premier, ayant été envoyé en avant en éclaireur, avec le peloton qu'il commandait u deuxième escadron du régiment.

De là nous nous dirigeâmes, — toujours à la poursuite des Espagnols, — si je m'en souvis

bien, — par Sandon et Tarençon, et eûmes un engagement sérieux à *Santa-Cruz*, où fut blessé le lieutenant Hermolaüs Jordan; enfin, nous arrivâmes à *Aranjuez*, et de là nous fûmes rappelés à Madrid.

Nous séjournâmes peu dans la proximité de cette capitale ; dans les deux villages de *Carabanchel*, nous passâmes la revue de l'Empereur, et reçûmes l'ordre de partir à la rencontre de l'armée anglaise.

Nous interrompons notre narration pour mentionner les bulletins qui parurent à cette époque :

Le 16e bulletin contenait ces mots : « Le duc » de Montebello se loue beaucoup, à la bataille » de *Tudela*, des trois régiments d'infanterie de » la Vistule, nommément du colonel Konsinowski, blessé, et du régiment des lanciers de la » Vistule, et de son major, Kliçki. »

Les nouvelles de Madrid du 7 et du 10 décembre, ainsi que le 17e bulletin, font mention honorable du colonel comte *Krasinski*, *Babeçki* et *Waligorski*, maréchaux-des-logis, et du chevau-léger *Suszyçki* (voir *Note* 15), décorés pour avoir pris des drapeaux; — du chef d'escadron des chevau-légers polonais de la garde, Thomas *Lubienski*, et à l'affaire de *Santa-Cruz*.

Nous arrivons au passage du *Guadarrama,* que M. Thiers raconte avec son éloquence entraînante... dont il compare le froid à celui d'Eylau, mais où il ne dit pas un mot des chevau-légers polonais de la garde ; et c'est pourtant nous, et non les chasseurs à cheval, qui avons marché en tête de la colonne. Arrivés le soir au pied de la montagne, nous éprouvâmes un vent impétueux, jetant dans nos yeux un tel tourbillon de neige et de sable, que nous ne pouvions ni voir ni respirer. Le colonel Krasinski, qui menait la colonne, voulut s'arrêter pour attendre que le vent se fût apaisé ; mais le général Lefebvre des Nouettes arriva au nom de l'Empereur, et l'engagea à continuer la marche, disant que Napoléon était arrivé et pressait. — Alors, nous mîmes pied à terre, et, nous étant formés en pelotons, nous gravîmes la montagne à pied, tenant nos chevaux, les rênes croisées sur nos bras, et formant, par rangs de peloton, une chaîne, en entrelaçant nos bras les uns avec les autres ; car le vent était si violent, qu'il y eut des caissons et même des hommes enlevés et précipités dans les abîmes. Il n'y avait pas un grand mérite à traverser ainsi le sommet d'une montagne à pied, quand l'Empereur lui-même en donnait l'exemple ; mais si un corps a frayé ce chemin à l'armée,

c'est notre régiment et les chasseurs à cheval de la garde, avec lesquels marchait Napoléon.

Notre régiment suivait la route qu'avait déjà parcourue notre détachement au mois de juillet, par *Villacastin*, *Arevalos*, *Medina del Campo*, *Tordesillas*... Bientôt après, le régiment fut détaché sur la gauche, pour observer les mouvements des Anglais. Moi-même je fus envoyé en reconnaissance d'un village dont le nom doit être, je crois, *Scrvinianos*. Je fus fourvoyé dans une espèce d'embuscade par un guide espagnol de mauvaise foi, et je manquai d'être pris par la cavalerie hanovrienne anglaise... Le régiment prit l'alarme en entendant les coups de feu que tirait mon peloton; une foule de chevau-légers accoururent à mon secours, et le capitaine Severin Fredro reçut des blessures dans cette rencontre. Le peloton que je commandais ne perdit pas un seul homme; mais parmi ceux qui s'élancèrent à mon secours, un chevau-léger de la 6e compagnie, nommé *Zwan*, homme d'élite, ayant eu son cheval tué, fut fait prisonnier par les Anglais (voir *Note* **16**).

A peine cette affaire fut-elle finie à notre avantage, que nous fûmes appelés en toute hâte au quartier-général et au secours des chasseurs à cheval de la garde, qui avaient livré un combat très-inégal à la cavalerie an-

glaise, quoique les chasseurs à cheval eussent avec eux l'escadron de chevau-légers du grand duc de Berg, costumé à la polonaise (*Note* **17**). C'est dans ce combat que le général Lefebvre des Nouettes fut fait prisonnier, comme le raconte M. Thiers.

Il n'était plus temps d'aller au secours de nos frères d'armes les plus aimés ; les Anglais s'étaient retirés, et nous eûmes seulement le dépit de voir les chasseurs, et surtout les chevau-légers de Berg, balafrés de coups de sabre vigoureux que nous ne pouvions plus venger.

Comme nos chevaux étaient essoufflés par cette marche forcée, nous nous arrêtâmes à un endroit nommé, je crois, *Puente de Castro*, et nous n'arrivâmes à *Benavente* que tard dans la nuit.

En traversant le courant de la Isla, la nuit était tellement obscure que je tombai de cheval, et arrivai à Benavente complétement mouillé.

Tout ce que M. Thiers raconte depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à *Astorga*, est tel que je l'ai vu, mais il ne dit pas que ce sont les chevau-légers polonais de la garde qui arrivèrent avec le maréchal Bessières en tête de colonne à Astorga, et qui repartirent de même les premiers pour se rendre à *Valladolid*.

Nous passâmes quelques jours près de cette

ville, au bourg de *Laguna*. L'adjudant de notre régiment, le lieutenant *Boguçki*, ayant envoyé les fourriers de toutes les huit compagnies, en avant pour préparer les logements dans ledit bourg, s'arrêta à Valladolid pour se faire raser. Il suivait la trace des fourriers par un chemin large et battu, mais étant seul, il s'avisa de demander le chemin de Laguna à deux paysans qu'il rencontra montés sur des ânes; et pendant qu'il se baissait pour leur parler, l'un de ces paysans lui porta un coup mortel au flanc, l'autre le fit tomber de cheval, enfin ils l'assassinèrent et le dépouillèrent complétement.

Le régiment, arrivant peu d'heures après, reconnut l'officier assassiné. L'indignation de nos soldats fut extrême, c'est avec peine que le colonel Krasinski et le premier major, colonel Delaitre, parvinrent à calmer leur sentiment de vengeance. Les soldats voulaient mettre le bourg de Laguna à feu et à sang. Le major Delaitre, exaspéré lui-même, se mit à la tête de deux cents chevaux à la recherche des assassins, qui leur furent livrés par la population. L'un d'eux fut fusillé à Laguna, l'autre fut exécuté à Valladolid par ordre de l'Empereur.

Bientôt après, nous fûmes échelonnés sur la route de Bayonne, et servîmes d'escorte à Napoléon qui rentrait en France. Après nous être

arrêtés quelque temps à Villafranca et à Tolosa, nous allâmes ensuite d'un trait jusqu'à Paris.

Maintenant arrêtons-nous sur le second siége de Saragosse.

A la page 556, M. Thiers dit :

« Si on met à part les huit mille hommes de » la division Gazan, se bornant à observer le » faubourg de la rive gauche, et les neuf mille » hommes de la division Suchet placée à Calatayud; le général Junot qui venait de pren- » dre le commandement en chef, avait pour » assiéger cette place, gardée par 40,000 dé- » fenseurs, 14,000 fantassins, 2,000 artilleurs » ou soldats du génie, 2,000 cavaliers; tous » jeunes et vieux, *Français et Polonais, tous* » *soldats admirables*, conduits par des *officiers* » *sans pareils*, comme on va bientôt en juger. »

Comment se fait-il, nous le demandons à l'auteur, que ces mêmes Polonais, qui peu de mois avant, avaient été si peu organisés qu'ils attiraient les moqueries des militaires français, qui n'étaient qu'un peuple attaché à la glèbe et fuyant ses foyers, passant avec indifférence d'un gouvernement à un autre, étaient devenus des *soldats admirables* en traversant l'Allemagne et la France? Comment se fait-il encore

que des officiers, qui naguère ne faisaient que se quereller avec leurs compatriotes et étaient ridicules, sont devenus en si peu de temps des officiers *sans pareils?* Ainsi, comme on le voit, la vérité parvient à subjuguer la malveillance.

M. Thiers étant ennemi des Polonais en général, aurait voulu les dénigrer autant que possible, comme il l'a fait à Somo-Sierra, où il a su raconter un événement unique dans son genre, comme une charge de cavalerie ordinaire et menée par un général français... Mais à Saragosse, cela ne lui a plus été possible, les choses étaient trop évidentes. L'auteur a été obligé de céder et de rendre hommage aux Polonais; il s'est borné seulement, dans sa rancune, à ne pas *citer une seule fois* le nom d'aucun de ces officiers polonais *sans pareils*, pas même celui de Chlopiçki qui les commandait.

M. Thiers cite avec justice les officiers français du génie : le général Lacoste, le colonel Rogniat, le chef de bataillon Haxo, « devenu » depuis l'illustre général Haxo, » ainsi que le remarque l'auteur; il mentionne le colonel Dode, l'officier Dagneret, mais se garde bien de nommer un seul Polonais.

Le 21 janvier 1809, arrive à Saragosse le maréchal Lannes... M. Thiers assigne le 26 jan-

vier comme jour d'un assaut général, il dit : « qu'au centre la division Musnier, *forte sur-» tout en Polonais*, attendait le signal de l'at-» taque avec impatience. Des *voltigeurs de la » Vistule*, dirigés par un détachement de sol-» dats d'officiers du génie, s'élancent, *eux aussi*, » sur la brèche pratiquée dans le couvent de » *Santa-Engracia*, l'escaladent sans autre dif-» ficulté que la mousqueterie. Les braves Po-» lonais, mêlés à nos sapeurs, entrent dans le » couvent, chassent ceux qui l'occupaient, dé-» bouchent sur la place de *Santa-Engracia*, pé-» nètrent même dans les maisons qui l'entou-» rent, et vont jusqu'à un petit couvent voisin » qu'ils emportent également. »

Page 574, M. Thiers décrit la guerre de maison à maison, et dit : « les deux divisions de » Musnier, *Polonais*, et de Grandjean, se par-» tageaient en deux portions de 4,000 hom-» mes chacune, et se relevaient dans cette » affreuse lutte. Jamais, même à l'époque où » la guerre se passait toute en siéges, on n'a-» vait rien vu de pareil.

» La conquête commencée vers *Santa-Engra-» cia*, fut poursuivie par une rue appelée du » même nom et aboutissant au Cosso. »

M. Thiers compare avec éloquence le siége de Saragosse à ceux de : Numance, Sagonte,

Jérusalem; il donne une mention honorable au major du génie Breuille, au chef de bataillon Stahl, mais ne cite pas *un seul nom* polonais ! Enfin, quand Saragosse se rendit, voici comme se prononce M. Thiers :

« Le courage des Français, attaquant au nombre de 15,000 hommes, 40,000 ennemis retranchés, était plus extraordinaire encore... » Car sans fanatisme, sans férocité, ils se battaient pour cette idée de grandeur, dont leurs » drapeaux étaient alors le glorieux emblême. »

Ainsi voilà donc un corps de 15,000 hommes qui prend Saragosse, il y a là *trois régiments polonais*, ils sont des soldats *admirables*, ils ont des officiers *sans pareils*... mais ils disparaissent devant le mérite des Français, et M. Thiers oublie que ces Polonais qui sont au moins le tiers de l'armée assiégeante, se battaient pour une autre idée que celle de la gloire des aigles françaises, qu'ils se battaient uniquement pour l'honneur national polonais, et pour cette idée : qu'en méritant bien de la France et de son empereur, ils travaillaient pour une seconde guerre de Pologne, qui finirait par la restauration de leur patrie. Mais, de même que M. Thiers a fait disparaître les légions de Dombrowski et de Kniaziewicz dans le corps de Championnet, lors de la conquête de Naples, et qu'il a même oublié la

remise des drapeaux au Directoire par le général Kniaziewicz ; de même aussi, à Saragosse, ce même M. Thiers oublie qu'une division entière polonaise a pris part à cette conquête, et admire seulement le courage de 15,000 Français attaquant 40,000 Espagnols retranchés, et se défendant avec l'exaltation d'un peuple libre, opprimé par ses voisins.

En attendant que des plumes compatriotes rendent le tribut de souvenir et de reconnaissance dû aux braves de la légion de la Vistule, pour leurs bonnes intentions envers la patrie, et que ces mêmes plumes transmettent à la postérité les noms de ceux qui ont jonché de leurs corps les approches de Saragosse, avec le même dévouement que l'ont fait les défenseurs de Praga et de Wola, nous nous bornerons à réunir dans la note (voir *Note* 18), les renseignements que nous avons pu recueillir jusqu'ici sur cet important objet.

Pendant que les 1er, 2e, 3e régiments d'infanterie de la Vistule s'immortalisaient à Saragosse, la division commandée par le général Valence, et composée des 4e, 7e et 9e régiments d'infanterie du duché de Varsovie, sous les ordres des colonels Félix Potocki, Mathias Sobolewski et du prince Antoine Sulkowski, descendait par des monts du Guadarrama sur l'Escurial, et avait

été envoyée à Talavera, précédée par la cavalerie légère du général Lasalle, et par les dragons du général Milhaud.

Nous ignorons en quel lieu se trouvait alors le régiment des lanciers de la Vistule, et s'il a assisté à l'affaire d'Aleaniz ?... Le maréchal Ney s'en était emparé ; car tous les maréchaux, tous les généraux de cavalerie voulaient avoir près d'eux ces lanciers polonais qui ne reculaient jamais, et pour lesquels même les Anglais avaient du respect.

Ici je quitte l'Espagne et reviens aux détails concernant notre régiment des chevau-légers polonais pendant la campagne de Wagram, dont M. Thiers ne dit pas un mot, fidèle à son parti-pris de nous oublier dans toutes les circonstances.

LES POLONAIS

EN ALLEMAGNE.

(1809.)

Le régiment des chevau-légers polonais de la garde impériale devança dans sa marche toute la cavalerie de la garde, et arrivés à Paris, au lieu de nous diriger sur Chantilly, notre garni-

son ordinaire, nous fûmes logés à l'École-Militaire, dans les quartiers des chasseurs à cheval de la garde.

Un escadron, arrivant de Varsovie et composé de soldats d'élite et de sous-officiers volontaires de tous les régiments du duché de Varsovie, fut réparti dans les huit compagnies de notre corps pour remplacer les pertes que nous avions essuyées en Espagne, surtout celles du troisième escadron qui avait combattu à Somo-Sierra. Les hommes de ce nouvel escadron firent tous partie d'un détachement de trois cents chevaux entièrement équipés à neuf, qui ayant passé la revue de l'Empereur au Carrousel, partit de suite pour Strasbourg sous le commandement du premier major du régiment, colonel Charles Delaitre. On me donna le commandement du détachement de la 3e compagnie faisant partie de cette colonne : c'était celle qui avait perdu tous ses officiers à Somo-Sierra. Près de Strasbourg, le colonel Krasinski rejoignit les trois cents chevaux du régiment; il nous apportait des décorations de la croix de la Légion-d'Honneur, et j'eus le bonheur d'en obtenir une en date du 5 avril 1809.

Depuis Strasbourg jusqu'à Braunau, où nous rejoignîmes l'Empereur, qui nous avait devancés, nous marchâmes en doublant chaque jour les étapes.

L'infanterie de la garde allait sur des chariots qu'on changeait à chaque relais, et nous, cavaliers, nous rafraîchissions nos chevaux pendant la chaleur du jour. Nous campions dans des prairies, des champs, ou sur des grandes places dans les villes, où nous trouvions les fourrages préparés et des tables couvertes de pain, de vin et de viande, le tout avec un ordre admirable, surtout dans le Wurtemberg et en Bavière. A Stuttgard, le prince Paul de Wurtemberg vint à cheval au devant de nous, et tout le corps d'officiers fut invité à la table royale.

C'est à Stuttgard que nous reçûmes les premières nouvelles des hostilités commencées, et des premiers avantages remportés par les Français.

Nous nous dirigeâmes par Ulm, Augsbourg, Landshut sur Burghausen, où nous passâmes la Salza sur un pont fait à la hâte. Dans cette campagne, nous trouvâmes presque tous les ponts brûlés ou tellement endommagés, qu'ils étaient impraticables. Nous arrivâmes à la nuit close à Braunau, heureux enfin d'avoir pu rejoindre notre Empereur avant qu'il eût terminé une campagne qui comptait presque autant de victoires que de jours.

A peine notre détachement fût-il arrivé, l'Empereur, qui se rappelait d'avoir vu à Burgos

notre lieutenant Wybiçki, le fit venir, et lui ordonna de traduire en polonais une petite proclamation adressée aux Polonais combattant dans l'armée autrichienne, surtout aux houlans, dans le but de les attirer sous les drapeaux de Napoléon.

Cette traduction de Wybiçki fut imprimée à Lintz sur de petites feuilles in-8°. L'imprimerie de cette ville n'avait pas des caractères polonais ; en conséquence, l'orthographe n'était pas correcte, mais le texte se faisait suffisamment comprendre. Cette provocation fut distribuée par nos avant-postes aux houlans ou lanciers de l'archiduc Charles, mais elle ne produisit, autant que je le sache, que la défection d'un sous-officier et de dix ou douze hommes qu'il amena. Cet imprimé de Wybiçki fils est sans doute une rareté ; je regrette beaucoup de n'en avoir pas conservé un exemplaire.

Bientôt nous assistâmes au combat d'Ebersberg, brillant pour les deux parties belligérantes, pour le général Hillers et pour le maréchal Masséna; ce combat est décrit par M. Thiers, avec le talent qui lui est particulier; mais comme nous n'avons été que spectateurs, je n'ai rien à dire à ce sujet.

Pendant que nous étions à Lambach, il nous arriva un événement malheureux. Trois offi-

ciers du régiment de houlans de l'archiduc Charles, accompagnés chacun d'un trompette ou d'un houlan, étaient venus successivement en parlementaires : l'Empereur les avait confiés à notre détachement ; ces messieurs étaient couchés sur de la paille, à côté de quelques-uns de nous, lorsque, vers minuit, un incendie éclata. Je me réveillai en sursaut, et prévins les officiers autrichiens, qui montèrent à cheval ainsi que notre détachement tout entier. Le feu avait pris dans la chambre de notre brigadier Pokorski, dont la haute stature avait attiré l'attention de Napoléon au point de le faire mesurer avec le maréchal Mortier. Cet honneur, qui peut-être lui eût valu plus tard une carrière, ne le sauva pas de l'incendie, il mourut pour ainsi dire brûlé vif.

Les officiers des houlans autrichiens n'eurent certainement pas à se plaindre de notre hospitalité, ni leurs soldats d'ordonnance de celle de nos chevau-légers, qui remplirent leurs poches de ducats, afin de leur prouver la supériorité de notre corps sur les troupes autrichiennes.

Enfin, nous nous présentâmes devant Vienne. M. Thiers dit que Napoléon, arrivé à Saint-Poltin le 8 mai, fit marcher, le 9, Lannes et Bessières en première ligne. Il me semble que

c'est le 9 au soir que nous approchions de Vienne.

Depuis quelques jours, nous souffrions de la faim, quoique dans un pays fertile peuplé, et bien cultivé; mais partout où nous arrivions, tout était consommé, à peine pouvait-on se procurer une pomme de terre et un peu de lait. Je marchais à côté de Vincent Szeptyçki, mon camarade, mais plus ancien en grade. Il avait connu Vienne comme moi, il m'invita à manger avec lui un faisan aux choux à la viennoise, chez le traiteur Yan, à Schœnbrun; j'acceptai, en lui répondant que la chose me paraissait peu probable. « Pourquoi, reprit Szeptyçki, croyez-vous » que nous nous battrons devant Vienne ? que » Vienne puisse se défendre ? » A peine avait-il prononcé ces mots, que nous entendîmes le canon gronder du haut des murs de Vienne, et étant arrivés à Kietzing pour nous y établir à la proximité de l'Empereur, qui devait occuper le château de Schœnbrun, nous nous rendîmes au local que le susdit traiteur avait coutume d'occuper. Nous trouvâmes la maison en ordre, mais la cuisine s'était réfugiée à Vienne, et nous n'eûmes guère plus de ressources en vivres aux portes de la capitale, que nous n'en avions trouvé en province. Quant aux chevaux, ils furent réduits à brouter l'herbe dans de très

jolis petits jardins, des maisons de campagne vides que nous occupions.

Bientôt eut lieu le bombardement, que je vis du haut de la gloriette de Schœnbrunn. Quand la ville capitula, nous parvînmes à obtenir quelques vivres à force d'argent.

Voici comment M. Thiers, page 288, raconte le passage du Danube :

« Napoléon décida le passage du Danube par » l'île de Lobau. Ici le Danube est composé de » deux bras immenses : l'un de 240 toises, l'au- » tre de 120, séparés par un banc de sable; le » dernier bras est de 60 toises. »

Il n'y eut, à la bataille d'Essling, que 300 chevau-légers polonais de la garde, outre quelques pertes que nous essuyâmes par la canonnade, et dans quelques manœuvres que nous exécutâmes sous les ordres du général Arrighi, qui commandait les 1,000 chevaux présents de toute la cavalerie de la garde, nous ne prîmes part à aucun fait important; il est donc pardonnable, cette fois, à M. Thiers de n'avoir pas fait mention de nos escadrons. Mais il y a une circonstance remarquable relative au passage du dernier bras du Danube que M. Thiers aurait pu relater.

Le 20 mai, quand nous fûmes arrivés à l'île de Lobau, on nous donna l'ordre de nous pré-

senter devant l'Empereur, qui voulait voir l'escadron récemment arrivé de Pologne. Aussitôt, tous ces chevau-légers sortirent des rangs avec les trois officiers, qui les avaient amenés, et s'étant formés en escadron, se rendirent auprès de l'Empereur. Sa Majesté ordonna de suite au capitaine Koziçki, commandant ces Polonais, de passer avec eux le bras du Danube à la nage. Le colonel Krasinski prit sur lui de représenter à l'Empereur que cela ne serait pas possible. « Comment? reprit Napoléon, je sais positive-» ment que les Tatars; du temps de Sobieski, » ont passé le Danube à la nage. » On lui représenta que leur équipement, étant plus léger, n'avait aucun rapport avec celui de nos troupes, et que leurs chevaux étaient dressés spécialement au passage des fleuves. Ces observations parurent déplaire à l'Empereur, et se tournant vers le peloton de chasseurs à cheval de sa garde qui était de piquet près de lui, il demanda s'il n'y avait pas un chasseur qui sût bien nager et qui tenterait de passer le bras du Danube à cheval? Aussitôt un chasseur poussa son cheval hors des rangs, et dit qu'il était prêt à exécuter les ordres de l'Empereur. Il se jeta, en effet dans le fleuve; mais Napoléon, voyant que le cheval allait être entraîné par le courant, ordonna lui-même au chasseur de revenir. C'est

après ce fait qu'eut lieu ce qui est rapporté par M. Thiers : « Que l'aide-de-camp d'un maréchal » se lança dans l'eau en uniforme de colonel de » hussards et traversa le bras du Danube à la » nage, s'empara d'une petite barque à la rive » gauche, l'amena, et ainsi on fit passer un dé- » tachement d'infanterie ; ensuite fut établi un » pont, et la première cavalerie qui passa fut » celle du général Lasalle. »

Le lendemain, 21 mai, nous restâmes plusieurs heures rangés en bataille, sans qu'un coup de canon, pas même un coup de fusil fût tiré. Midi approchant dans cette inactivité, on envoya des fourrageurs pour apporter quelque fourrage pour les chevaux et quelques vivres pour les hommes, car nous manquions de tout. Les fourrageurs rentrèrent avec d'assez bonnes provisions, mais à peine eut-on dressé les feux pour cuire et rôtir le butin, qu'une alerte générale annonça l'attaque des Autrichiens. Nous montâmes à cheval, et nous nous avançâmes sous les ordres du général Arrighi, duc de Padoue, si je ne trompe ; le reste est connu et tel que M. Thiers le raconte.

Vers le soir, nous fîmes halte dans un petit bois, tout étonnés de reculer sans succès, comme cela nous arriva après la victoire de Rio-Seco, quand le désastre de Baylen nous fit

rétrograder. La nuit se passa sans combat, des troupes défilaient continuellement vers le pont et nous semblaient innombrables dans notre jeune imagination toute polonaise. Cela dura jusqu'au lever du soleil, qui faisait étinceler les baïonnettes françaises. Nous espérions prendre notre revanche, lorsque tout d'un coup le combat recommence ; la cavalerie de la garde en masse s'avança de suite dans la plaine, et nous manœuvrâmes en divers sens au centre, toujours sous le commandement du général Arrighi.

Vers midi, nous reculâmes ; toute la cavalerie de la garde était rangée en une ligne, et nous essuyâmes pendant très longtemps un feu croisé d'artillerie, venant de gauche, de droite et par devant. L'Empereur passait et repassait à cheval, au pas le plus ralenti, pas loin de notre front, les boulets volaient autour de lui en tout sens, il s'arrêtait, portait sa lunette à l'œil, continuait à marcher au pas, des hommes d'infanterie tombaient près de lui, les uns blessés, se soutenant sur leurs crosses, d'autres portant des blessés, l'Empereur prenait du tabac, s'arrêtait et fixait le champ de bataille, recevait des rapports de ses aides de camp et donnait des ordres, c'était un grand spectacle ! Quant à nous, nous perdîmes un nombre considérable d'hommes et

de chevaux. Le capitaine Koziçki, celui qui venait d'amener de la Pologne le détachement des chevau-légers, tombe mort devant son escadron, le lieutenant en premier Olszewski fut blessé, enfin, l'Empereur ayant fait repousser une colonne de grenadiers hongrois par le régiment de fusiliers de la garde, qui s'en acquitta merveilleusement, nous commanda de repasser le pont du petit bras du Danube, dans un mouvement lent et avec ordre.

Comme nous marchions en tête, je ne sais pas ce qui se passa derrière nous ; seulement mon ignorance de la localité et ma confiance en Napoléon étaient telles, que, voyant la tête de la colonne arrêtée et ne pouvant concevoir pourquoi on n'avançait pas, je me portai de ma personne en avant, et j'aperçus qu'il n'y avait pas de pont sur le grand Danube. Mes chefs furent étonnés de mon ignorance et ce n'est qu'alors que je compris tout le danger de notre position. Mais grâce aux dispositions de l'Empereur et à celles du maréchal Masséna, et surtout, telle est mon opinion, grâce à la stupéfaction de l'armée victorieuse, on nous laissa tranquilles.

Ce que je pourrais ajouter ne saurait rivaliser avec la narration de M. Thiers ; d'ailleurs, ce sont des choses connues. Je dirai seulement

que nous passâmes à l'île de Lobau trois ou quatre jours, dans une véritable famine; c'est là que, pour la première fois, je vis manger des chevaux; nous eûmes des officiers auxquels l'infanterie mangea les leurs, enfin, après des jours d'angoisses cuisantes, toujours craignant d'être faits prisonniers, ou d'être forcés de nous jeter dans le Danube, les ponts furent rétablis et nous repassâmes le grand fleuve.

A l'autre bord, c'est-à-dire à la rive droite, nous trouvâmes la presque totalité du reste de notre régiment, sous les ordres du second major *d'Autancourt;* nous trouvâmes tout le corps du maréchal Davout, en un mot toute l'armée qui n'avait pu passer.... Notre régiment se rendit au village de Saint-Vite, où, par un hasard singulier, j'eus mon logement, dans la maison de campagne du ministre de France, et mes chevaux se nourrirent de l'herbe de son jardin. Peu de temps après, notre régiment fut commandé pour faire partie de la colonne de cavalerie que l'Empereur envoyait pour rejoindre l'armée d'Italie du prince Eugène; nous marchâmes sur le Simmering, et c'est là, si je ne me trompe, à Merzzuschlag, que la communication entre les deux armées fut établie.

De là nous nous rendîmes à Vienerisch Neustadt. Je fus envoyé de cette ville en reconnais-

sance à Eisenstadt, petite ville déjà située en Hongrie, appartenant au prince Esrerhazy, chef de la famille de ce nom. Quelle fut ma surprise d'y trouver une troupe appartenant au prince, et qui était vêtue de bleu et de ponceau, à peu près comme l'avait été l'infanterie polonaise du temps de Kosciuszko. Cette troupe du prince Esterhazy était commandée par un Polonais, le capitaine Pawlowski, ancien confédéré de Bar !...

Bientôt après, notre régiment fut envoyé à Oedenburg. Nous faisions des reconnaissances en tous sens, mais nous n'allions pas jusqu'à Günz, qui était alors occupé par des hussards hongrois en force supérieure. Enfin, le 4 juillet, nous arrivâmes d'Oedenburg, vers le soir, en face de l'île de Lobau.

Ici, mon récit diffère de celui de M. Thiers.

A peine étions-nous en vue de cette île, qui nous rappelait de si tristes souvenirs, que nous fûmes surpris par une grêle si abondante et d'une telle grosseur, que nous fûmes obligés de nous arrêter, de nous coucher sur le cou de nos chevaux et d'essuyer ainsi la flagellation de la grêle ; l'orage s'étant calmé, nous traversâmes les ponts, admirant leur solidité, et les travaux prodigieux que Napoléon avait fait entre-

prendre cette fois, pour s'assurer un passage digne de lui.

J'étais arrivé malade d'Oedenburg, dans la voiture du chef d'escadron Stokowski, je n'étais monté à cheval qu'en vue du Danube ; arrivé à l'île de Lobau, je me couchai sur sur l'herbe et cherchai à me restaurer par le sommeil. Vers les onze heures de la nuit, je fus éveillé à la fois par le tonnerre, par la canonnade et par une pluie à verse... je ne contredis pas les détails que donne M. Thiers, d'après les renseignements qu'il a pu recueillir, mais je parle de cet orage comme témoin oculaire. Je dois ajouter que, lorsque 80 canons français commencèrent le feu, et qu'une aussi grande quantité de canons autrichiens leur répondait de la rive gauche ; le tonnerre était si prédominant, que la canonnade, n'en déplaise aux grandeurs humaines, paraissait un jeu d'enfants.

Le 5 juillet, nous passâmes le petit bras du Danube, qui était couvert de sept ponts. Il faisait un temps superbe ; jamais le déploiement d'une armée n'a été plus majestueux ; c'était une manœuvre immense, exécutée avec un ordre admirable, l'aile droite en avant. Nous étions là un millier de jeunes Polonais en grande tenue, les demi-soleils de nos czapka's, au chiffre de Napoléon brillaient à la clarté étin-

celante du soleil du ciel ; nous avions en vue ce mont de Kahlenberg, d'où l'ombre gigantesque de Sobieski délivrant Vienne, le 12 septembre 1683, semblait nous contempler... Nous nous promettions tous de ne pas nous montrer indignes de son grand nom et du souvenir immortel qu'il nous a laissé !...

Le 5, nous n'eûmes rien à faire, je ne me rappelle même pas que nous ayons fait quelque manœuvre ; nous restions déployés en bataille, admirant ce grand combat engagé sur une plaine immense et animé d'un roulement continuel de coups de fusil, accompagné gravement par des décharges d'un millier de canons. Mais, le 6 juillet, au lever du soleil, nous nous formâmes en colonne de cavalerie par escadrons, et nous partîmes pour soutenir une batterie de cent pièces de canons, qui se rendait en toute hâte, et maintenir ainsi la supériorité du nombre sur notre aile gauche et l'avance que prenait la droite autrichienne, qui menaçait nos communications avec le Danube.

Ce mouvement grandiose était tel que la guerre ne saurait offrir rien de plus admirable ! Un boulet, pendant cette manœuvre, vint tomber si près de moi, que je fus couvert de sable et de poussière, mon cheval bondit, mon peloton me crut tué, mais ce ne fut que le che-

val du chevau-léger Lewandowski qui se trouvait derrière moi, qui fut tué ; un autre boulet contusionna le capitaine Iarzmanowski ; du reste nous essuyâmes fort peu de pertes dans ce mouvement précipité, et l'ordre de bataille ne fut pas un seul instant interrompu.

Nous restâmes, après cette manœuvre, qui avait rétabli les affaires à l'aile gauche, déployés en ligne de bataille, exposés au feu et servant de point de mire à l'artillerie autrichienne. — Enfin, vers le soir, on se prépara à des mouvements de cavalerie décisifs ; mais le maréchal Bessières, qui devait les commander, fut mis hors de combat par un boulet, et le général Lasalle, notre bien-aimé général Lasalle, qui devait remplacer le maréchal Bessières, tomba atteint d'une balle ; ainsi la cavalerie resta dénuée d'un commandant supérieur, et l'Empereur s'était éloigné vers la droite du maréchal Davout, à une grande distance. Le général Walter, qui commandait la cavalerie de la garde, n'osait rien entreprendre ; enfin le maréchal Macdonald engagea le colonel Krasinski à faire un mouvement partiel avec son régiment. D'abord ce fut une charge du premier escadron seul, ensuite de tout le régiment déployé en ligne. Les houlans numéro 2 du prince Schwarzenberg firent une charge à la-

quelle nous répondîmes. Dans un pareil mouvement, un officier subalterne ne peut voir que ce qui se passe près de lui. Je menai le second peloton du troisième escadron, commandé par son chef Stokowski ; notre escadron tomba sur les houlans avec impétuosité, ceux-là, voyant que nous n'avions pas de lances, se mirent à jeter les leurs et à tirer leurs sabres ; cela les acheva, ils furent culbutés et poursuivis. Ce qu'il y eut de particulier dans cette charge, c'est que Polonais contre Polonais, on se couvrait d'injures mutuellement ; mais il n'y eut pas de lutte proprement dite, au moins pas là où j'étais, les houlans n'auraient pas pu tenir un instant, si le régiment de dragons blancs, aux parements bleus, qu'on appelait *dragons de riche*, n'était venu à leur secours, et nous fit rétrograder, mais sans précipitation de notre part. Sur ce, nous vîmes arriver les chasseurs à cheval de la garde, nos camarades de prédilection, qui, nous ayant vus aux prises, demandèrent à grands cris d'arriver pour nous dégager, et se mirent à charger. Nous culbutâmes alors les Autrichiens, et, dans ce combat, nous remarquâmes que les dragons se battaient beaucoup mieux que les houlans.

Nous fîmes alors plusieurs prisonniers, entre autres le capitaine prince Auesberg. Nous

eûmes, autant que je m'en rappelle, deux officiers tués, l'un le lieutenant Mogielniçki du premier escadron, et l'autre, un des officiers de l'état-major du colonel Krasinski.

Tous les officiers de la première compagnie furent mis hors de combat, et le colonel me donna le commandement sur le champ de bataille. Je me souviens que, parmi les officiers blessés, se trouvaient le chef d'escadron Kozietulski, le capitaine de la premièree François Lubienski, les lieutenants Iaroczewski et Sliwowski. Parmi les officiers qui se trouvaient à ma proximité et qui se distinguèrent, je me fais un devoir de citer le capitaine adjudant-major Duvivier, mon capitaine Stanislas Rostworowski et le lieutenant Antoine Iankowski qui après les charges, me fut adjoint à la première compagnie sur le champ de bataille. — Voilà *à peu près* ce que notre régiment fit dans la journée du 6 juillet, à la bataille de Wagram.

M. Thiers a éuuméré toutes les nationalités qui se rencontraient à ce champ de gloire dans l'armée française; il fait bien mention de Polonais, mais ne dit pas un mot de ce qu'ils ont fait; M. Thiers fait à peine mention du général du génie Lazowski, appartenant au corps du maréchal Masséna. Le maréchal Davout avait alors dans son état-major les officiers supé-

rieurs : Kobylanski, Iendrzeïewicz, Malczewski, Szymanowski ; il y avait sans doute encore beaucoup d'officiers polonais dans les états-majors de l'armée, et le capitaine Désiré Chlapowski, était officier d'ordonnance près de l'Empereur, en remplacement de Hippolyte Falkowski.

M. Thiers dit bien, page 471 : « Napoléon » dirigea vers Macdonald la cavalerie de la » garde ; Macdonald, en s'approchant de Sus- » senbrun, rencontra de l'infanterie ennemie » qui tint encore, il emporta ce village et, fai- » sant charger la cavalerie légère, enleva d'un » seul coup quatre à cinq mille prisonniers. » Il est certain qu'il est question ici de nos charges et de celles des chasseurs à cheval de la garde ; mais pourquoi M. Thiers n'a-t-il pas voulu citer nommément une charge que même les panoramas de la bataille de Wagram ont représentée ?..

Voici ce que dit le 26e bulletin : « Les chas- » seurs à cheval de la garde chargèrent pen- » dant la bataille de Wagram, sur trois carrés » d'infanterie et les culbutèrent, ils s'empare- » rent de 4 canons. Les chevau-légers polonais » de la garde chargèrent sur un régiment de » houlans, firent prisonnier le prince Auersberg » et prirent 2 canons. »

Cette mention du bulletin est déjà insuffisante et M. Thiers l'a considérée encore comme superflue. Cependant, il prétend (page 440) puiser à des sources telles que les *Mémoires* publiés ou inédits des maréchaux Macdonald, Marmont, Davout, où certainement il a dû trouver la confirmation de ce que j'avance sur le compte de notre régiment.

Après les diverses charges de cette journée, notre régiment s'étant rassemblé, nous suivîmes les colonnes autrichiennes qui se retiraient en bon ordre, et nous arrivâmes à la nuit tombante, si je ne me trompe, à Stammersdorf, M. Thiers dit à Wolkersdorf, ce qui fait la différence d'une station de poste. Le fait est que nous avons passé la nuit au quartier général de l'Empereur, et que, dans la nuit même, le premier escadron du régiment, auquel j'appartenais depuis la fin des charges, reçut ordre de se porter en arrière sur le champ de bataille, pour pousser en toute hâte, jusqu'à la rencontre des avant-postes de l'archiduc Jean. Nous partîmes, commandés par le chef d'escadron Thomas Lubienski, et nous nous dirigeâmes sur Marchek. Nous y restâmes plusieurs jours, en faisant des patrouilles, jusqu'à ce que les Saxons du maréchal Bernadotte nous relevèrent. C'était un bien pénible service, de passer

les jours et les nuits dans cette plaine de dix-sept villages brûlés, et de champs jonchés de cadavres d'hommes et de chevaux, de voir des monceaux de bras et de jambes amputés, des multitudes de blessés expirant de soif et de faim, de respirer une atmosphère empestée pendant les chaleurs de juillet. Relevés par les Saxons, nous nous dirigeâmes en toute hâte sur Znaïm ; nous couchâmes à Stadt-Laa, et nous arrivâmes, vers midi, au quartier général impérial. L'armistice venait d'être signé. A peine eûmes-nous le temps de faire rafraîchir nos chevaux, qu'on nous fit partir d'un trait de Znaïm à Schœnbrunn. Nous y arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi, ayant marché toute la nuit. Tel était le service de la cavalerie légère de la garde de l'Empereur. — Ainsi fut terminée la campagne de Wagram.

LES POLONAIS

EN ALLEMAGNE, EN BELGIQUE ET EN ESPAGNE.

(1809.)

Pendant que notre corps se dévouait pour l'Empereur sur les bords du Danube, nos com-

patriotes combattaient à la même époque sur les bords de la Vistule, de l'Elbe, de l'Escaut et en Espagne. Nous ne parlerons pas ici de la mémorable campagne de 1809, commandée par le prince Joseph Poniatowski, parce que le général Roman Soltyk en a donné une relation circonstanciée, qu'il publia à Paris en 1841; mais, pour compléter notre récit, nous allons rapporter les faits auxquels les Polonais ont pris part dans d'autres contrées, parce qu'il est bien entendu que M. Thiers les a passés sous silence.

On écrit de Madrid, en date du 27 juillet 1809 :

« Par décret du 18 juillet, Sa Majesté Impé-
» riale a nommé le colonel Konsinowski, com-
» mandant du deuxième régiment d'infanterie
» de la Vistule, officier de la Légion-d'Honneur,
» et a ordonné de distribuer 10 croix au pre-
» mier, 8 croix au deuxième, et 4 croix au
» troisième régiment de la Vistule, qui se sont
» couverts de gloire à Saragosse et à Belchite,
» et a donné 3 croix au détachement des lan-
» ciers de la Vistule, qui s'est distingué sous le
» commandement du major Kliçki. »

Une lettre de Vienne du 18 août, insérée dans les nouvelles de Paris, fait mention « de
» la nouvelle légion polonaise que le général

» Nicolas Bronikowski a ordre de former à
» Vienne, et qui depuis fut transportée à Aug-
» sbourg.

La *Gazette de Dresde* dit, en date du 4 septembre :

« Le 4e régiment de chasseurs à cheval polo-
» nais, du colonel Kwasniewski, ayant traversé
» toute la *Poméranie suédoise, le nord de l'Al-*
» *lemagne et une grande partie du royaume de*
» *Westphalie,* est arrivé le 1er de ce mois en
» cette capitale. Leurs Majestés ont été présentes
» à l'entrée de ce régiment ; le roi portait l'uni-
» forme polonais. Une multitude s'était rassem-
» blée pour voir l'entrée de ce beau et vaillant
» corps, *qui s'est signalé devant Stralsund et*
» *d'autres endroits,* et qui se trouve sous les
» ordres du général Saint-Cyr. »

On écrivait d'Anvers le 9 septembre :

« Le prince de Ponte-Corvo a ordonné au
» colonel Maury de faire, avec un détachement
» de *lanciers polonais,* une excursion à l'île de
» Sud-Beveland, et de reconnaître les emplace-
» ments devant servir à ériger des batteries. »

C'est ainsi que partout, *les Polonais rendaient des services à la France,* mais M. Thiers, qui est si bien instruit, qui possède tant de documents, aurait pu nous conserver le souvenir et les noms de ces Polonais, qui ont combattu

en des lieux éloignés de leur patrie et du quartier général impérial, mais il n'en dit mot.

Nous arrivons au volume XI et dernier publié de l'histoire de l'Empire ; M. Thiers s'y exprime ainsi, page 3 :

« Ce n'est pas seulement sur les bords de la » Drave, de la Raab, du Danube et de *la Vistule*, » que les *Français* répandaient leur sang, pen- » dant cette année de 1809 ; c'était aussi sur » les bords de l'Ebre, du Tage, du Duero, sur » les bords même de l'Escaut, et sur la plu- » part des mers du Globe. Partout et presque » simultanément, on les voyait prodiguer leur » vie dans cette terrible lutte engagée entre le » plus ambitieux des hommes, et la plus vindi- » cative des nations. Tandis qu'avec des soldats » *presque enfants* Napoléon terminait en trois » mois, la guerre d'Autriche, ses généraux, » privés de direction, n'obtenaient de lui qu'une » attention distraite, et *malheureusement divisés* » *entre eux*, ne pouvaient, *avec les premiers* » *soldats du monde*, venir à bout de quelques » bandes de soldats indisciplinés et *d'une poi-* » *gnée d'Anglais*, sagement conduits. Napoléon » qui avait fait exécuter à ses troupes d'Espagne » une campagne d'hiver, qui leur avait fait » livrer, en décembre et janvier, les batailles » d'Espinosa, de Burgos, de Tudela, de Molinas

» del Reyo de la Corogna et d'Uclès, avait
» voulu qu'on leur accordât un ou deux mois
» de repos. »

Nous donnons ce fragment de M. Thiers, qui, en citant les divers endroits où combattaient les Français, dit que ceux-ci étaient sur les bords de la Vistule; et cependant il est notoire qu'en 1809 il n'y avait pas là un seul détachement français. En parlant des champs de bataille où les Polonais ont versé leur sang à côté des Français, M. Thiers ne mentionne jamais nos compatriotes. Au reste, cette tirade de M. Thiers est, selon son habitude, une série d'antithèses et de contradictions, visant à l'effet oratoire.

D'un côté, Napoléon fait des miracles *avec des soldats presque enfants*, de l'autre, les généraux français en Espagne, ne peuvent venir à bout de rien, *avec les premiers soldats du monde*. Tout cela est de l'exagération. Ce fut le corps de l'armée du général Dupont, qui était composé d'officiers trop vieux et de *soldats presque enfants*, mais nullement l'armée de Napoléon en Allemagne en 1809, et elle ne le cédait en rien aux troupes qui se trouvaient en Espagne. M. Thiers parle d'une *poignée d'Anglais sagement conduits*, et nous, nous affirmons que cette *poignée* était une *armée* pour ne pas dire des *armées*, qui se recrutaient con-

tinuellement, et qui, autant que nous avons pu en juger par nous-mêmes, n'ont jamais manqué de rien.

M. Thiers continue ainsi, page 18 :

« L'armée d'Estramadoure, battue à Burgos, » à Somo-Sierra, à Madrid, s'en étant vengée par » le meurtre de l'infortuné Don Juan Benito, » avait été recrutée et confiée au vieux Don » Gregorio de la Cuesta, qui avait occupé la » gauche du Tage et détruit la grande arche du » pont d'Almaraz. »

Page 53 : « Le 27 mars, le général Sebastiani, » ayant sous lui la division polonaise de Valence » et quelques brigades de cavalerie légère, porte » les dragons et les *lanciers polonais* au-delà » du port de la Guadiana pour s'ouvrir ce dé- » bouché. Le général Milhaud dépassa Ciudad- » Real et poursuivit jusqu'à Almagro. »

Page 145 : « La *cavalerie légère* de Merlin, » *appartenant au corps du général Sebastiani,* » marchait avec les dragons de Latour-Mau- » bourg à l'avant-garde, on coucha à Santo » Olalla. »

Page 158 : « A Talavera, attaque également » vigoureuse du général Sebastiani....... Le » général Sebastiani, avec sa belle division » française, attaqua à gauche du général La- » pisse. »

Page 159 : « La brigade de cavalerie légère » du général Stroltz attendit que le 13e régi- » ment de dragons anglais eût passé, puis se » jeta à sa suite et le chargea en tête et en » queue, pendant que les *lanciers polonais* et » les chevau-légers westphaliens l'attaquaient » en tête ; ce malheureux régiment, enveloppé » de toutes parts, fut sabré et pris en entier. »

Dans cette mémorable bataille de Talavera, M. Thiers ne dit pas un mot de la division polonaise du général Valence.

Nous avons réuni les citations ci-dessus pour montrer à nos lecteurs que l'auteur n'ignorait pas la présence des Polonais dans les nombreux combats qu'il raconte, mais il les passe sous silence ou les range parmi les Français. Est-ce de cette façon que doit procéder l'historien juste et impartial ?

Page 174. *Almonacid.* Voici ce que dit M. Thiers : « Les Polonais gravirent les premiers » *la colline* qu'occupaient les Espagnols. Vene- » gas jeta sur eux une partie de la réserve. » Mais les Allemands, venus au secours des Po- » lonais, *résistèrent au choc* et enlevèrent la » gauche des Espagnols, pendant que les qua- » tre régiments français de la division Sebas- » tiani, les 28e, 32e, 58e et 75e abordaient leur » centre et leur droite, suivis de la brigade

» Godinot, qui appartenait à la division Desso-
» les. Tout fut emporté, et les Espagnols se
» virent forcés de se replier vers le château
» d'Almonacid. Les *Français* à cause *des posi-*
» *tions attaquées*, perdirent plus de monde que
» de coutume. Ils eurent plus de 300 tués et
» environ 2,000 blessés. »

Voilà encore une relation peu loyale de M. Thiers, les Polonais, dont le mérite à Almonacid est notoire, qui y perdirent le colonel du 7e régiment, y auraient échoué sans le secours des Allemands; d'ailleurs, ils n'ont eu *qu'une colline* à gravir, et sans doute ils n'ont essuyé aucune perte, d'après M. Thiers, car à cette affaire il n'y eut que des Français tués et blessés; les premiers étaient seulement au nombre de 300, et les seconds au nombre de 2,000. Je donne au lecteur à juger de la véracité de tous ces détails.

Nous n'avons pas sous la main une relation polonaise de la bataille de Talavera; en voici une d'Almonacid: Lettre du chef de bataillon Zambrzycki du 4e régiment d'infanterie du duché de Varsovie de Tolède, le 30 août 1809:

« Le 3 du courant, nous arrivâmes pour dé-
» bloquer le millier des nôtres qui soutenaient
» bravement depuis plusieurs jours le siége, sous
» le commandement du lieutenant colonel Gro-

» towski. La division du général Sébastiani, » dans laquelle les Polonais se trouvent sous » les ordres du général Verlé, arrive à Nambrona, et les Allemands sous ceux du général » Leval à Arjès. Le 11, nous nous mîmes en » marche à 4 heures du matin, en avant. La » division du général Sebastiani formait l'aile » gauche, la nôtre, sous les ordres du général » Verlé, la droite; la division allemande était » en réserve. Nous trouvâmes l'ennemi occu- » pant en bon ordre les *positions inexpugnables* » d'Almonacid. Ici, nous eûmes à soutenir » *pendant quelques heures* un feu très meurtrier, » *en nous emparant d'une position après l'autre*, » et faisant essuyer une grande perte à l'en- » nemi. Ce combat nous coûta beaucoup: dès » le commencement, le 7e régiment perdit son » colonel Sobolewski à sa tête. Le lieutenant » colonel Luba eut la jambe fracassée. Le » 9e régiment, mené par son colonel, le prince » Antoine Sulkowski, perdit le lieutenant-colonel » Sielski, et soutint une vigoureuse attaque de » la cavalerie espagnole. Je formai le 4e régi- » ment en carré, que je commandais à cause » de la maladie des officiers supérieurs, mes » anciens; il ne perdit qu'un officier et » 18 blessés; mo-imême j'essuyai une forte con- » tusion qui me jeta à bas de mon cheval; le

» chirurgien major Grygowicz, et en général » tous les trois régiments, les 4e, 7e et 9e se sont » parfaitement comportés. »

Article de Bayonne, en date du 9 septembre 1809 :

« Il a passé ici un bataillon de Polonais se » rendant en Espagne ; le 4e corps du général » Sébastiani était à Aranjuez. »

Lettre du major Sztuart, du 5e régiment d'infanterie du duché de Varsovie, commandant du fort de Czenstochowa, en date du 5 mai, promettant une vigoureuse défense en cas d'attaque.

Ordre du jour du prince Poniatowski, en date du 7 octobre, à Krakovie ; il y est fait mention *des batailles de Talavera et d'Almonacid*. Il y est dit : « Dans la première, toute la division polo- » naise prit part, divisée en deux brigades : la » première du colonel Mathias Sobolewski ; » la seconde, du prince Antoine Salkowski. Sont » cités avec distinction : les lieutenant-colonels » Grotowski et Zdzitowieçki.—A Almonacid, un » soldat du 9e régiment s'empara d'un canon, » et le colonel Sobolewski, à la tête du 1er ba- » taillon, *occupa au premier choc* la position » montagneuse des Espagnols, mais il fut tué, » ainsi que le lieutenant-colonel Sielski. — Le » lieutenant-colonel Luba, et le chef de bataillon

» Zambrzyçki sont parmi les blessés. — Le roi,
» reconnaissant les pertes et les fatigues de la
» division polonaise, lui a destiné la ville de
» Tolède pour s'y reposer. »

Le *Moniteur* du 29 septembre :

« Le rapport du général Sébastiani, sur la
» bataille d'Almonacid, contient un éloge écla-
» tant du prince Sulkowski. — Les généraux
» Martin et Stroltz, ainsi que le général Sébas-
» tiani, citent avec le plus grand éloge les offi-
» ciers de lanciers de la Vistule : Adam Huppé,
» Kanopka, Iankowski. »

Enfin l'ordre du jour du général en chef Suchet, du 12 octobre, contient ce qui suit :

« Le général Chlopiçki se porta par Dorona,
» Blancas, Ojos-Negros à Villa-Nampa ; il livra
» un combat à Galio-Canto. Le lendemain, il
» détacha le colonel Konsinowski au-delà de
» Ojos-Negros. Le général Suchet rend justice
» à la fermeté du colonel Konsinowski et aux
» dispositions du général Chlopiçki. »

Pour prouver l'excellent esprit de la nation et de l'armée polonaise, que M. Thiers aime à peindre sous des couleurs défavorables, nous citerons la fête que le général de division Louis Kamienieçki, remplaçant le prince Poniatowsk, qui se trouvait à Krakovie, donna à Varsovie, pour célébrer, le 14 octobre 1809, l'anniversaire

de la bataille de Iéna et d'Auerstadt. Le toast que porta ce général peint fidèlement les sentiments de nos compatriotes : « A la santé de » S. M. l'Empereur, notre grand protecteur et » restaurateur ! C'est dans cette journée mé- » morable qu'il a posé la pierre fondamentale » de notre existence. La journée du 14 octobre » sera toujours sacrée dans nos annales ; elle » ne cessera d'être précieuse et chère à nos » cœurs, et aux héros qui s'y sont distingués. » A l'armée française, qui en combattant pour » notre liberté, nous a montré le chemin de la » gloire ! Au héros, qui a tant contribué à la » victoire du 14, aux champs d'Auerstadt. » Vive le duc d'Auerstadt ! »

Cet anniversaire a été célébré dans tout le duché de Varsovie.

Pour répondre à ces sentiments polonais par une démonstration de sentiments français bien différents de ceux que M. Thiers montre dans ses ouvrages historiques, nous donnons ici l'impromptu que M. de Serra, résident de France à Varsovie, improvisa pour célébrer le retour de l'armée polonaise dans cette capitale, ramenée en triomphe par le prince Poniatowski :

« Vous qui, laissant vos foyers domestiques,
» Avez juré de revenir vainqueurs,

» Et qui deviez, chassant vos agresseurs,
» Joindre aux lauriers les couronnes civiques :
» Aux mêmes murs vous rentrez triomphants,
» Et la patrie embrasse ses enfants !
» Heureuse mère ! heureux enfants ! l'histoire
» Célébrera vos mutuels efforts.
» Honneur au sage (1) ! aux braves qui sont morts,
» Honneur à ceux qui chérissent la victoire...
» La paix la suit, et confirmant ses droits,
» Apaise enfin la cendre de vos rois. »

Une nouvelle preuve de la sympathie des Français nous fut donnée à *Chantilly*, ville de garnison de notre régiment, quand nous y rentrâmes.

Le 5 décembre 1809, le président du conseil municipal, suivi d'un grand nombre d'habitants de Chantilly, se porta à la rencontre du régiment, et, ayant adressé au commandant du corps ses félicitations sur la valeur et les succès obtenus à Rio-Seco, à Somo-Sierra et à Wagram, il offrit une couronne de lauriers en honneur des braves qui rentraient ainsi dans cette résidence.

(1) Ignace Potocki, envoyé près de Napoléon.

II.

HISTOIRE

DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE

PENDANT L'ANNÉE 1812,

PAR

Le général Comte Philippe de Ségur.

(Paris, 2 volumes, 1825.)

Je fis la connaissance de M. le comte de Ségur, au mois de novembre 1808, à Lerma, peu de jours avant la fameuse bataille de Somo-Sierra. Le quartier-général de l'Empereur allait être établi en cette ville; M. le major de Ségur y était en sa qualité de maréchal-des-logis du palais, et moi, je commandais le piquet de chevau-légers polonais de la garde de l'Empereur, destiné à son escorte. La conversation que le comte

de Ségur eut avec moi rappelait la diplomatie de son illustre père, avant le second partage de la Pologne.

Lorsque, quelques jours après, notre escadron de service auprès de l'Empereur, chargea par son ordre les batteries espagnoles au défilé de Somo-Sierra, le comte de Ségur fit preuve de sa sympathie pour les Polonais, en participant à cette affaire, et en rapporta plusieurs blessures d'autant plus honorables, que ce dévouement de sa part avait été tout spontané. Depuis ce moment, M. le général comte de Ségur n'a pas cessé de donner des marques d'intérêt à mes compatriotes ; et si d'une part, je signale quelques erreurs dans son enthousiasme et de l'autre quelque oubli pour des faits d'une certaine importance, ce n'est pas que je partage le jugement sévère de M. le général Gourgaud (1) contre l'auteur de l'*Histoire de la guerre de* 1812, mais parce qu'en général je suis ennemi de toute exagération, et que je recherche la pure vérité, comme la base principale des revendications que j'adresse à l'histoire, au nom de ma nation.

Voici ce que dit M. de Ségur page 127 du vol. 1er en parlant en général de l'esprit de l'armée

(1) Napoléon et la Grande armée en Russie. Examen critique par M. le général Gourgaud. Bruxelles, chez Demat, 1825.

française en 1812 : « Souvent on se vantait trop, » mais cela engageait, car on était sans cesse » mis à l'épreuve, et là, il fallait être ce qu'on » avait voulu paraître. Les Polonais surtout sont » ainsi : ils se disent d'abord plus qu'ils n'ont été, » mais non pas plus qu'ils ne peuvent être. C'est » une nation de héros ! se faisant valoir au-delà » de la vérité, mais ensuite, mettant leur hon- » neur à rendre vrai ce qui d'abord n'avait été » ni vrai ni même vraisemblable. »

Je remercie l'auteur de l'intérêt qu'il porte à mes compatriotes, en les appelant un peuple de héros, mais nous, Polonais, nous n'avons jamais pris le titre « de *nation héroïque* » comme le fait le noble peuple espagnol, qui dans ses publications, se donne quelquefois le nom de « *heroica nacion*. » Les militaires polonais ont toujours cru faire assez quand ils ont fait leur devoir, tant envers leur patrie qu'envers l'honneur militaire, qui, hélas ! était pour eux, presque toujours, l'unique levier de leurs sacrifices. Mais l'éloge exalté du comte de Ségur, s'il n'était une exagération manifeste, pourrait faire révoquer en doute la modestie des militaires polonais, compagne inséparable du mérite et de la vraie vaillance.

On a peine à admettre que M. le général de Ségur pût entendre des militaires polonais se

faisant valoir au-delà de la vérité. Il me plaît à croire que l'immense majorité de nos officiers est un type de modération, d'intrépidité et de dévoûment à leur devoir, type que M. de Ségur a exprimé et si bien dépeint, quand il dit, vol. I, page 126 : « Des hommes forts, et tous d'exé- » cution, accoutumés aux situations critiques, » et que rien n'étonnait. » C'est ainsi que l'auteur a pu nous voir et nous juger à la fin de la désastreuse campagne de 1812. Le régiment de chevau-légers, lanciers polonais de la garde, dans lequel j'ai servi, a conservé la majorité de ses chevaux, et a fait l'arrière-garde de l'armée du prince Eugène, sous les ordres du chef d'escadron Ierzmanowski ; et le corps d'armée du prince Poniatowski n'a abandonné *aucun* canon en Russie.

M. le général comte de Ségur ne nous témoigne pas moins d'intérêt, en racontant comment nous franchîmes la Wilia à Kowno ; mais cette narration porte aussi le caractère d'une exagération que je ne puis passer sous silence.

Voici le texte du comte de Ségur, chapitre II, page 146 :

« On croyait entendre gronder le canon. » Nous écoutions, en marchant, de quel côté le » combat s'engageait ; mais, ce jour-là, le ciel » seul se montra notre ennemi. En effet, à peine

» l'Empereur avait-il passé le fleuve (Niémen),
» qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le
» jour s'obscurcit, le vent s'éleva, et nous ap-
» porta les sinistres roulements du tonnerre.
» Quelques-uns même, naguère enthousiastes,
» en furent effrayés comme d'un funeste pré-
» sage... Il est vrai que cet orage fut grand
» comme l'entreprise. Pendant plusieurs heu-
» res, les lourds et noirs nuages s'épaissirent
» et pesèrent sur toute l'armée de la droite à
» la gauche, et sur cinquante lieues d'espace ;
» elle fut tout entière menacée de ses feux et
» accablée de ses torrents : les routes et les
» champs furent inondés ; la chaleur de l'at-
» mosphère fut changée subitement en un froid
» désagréable. Dix mille chevaux périrent dans
» la marche, et surtout dans les bivouacs qui
» suivirent... Un couvent servit d'abri à l'Em-
» pereur contre la première fureur de cet orage.
» Il en repartit bientôt pour Kowno, où régnait
» le plus grand désordre. Le fracas des coups
» de tonnerre n'était plus entendu ; ces bruits
» menaçants qui grondaient encore sur nos
» têtes, semblaient oubliés. Ce jour-là même,
» un malheur particulier vint se joindre à ce
» désastre général. Au-delà de Kowno, Napo-
» léon s'irrita contre la ville dont les Kosaks
» ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage

» d'Oudinot... Il ordonna à un escadron de » Polonais de sa garde de se jeter dans cette » rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent » sans hésiter. D'abord ils marchent en ordre, » et quand le fond leur manque, ils redou- » blent d'efforts. Alors leurs chevaux s'effraient, » ils dérivent et sont emportés par la violence » des eaux ; ils ne nagent plus, ils flottent dis- » persés. Leurs cavaliers luttent et se débat- » tent vainement. La force les abandonne, enfin » ils se résignent. Leur perte est certaine, mais » c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est » pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués ; » et près d'être engloutis, suspendant leurs » efforts, ils tournent la tête vers Napoléon, et » s'écrient : *Vive l'Empereur !* On en remarqua » trois surtout qui, ayant encore la bouche hors » de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aus- » sitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'ad- » miration. »

D'abord je ne puis convenir que l'orage qui éclata le 24 juin 1812, après le passage du Niémen, fût d'une violence telle qu'il pût être considéré comme un présage de malheur pour l'issue de la campagne. Il n'est pas plus exact de dire : « que dix mille chevaux périrent à la » suite de cet orage. » La grande perte de chevaux que l'armée fit dans sa marche de Kowno

à Wilno fut occasionné par l'usage immodéré du seigle vert. J'ai essuyé l'orage dont parle M. de Ségur, faisant partie, ce jour-là, de l'escadron de service auprès de l'Empereur, et je fus le seul officier de cette troupe, qui eut à souffrir, en passant à la nage la Wilia ; mais ce passage même n'était pas des plus dangereux. Comme je commandais la 1re compagnie du 1er escadron, qui traversait la rivière sous les ordres du chef Kozietulski (le même qui avait commandé la célèbre charge de Somo-Sierra, en 1808). Je marchais en tête de la colonne engagée par pelotons dans la Wilia ; mon cheval, n'ayant devant lui que quelques trompettes, et une masse de chevaux derrière lui, n'étant pas animé par l'exemple, trébucha et faillit me noyer. Sans emprunter de secours de qui que ce soit, je parvins à ramener mon cheval au point de départ, et là, ayant pris un autre cheval, qui avait à suivre la colonne, encore engagée dans l'eau, je traversai la rivière avec la plus grande facilité. Dans cette traversée, il n'y eut que le cheveau-léger Trzcinski, qui périt.

Je me permets ces détails minutieux, uniquement pour réfuter la manière dont M. le général Gourgaud prétend rectifier la narration de M. le comte de Ségur, également inexacte et surtout exagérée. Je dois ajouter, pour rendre

hommage à la mémoire de Joachim Hempel, lieutenant en premier de notre régiment, que c'est au dévouement de ce vaillant officier que nous n'eûmes à déplorer que la perte d'un seul homme. Hempel allait d'une rive à l'autre porter secours à ceux qui étaient sur le point de périr. Il est certain que nous avons passé la Wilia, un peu gonflée par la pluie, et aux cris de *vive l'Empereur!* mais je ne crois pas que ce passage dût *saisir l'armée d'admiration,* et je ne saurais admettre non plus qu'en franchissant une rivière de second ordre, la cavalerie légère pût *saisir l'armée d'horreur.*

M. de Ségur raconte, page 200, volume premier, le combat d'Ostrowno :

« Murat s'élança à la tête d'un régiment de » lanciers polonais; ceux-ci, excités par la pré- » sence du roi, exaltés par ses paroles, se pré- » cipitèrent sur ses pas. Murat n'avait voulu que » les ébranler et les lancer sur l'ennemi; il ne » lui convenait pas de se jeter avec eux dans la » mêlée, d'où il n'aurait pu ni voir, ni com- » mander; mais les lances polonaises étaient en » arrêt et serrées derrière lui, elles occupaient » toute la largeur du terrain; elles le poussaient » en avant de toute la vitesse des chevaux. Il » ne put se mettre de côté, ni s'arrêter, il fal- » lut qu'il chargeât devant ce régiment, comme

» il s'y était mis pour le haranguer, et en sol-
» dat, ce qu'il fit de bonne grâce. »

Ici, je partage l'avis de M. le général Gourgaud, que le comte de Ségur relate cette affaire sans l'avoir vue, il se sert lui-même de l'expression : « on dit », ce qui confirme cette assertion. Il est évident, comme le pense le général Gourgaud, que, lorsqu'un régiment charge en ligne, il y a toujours entre les escadrons des intervalles suffisants pour que les chefs ne soient pas exposés à être piqués ou poussés par les lances; c'est d'ailleurs indiqué par le réglement de cavalerie. Ce n'est pas la seule fois que le roi de Naples a chargé à la tête des lanciers polonais : il aimait à rivaliser de bravoure avec le prince Dominique Radziwill, colonel du 8e de lanciers du duché de Varsovie, et si je fais mention de cette anecdocte, racontée différemment par MM. de Ségur et Gourgaud, c'est pour payer un tribut d'hommage à la mémoire du prince Dominique Redziwill. Le prince était le plus riche seigneur de la Pologne, et ses sacrifices à la patrie ont surpassé tous ceux de ses compatriotes. Il est mort à Lautereck, en 1813, à la suite d'une contusion à la tête, qu'il reçut à la bataille de Hanau, où il menait à la charge une partie du régiment de chevau-légers lanciers polonais de la garde, dont l'Empereur,

qui l'honorait d'une estime particulière, l'avait nommé major aux chevau-légers, à Borodino, pendant la retraite, au moment où le 8ᵉ de lanciers polonais, régiment de ce prince, ne comptait plus que quarante hommes, étant épuisé par les charges qu'il fit avec le roi de Naples; circonstance que le comte de Ségur ne peut avoir ignorée, et dont pourtant il n'a pas fait la moindre mention.

De même, le général de Ségur passe légèrement sur la prise de Smolensk, qui, en grande partie, était due au corps polonais, ce qui donne lieu, au général Gourgaud, de dire : « qu'en » relatant un événement aussi important, il au» rait dû faire mention du brave général polo» nais Michel Grabowski, qui fut tué en entrant » dans Smolensk. »

Dans une circonstance bien remarquable, où Napoléon faillit être enlevé par les Kosaks, les deux auteurs se contredisent comme à l'ordinaire, et ne relatent pas cet événement tel qu'il s'est passé; ou ils l'ignorent, ou ils omettent de rappeler les services que quelques Polonais ont rendus à l'Empereur à cette occasion.

M. de Ségur dit, vol. II, page 128 :

« Dès que le soleil du 25 (octobre) se montra » à l'horizon, l'Empereur monta à cheval et » s'avança sur la route de Kalouga... quelques

» officiers seulement suivaient l'Empereur. Les
» quatre escadrons de son escorte habituelle,
» n'ayant pas été avertis, se hâtaient pour le re-
» joindre, mais ne l'avaient pas encore atteint...
» On vit d'abord au loin, vers la droite, courir
» quelques pelotons, puis de grandes lignes
» noires s'avancer. Alors des clameurs s'élevè-
» rent... L'Empereur regardait et souriait, s'a-
» vançant toujours et croyant à une terreur pani-
» que... Ce qui augmenta le péril, c'est qu'on
» prit d'abord ces clameurs pour des acclama-
» tions, et ces houras, pour des cris de vive
» l'Empereur. C'était Platoff et six mille Kosaks,
» qui, derrière notre avant-garde victorieuse,
» avaient traversé la rivière... et, dans cet in-
» stant même, où l'Empereur, tranquille au mi-
» lieu de son armée, s'avançait et ne voulait
» pas croire à un projet si audacieux, ils l'exé-
» cutaient. Ils s'approchaient si rapidement,
» que Rapp n'eut que le temps de dire à l'Em-
» pereur : « Ce sont eux, retournez! » L'Em-
» pereur, soit qu'il vît mal, soit répugnance à
» fuir, s'obstina... Il n'eut qu'un moment pour
» s'échapper, et Rapp, pour faire face à ces
» barbares, dont le premier enfonça sa lance
» dans le poitrail de son cheval qu'il renversa.
» Les autres aides-de-camp et *quelques cavaliers*
» *de la garde* dégagèrent ce général. »

Le général Gourgaud se borne à dire « que » le récit du houra des Kosaks est plein d'inexa- » titudes. » Je suis porté à partager, en cela, l'avis de ce général : que M. de Ségur n'a pas été de sa personne présent à cet échauffourée, car il dit : « dès que le soleil se montra à l'horizon, » or, ce jour-là, le soleil ne se montra pas du tout, et il est évident que, si le temps avait été clair, cet incident n'aurait pas eu lieu. Voici ce que m'ont raconté mes camarades, qui étaient de service près de l'Empereur :

Napoléon était monté à cheval au premier crépuscule, les deux pelotons de piquet, l'un de lanciers polonais, l'autre de chasseurs à cheval, le précédaient. Le lieutenant en premier Joachim Hempel, voyant arriver une masse de Kosaks, profita de l'obscurité pour les charger ; il fut suivi par les chasseurs ; cela arrêta la masse ennemie et donna à l'Empereur le temps de se retirer. Mais les Kosaks repoussèrent le faible obstacle des deux pelotons, et c'est alors qu'eut lieu la mêlée dans laquelle plusieurs officiers de la maison de l'Empereur tirèrent l'épée et furent blessés, et où le général Rapp eut son cheval tué sous lui ; mais bientôt survinrent les escadrons de service, les Polonais en tête, car c'était leur ordre de bataille. Le chef d'escadron Kozietulski eut l'honneur d'y gagner une blessure assez

grave, pour laquelle il obtint le grade de colonel-major du régiment, comme ayant *essentiellement* contribué à la sûreté de la personne de l'Empereur. Je ne dis pas que, sans les chevau-légers polonais, l'Empereur aurait été pris; mais j'ai le droit de dire que c'est le lieutenant Hempel qui a le plus contribué à ralentir le choc des Kosaks; je crois même pouvoir affirmer que l'Empereur eût été pris, si *Platoff* eût pu se douter que l'Empereur était si près de lui. Ce qui rend probable ma supposition, c'est que *Platoff* attaqua nos bivouacs avec des forces considérables et de trois côtés à la fois. L'escadron que je commandais, dans cette matinée, agit avec les Mameluks et les chasseurs à cheval de la garde sous les ordres du général Guyot.

Les deux auteurs antagonistes ne font pas mention d'un autre danger que courut Napoléon près d'Oszmiana en Litvanie, après avoir quitté l'armée à Smorgonie. Là aussi les Kosaks auraient pu l'enlever, s'ils s'étaient doutés que l'Empereur parcourait cette route; l'escorte du 7e de lanciers de la Vistule, commandée par le colonel Stokowski, n'aurait pu le sauver, car la cavalerie ne pouvait suivre la vitesse de la voiture de l'Empereur. Ce n'est qu'après cet incident que Napoléon prit le parti de monter en traîneau, et de se dérober ainsi

par son *incognito* à la poursuite des Kosaks. C'est M. Stanislas Wonsowicz, officier alors des lanciers polonais de la garde, qui, d'interprète, devint le guide de l'Empereur jusqu'à Varsovie; plus tard, il fut nommé officier d'ordonnance de l'Empereur.

M. de Ségur, en relatant le passage de la Bérézina, et le général Gourgaud, en rectifiant cette narration, s'accordent à dire tous deux : « que c'est la brigade de cavalerie Corbineau » qui fournit les premiers renseignements sur » la nature de cette rivière à Studzianka, » Mais ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne se rappellent que le 8ᵉ de lanciers polonais au service de France, et commandé par le colonel Thomas Lubienski, faisant partie de cette brigade, a fourni lesdits renseignements, et que ce sont des lanciers de ce régiment qui ont passé les premiers la Bérézina. Cependant M. le comte de Ségur connaissait personnellement le colonel Lubienski, et ne pouvait ignorer ces circonstances.

A l'occasion du passage de la Bérézina, je ne puis me refuser de relever le silence que le général comte de Ségur garde au sujet des généraux polonais et de leurs troupes, qui pourtant formaient alors la majeure partie de l'infanterie, ayant combattu à Borysow et en avant de la

Bérézina à Stachow. Il est digne de remarque qu'à ces divers combats il y eut trois généraux de division polonais blessés, Zaïonczek, Dombrowski et Kniaziewicz; le premier eut la cuisse emportée.

La légion de la Vistule, troupe composée de soldats aguerris en Italie et en Espagne, et qui, dans cette campagne, était attachée à la garde impériale, combattit également à l'affaire du 28 novembre; son commandant, le général de division Claparède, y fut aussi blessé. Le général de brigade Chlopiçki, qui commandait la légion de la Vistule, n'était pas encore guéri de sés blessures, qu'il avait reçues à la bataille de la Moskova.

Le comte de Ségur, en rendant compte du découragement qui avait gagné l'armée, s'écrie, page 401, vol. II : « Cependant quelques-uns » tinrent bon contre le ciel et la terre; ils se- » coururent les plus faibles : ceux-là furent » rares. Le moindre mouvement d'humanité » devenait une action sublime. »

Le général Gourgaud, en répondant à ce tableau des désastres, fait mention du général Zaïonczek, qui fut sauvé par ses soldats. Mais un autre événement de la même nature peint encore mieux le dévouement des soldats à leurs chefs. A la bataille de Malo-Yaroslavietz, le co-

lonel Kobylanski, aide-de-camp du maréchal Davout, avait eu également la cuisse emportée; il gisait sur le champ de bataille, et réclamait l'amputation : le chirurgien lui fit observer qu'il était inutile de le faire souffrir. Kobylanski insista, fut amputé et porté par des grenadiers français. Il vécut de longues années à Varsovei, et fut nommé général.

Au combat de Winkowo, le 18 octobre, le même boulet qui tua le général Stanislas Fiszer, chef d'état-major du prince Poniatowski, emporta le bras au capitaine Thadé Wylezynski, proche parent du prince Dominique Radziwill. Le roi de Naples le fit panser et placer dans son propre carrosse. C'est ainsi que ce nouveau boyard français unissait la sensibilité la plus noble à la valeur la plus héroïque.

Mais un service insigne rendu au maréchal Davout est peut-être complétement ignoré, car celui qui l'a rendu n'existe plus. Le lieutenant de lanciers polonais de la garde, Benoit Zielonka, allait en petit traîneau et crut apercevoir la figure à demi gelée du maréchal Davout, qu'il connaissait personnellement; c'était en effet le maréchal! duc d'Auerstadt! ami des Polonais, lui-même! Il le fit placer dans son traîneau, et l'enveloppa de sa pelisse. Si le maréchal était le protecteur des Polonais, Zie-

lonka, sans être le sauveur de Davout, ne lui en rendit pas moins un très grand service.

Enfin, la dernière et la plus grave objection que j'ai à faire au comte de Ségur, c'est la suivante :

Le général dit, dans son IIe vol., page 164 :

« La colonne impériale approcha de Gjatzk, » surprise de trouver sur son passage des Russes » tués tout nouvellement. On remarquait que » chacun d'eux avait la tête brisée de la même » manière. On savait que 2,000 prisonniers » russes marchaient devant, et que c'étaient » des Espagnols, des Portugais et des *Polonais* » qui les conduisaient. » Or, je proteste solennellement contre cette assertion. Aucun Polonais n'escortait ces prisonniers... Et, en effet, quelle connexion pouvait-il y avoir entre des régiments espagnols et portugais avec des régiments polonais, qui, dans cette guerre, étaient pour la plupart employés aux avant-gardes? Le général Gourgaud, qui déclare avoir été envoyé par l'Empereur pour s'informer de ces massacres, rend compte de ce triste événement, page 200 de sa critique de l'ouvrage de M. de Ségur, en ces termes :

« Sire ! j'ai appris que les Espagnols et les » Portugais chargés de l'escorte des prisonniers, » en avaient fusillé plusieurs qui ne voulaient

» pas marcher. La physionomie de l'Empereur
» devint sévère... Comment, dit-il avec vivacité, on massacre les prisonniers? Berthier!
» qu'est-ce que cela veut dire?... »

Il est donc évident, par le récit très exact et désintéressé du général Gourgaud, qu'*aucun Polonais* ne s'est souillé de ce crime. Pourquoi donc le comte de Ségur, qui en frémissait lui-même, jette-t-il si inconsidérément cet opprobre sur des militaires polonais?

Voici le fait *tel que je l'ai vu et senti :* Je marchais à la tête du régiment comme capitaine de la première compagnie; le général comte Vincent Krasinski, colonel du corps, marchait à ma droite, lorsque nous aperçûmes la route rougie de sang, et des cadavres de prisonniers russes. Nous fûmes saisis d'indigation, et le général Krasinski lança de suite son cheval au galop, et alla reprocher au commandant de l'escorte des prisonniers sa cruauté gratuite; ce commandant qui, je crois, était un Portugais, s'offensa vivement de la sollicitude du général polonais, dont il n'avait, disait-il aucun ordre à recevoir. Il s'en suivit une vive discussion, qui se serait probablement terminée par un combat d'honneur. Mais j'ignore la fin de ce conflit. Je crois, cependant, que c'est le général Krasinski, qui, dans son *indignation toute polonaise*, se

[illegible] de l'Empereur pour
lonka, sa [illegible] tion du droit des gens,
en rendit [illegible] de M. de Gourgaud.
Enfin, [illegible] M. le comte de Ségur,
que j'ai à [illegible] à lui repprocher quel-
vante : [illegible] concernant la *jactance*
Le gér [illegible] surtout de les avoir crus
« La [illegible] *prisonniers!* même des
» surpr [illegible] de la Pologne porte les
» tués [illegible] il est sans tache ; je ne
» chac [illegible] général n'en soit per-
» mani [illegible] ne prendra pas en mau-
» russ [illegible] ici son nom à ceux d'au-
» des [illegible] tres comme écrivains,
» qui [illegible] a été moins juste envers la
nellen [illegible]
nais n
quelle
régim
ments
pour
génér
par l'
cres,
200
en c
«
» P
»

III.

HISTOIRE
DE LA RESTAURATION,

PAR

M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

(Paris, 8 volumes, 1851.)

Timon, auteur pseudonyme du livre des *Orateurs français,* termine son article sur M. de Lamartine, par ces mots: « J'affirme, qu'il est » le plus fleuri, le plus lyrique, le plus huma- » nitaire, de nos orateurs; le plus mélodieux » de nos poëtes, sans en excepter Racine lui- » même; le premier de nos improvisateurs, un » prosateur éminent, un vaste esprit: *un noble* » *cœur.* »

Tout cela nous était connu, à nous autres Polonais, et nous n'avons pas douté de la *no-*

blesse de cœur, de l'illustre auteur, jusqu'à la publication du IIIᵉ volume de son *Histoire de la Restauration.*

Quand nous prenons en mains, les *Nouvelles confidences* de M. de Lamartine (édition de Bruxelles, 1850), nous y lisons dans son préambule adressé à M. de Girardin, page 8, ces mots :

« Je ne me consolerais jamais, si j'avais laissé
» tomber de cette vie, dans cette autre vie
» d'où l'on ne peut répondre, un mot qui pour-
» rait blesser ces immortels absents qu'on ap-
» pelle les mânes. Je ne voudrais pas même
» qu'un mot réfléchi, hostile à quelqu'un,
» restât après moi, contre un des hommes qui
» me survivront un jour. La postérité n'est pas
» l'égout de nos passions ; elle est l'urne de nos
» souvenirs, elle ne doit conserver que des
» parfums. »

Cette belle tirade de l'éloquent auteur va être pour nous la lanterne de Diogène, munis de laquelle nous allons rechercher l'homme.— Avant d'en venir à l'animosité qui domine le *noble cœur* de M. de Lamartine quand il parle des Polonais en général, je voudrais savoir à quelle époque il a ainsi pris en haine notre nation.

Dans ses *Confidences,* qui remontent jusqu'à

l'époque de son adolescence, alors qu'il était dans la maison paternelle, il semblerait qu'il est encore pur de son antipathie pour les Polonais. En faisant le portrait de son père, il dit, page 19 :

« Entre le militaire et le paysan, pour lui, il » n'y avait rien, il regardait tout le reste, » *comme les nobles Polonais* regardent les juifs » de leurs terres, *race nomade*, mercantile et » usurière, entre le peuple et *eux*. »

Un peu plus loin, page 49, M. de Lamartine continue dans ses confidences de jeunesse :

« Le marquis de Saint-Huruge... je l'ai vu » dans mon enfance arriver à cheval chez mes » parents, accompagné d'un *aventurier polo-* » *nais,* en costume étrange, à cheval aussi. »

Un aventurier polonais pendant l'enfance de l'auteur de l'*Histoire de la Restauration ?...* A quel titre M. de Lamartine qualifie-t-il ce compagnon du gentilhomme français, du titre d'*aventurier ?* Si M. de Lamartine eût été dans la position de Robespierre, auquel l'auteur de l'*Histoire des Girondins* fait citer la fameuse phrase de Leszczynski, palatin de Poznanie, ou s'il eût été Dumourier, auquel ce *même écrivain*, fait lancer, en quittant la Pologne, le nom de *nation asiatique de l'Europe*, je concevrais que ces personnages historiques eussent

pu s'indigner contre un malheureux gentilhomme polonais émigré, en le qualifiant du surnom d'*aventurier*, mais M. de Lamartine, gentilhomme français, parent et ami, même admirateur de tant d'émigrés français... comment se laisse-t-il emporter par sa prévention envers les Polonais, au point de qualifier d'*aventuriers* les hommes dont il honore la position parmi les siens?... Peut-être, le gentilhomme polonais aura-t-il blessé la susceptibilité du jeune aristocrate de Macon, en apportant de la Pologne les principes odieux du républicanisme de la constitution monarchique du 3 mai 1791 ? On sait que cette constitution voulait rendre tous les Polonais égaux en les annoblissant successivement.

Nous devons croire que le jeune Alphonse avait quelques notions sur la Pologne, puisqu'il compare son respectable père à un noble Polonais, qui ne reconnaissait, au dire de l'auteur, que les militaires et les paysans pour les véritables soutiens de l'État... mais en ce cas, comment se fait-il, que M. de Lamartine, ayant appelé les juifs une *race nomade*, comme antithèse à la nation polonaise, ait pu, dans son *Histoire de la Restauration*, vol. III, p. 127, donner la même épithète de *race nomade* à ces mêmes Polonais qu'il avait considérés autrefois

comme le type de son propre père?... Si les Polonais, aux yeux de M. de Lamartine, en 1851, étaient une *race nomade*, nous lui ferons observer qu'ils ont cela de commun avec les Français, nous voulons parler ici des émigrés français y compris Louis XVIII et sa cour, qui, depuis 1789 jusqu'en 1815, étaient répandus dans toute la Pologne : à Varsovie, à Posen, à Dantzig, à Wilno, à Léopol, à Kiiow, à Witebsk, à Mitau, etc., et que nous avons nourris de notre pain. Quelques-uns d'entre eux se sont même établis chez nous, et leurs enfants sont devenus Polonais : nommément les Bussy, les de Beaumont-la-Coste, et, qui ont versé leur sang dans le régiment des lanciers polonais de la garde, pour ce même souverain que l'auteur de l'*Histoire de la Restauration* appelle *usurpateur*! (Voir *Note* 19). Ce n'est donc pas à l'apologiste de l'émigration française qu'il devait être permis d'insulter au malheur des Polonais, quand les Polonais ne demandent à la France, que l'hospitalité fraternelle qu'ils avaient accordée autrefois aux Français en Pologne.

M. de Lamartine dit, *Histoire de la Restauration*, v. III, p. 53 : « Quelques Polonais de » la garde de l'Empereur, qui remplaçaient » auprès de sa personne, et qui égalaient en » fanatisme les mamelucks ramenés par lui

» d'Egypte... » Et plus, tard, page 158, « ces » Polonais, véritables *mameluks du Nord.* »

Que veut dire le *noble* auteur par cette comparaison, des Polonais de la garde impériale, avec les mameluks de la même garde ! Si ce parallèle doit être une insulte, de quel droit, l'auteur veut-il jeter l'opprobre sur un corps étranger et fameux, dont les débris ont suivi en France le conquérant de l'Égypte, soit parce qu'ils s'étaient compromis envers les autorités du pays, soit que leur admiration pour le héros, les eût emportés à sa suite?.. Que veut dire cette expression, *véritables mameluks du Nord?..* Il n'y a aucune espèce d'analogie entre la manière dont le corps des mameluks se formait en Egypte et la création, en 1807, d'un régiment de volontaires polonais pour la garde de Napoléon. Cette garde était composée, en majeure partie, d'une jeunesse d'élite, étrangère au duché de Varsovie et arrivant de toutes les provinces de l'ancienne Pologne, et qui depuis a été choisie parmi tous les régiments du duché de Varsovie.

Si l'auteur veut avoir quelques notices sur la composition de ce corps, qu'il prenne la peine de s'informer à Chantilly, garnison de ce régiment; je ne crains pas d'en appeler au témoignage de cette ancienne résidence des Condés.

— Si M. de Lamartine admet que cette troupe polonaise, dont il semble d'ailleurs apprécier les qualités militaires, égalait comme cavalerie les mameluks, les cavaliers les plus fameux ; je me crois dispensé de lui en savoir gré. Nous n'avons pas sollicité son jugement, mais je l'inviterai à prendre des renseignaments auprès des généraux français, et ils lui diront : Si jamais les chevau-légers, lanciers polonais de la garde, ont échoué dans une seule charge contre telle cavalerie ennemie que ce fût ?

M. de Lamartine dit encore « que le fana-» tisme des Polonais égalait celui des mame-» luks. »

Je ne sais en quoi les Polonais de la garde de Napoléon auraient à rivaliser de fanatisme avec les mameluks ? Serait-ce fanatisme religieux ? Il n'y a là aucune analogie... Serait-ce fanatisme patriotique ? Je répondrai que j'ai beaucoup vécu avec les officiers de mameluks attachés au chasseurs à cheval de la garde impériale, mais que, vraiment, j'ignore si ces braves avaient du patriotisme ? En tout cas, leur position ne comportait guère ce sentiment. — Que les Polonais de la garde fussent fanatiques pour leur patrie, en cela M. de Lamartine a parfaitement raison, et la preuve en est que leurs pères envoyaient leurs enfants en France,

car ils savaient bien que là était l'espoir de la renaissance de la Pologne. Il est vrai que ce n'était pas la *France de la Restauration*, et voilà le *inde iræ* de Monsieur le champion de cette restauration !

Lorsque la France abandonna Napoléon, cette France qu'il avait placée à une élévation qui dépasse celle de Louis XIV, il fut question de lui accorder une garde de cavalerie, qui devait l'accompagner à l'île d'Elbe. Le régiment entier de chevau-légers lanciers polonais voulut en faire partie. Cependant, leur unique mobile n'avait pas été Napoléon, mais bien l'espoir d'une patrie. Le traité de Fontainebleau ne permit pas à l'Empereur d'avoir à l'île d'Elbe plus d'un escadron de 120 hommes ; il fut formé de volontaires choisis dans tout le régiment.

M. de Lamartine se déchaîne contre ce petit détachement de Polonais revenant de l'île d'Elbe, de l'exil avec Napoléon, et il oublie que, si les souverains de la coalition n'avaient pas permis à ce débris de Polonais d'accompagner l'Empereur, les chasseurs de la garde à cheval auraient fourni cette escorte, eux seuls, avec le même enthousiasme que la garde à pied avait témoigné.

Voici ce que dit M. de Lamartine page 130 :

« L'Empereur, pour se rendre à Fontaine-
» bleau, monta en voiture à la nuit tombante,
» escorté seulement de 200 cavaliers, comman-
» dés par le colonel Ierzmanowski, le colonel
» Duchamp et le capitaine Raoul. Quelques
» Polonais, *semblables à ces Germains* que les
» empereurs attachaient à leur fortune, et lan-
» çaient contre le peuple de Rome, marchaient
» aux roues de sa calèche, le sabre à la main.
» Des torches éclairaient ce cortége. »

Voilà donc ces mêmes Polonais, qui ressemblaient tout à l'heure, d'après M. de Lamartine, aux mameluks d'Égypte, et qui ressemblent maintenant aux Germains de l'empire de Rome !... Est-ce de la poésie que fait l'auteur ? En ce cas, il faut convenir que l'objet de son histoire est beaucoup trop sérieux pour amuser les lecteurs par des images aussi fantastiques. Les temps des empereurs romains sont trop éloignés pour nous permettre de poursuivre ce parallèle, ainsi que nous l'avons fait à l'égard des mameluks : mais, ce qu'il y a de certain, c'est que Napoléon n'a jamais lancé les Polonais de la garde contre Paris, comme peut-être les Césars lançaient des Germains contre Rome. Ainsi, cette double comparaison est aussi déplacée que ridicule. Quant aux sabres à la main, qui étonnent le paisible contemplateur

de la nature, il pourrait savoir qu'une escorte de cavalerie laisse ses sabres dans les fourreaux, ou les met à la main, selon que l'ordre en est donné.

M. de Lamartine continue, page 141 :

« A Paris ! répétèrent bientôt, de régiment » en régiment, de poste en poste, toutes ces » troupes. Les grenadiers de l'île d'Elbe et ces » *fougueux* Polonais qui s'étaient promis, sur » le brick l'*Inconstant*, de faire à Paris une » entrée triomphale et *soldatesque*, oubliaient » leurs fatigues, portaient légèrement leurs » armes... et voulaient arriver de jour aux » portes de la capitale, afin que le soleil et le » peuple vissent leur retour victorieux *dans* » *la patrie.* »

L'expression de *fougueux Polonais*, employée pour dépeindre le caractère d'une troupe de cavalerie légère, n'aurait rien d'offensant ; car, pour enfoncer des bataillons ou des escadrons ennemis, la cavalerie ne saurait avoir trop de fougue... Mais, dans cette circonstance, je crois que c'est l'imagination de l'auteur qui est par trop fougueuse.

C'est une intention malveillante qui fait dire à M. de Lamartine : *entrée soldatesque* ; il devait dire *entrée militaire*, et réserver le mot *soldatesque* pour les Germains et les kalmouks du

Volga, quand ces hordes barbares faisaient leur entrée à Paris. Mais l'auteur s'est bien gardé de leur donner ces *justes qualifications*, et, au contraire, cette *plume française* répand toutes les fleurs de la poésie en décrivant la honte de la France!.....

L'auteur dit plus loin : « Napoléon contint » leur élan... il sentit... que l'aspect de ses grenadiers et de ses Polonais, *ivres de jactance*, » donnerait à son entrée à Paris l'apparence » d'une conquête de la capitale par ses soldats. »

Il est difficile à un étranger de lutter avec un écrivain du talent de M. de Lamartine ; je n'ai ni sa jactance ni son coloris ; mais je ne sais vraiment pas pourquoi l'auteur se sert de cette expression envers mes anciens frères d'armes, en disant : *ces Polonais ivres de jactance*. Si je ne me trompe, on ne montre sa jactance que par la parole : or, l'escorte polonaise de l'île d'Elbe pouvait bien avoir de la fougue ; mais, quant à connaître *leur jactance*, il leur aurait fallu d'abord connaître à fond la langue dans laquelle écrit M. de Lamartine. Mais, comme je connais la composition du détachement de l'île d'Elbe, je puis certifier que, même les officirs de ce petit escadron, — excepté leur digne commandant, le baron Ierzmanowski, — seraient incapables de suivre une conversation

avec M. de Lamartine. L'expression de *ivres de jactance* ne leur est donc pas applicable.

Il est dit, page 158 : « Napoléon, après avoir
» dépassé ses grenadiers de l'île d'Elbe, aux-
» quels il avait fait faire halte à Écouen... avait
» continué sa route vers Paris, escorté de quel-
» ques officiers... et d'une centaine de Polonais
» de l'île d'Elbe, véritables mameluks du Nord,
» *voués à son culte*, dont *l'uniforme, la phy-*
» *sionomie, la voix, le geste*, communiquaient
» sur son passage l'enthousiasme à la fois guer-
» rier et *servile*, dont ils étaient animés pour
» lui. »

En vérité, M. de Lamartine fait trop d'honneur à nos simples soldats polonais, tous chevau-légers de la garde qu'ils fussent ; ils ne savaient pas le français ; ils ne pouvaient donc animer le peuple parisien par leurs paroles. Toute leur éloquence se bornait à crier : *Vive l'Empereur !*

Quant à l'*enthousiasme à la fois guerrier et servile*, c'est encore une contradiction. L'esprit guerrier peut et doit être discipliné, mais jamais *servile*, et les chevau-légers, lanciers polonais de la garde, n'ont jamais montré de servilité.

M. de Lamartine se surpasse encore en injustices dans le passage qui sera l'objet de

mes dernières réfutations. Voici ce qu'il dit, page 127 :

« Les émissaires, presque tous *officiers polo-*
» *nais,* avaient été postés dans les villes et dans
» tous les villages où séjournaient les corps.
» *Ces Polonais*, *race nomade*, *turbulente et*
» *servile*, n'avaient rien à respecter dans la
» dignité *de la patrie*, rien à perdre dans sa
» ruine. Guerriers et braves, les hommes de
» cette nation *adoraient dans Napoléon le dieu*
» *de la guerre*, et fomentaient dans les corps
» le *trouble, qui est leur génie natal*. Ils furent
» les instruments les plus actifs de la désorga-
» nisation à Montereau et à Lyon. »

Pour réfuter l'emportement rancuneux du légitimiste de Mâcon, je lui ferai observer que l'escadron incomplet de Polonais de l'île d'Elbe ne comptait que six officiers, y compris l'estimable commandant colonel Ierzmanowski. Excepté lui, comme je l'ai dit plus haut, aucun de ces officiers ne parlait le français au point de pouvoir entraîner des régiments français par la persuasion. Ces officiers et quelques sous-officiers ont pu être émissaires de l'Empereur, comme porteurs de ses ordres ou de ceux de son état-major. La présence des officiers polonais dans les villes et dans les villages où se trouvaient des corps de troupes françaises, est

une fiction poétique. Il n'y avait que sur un seul point de la France du nord, à Sédan, que quelques débris de l'armée de la Loire, restes des deux régiments du 7e et du 8e lanciers au service de France. Je le demande au véhément ami de M. de Polignac, qui les aurait postés dans les contrées méridionales que Napoléon traversait?... Cette haine contre la prétendue *turbulence servile de cette race nomade,* de cette émigration polonaise, est donc gratuite, intempestive et complétement injuste. Ces expressions favorites de l'auteur de *servilité guerrière* et *turbulence servile,* sont bien mal adaptées de la part d'un écrivain aussi distingué ; car la servilité n'est ni guerrière, ni turbulente, et l'esprit de servilité n'a jamais été celui de la nation, encore moins de l'armée polonaise. C'est une idée que le noble auteur de l'*Histoire de la Restauration* a puisée dans les souvenirs de Versailles, ressuscités aux Tuileries avec un règne désiré pendant vingt ans.

L'imagination toute poétique de l'historien s'égare au point de lui faire oublier que les Polonais n'ont pas de patrie, et il s'écrie que ces Polonais, qui furent les instruments les plus actifs de la désorganisation de l'armée française, n'avaient rien à respecter dans la dignité de la patrie, rien à perdre dans sa ruine!...

Quels que soient les sentiments des lecteurs français, qui, par curiosité, pourront jeter les yeux sur ces revendications toutes polonaises, je me flatte qu'ils reconnaîtront la cruelle injustice échappée à la douleur d'un légitimiste froissé par les événements de juillet 1830.

Jusqu'ici, j'ai reproché à M. de Lamartine des préventions toutes légitimistes contre le petit escadron polonais de l'île d'Elbe, dont la fidélité exemplaire n'a pas désarmé la rancune du grand poète. Mais ici, ce n'est plus de l'année 1815 qu'il est question, ce n'est plus de la rentrée magique, mais désastreuse de Napoléon, qu'il s'agit. M. de Lamartine écrit l'*Histoire de la Restauration* en 1851, après une continuité d'événements qui, depuis 1830, ont pesé d'un poids de fer sur toute la nation polonaise. Il voit tous les jours une émigration bien autrement malheureuse que ne l'avait été celle qui lui inspire ces ressentiments ; il sait que les deux hémisphères sont peuplés de débris d'une nation qui avait toujours été l'amie de la France, et qui avait bien mérité de la civilisation et de la chrétienté ; et il écrit, non pour son portefeuille, non pour ses mémoires de famille, mais pour l'Europe entière, ces paroles qui ont retenti dans les cabinets des souverains cohéritiers d'un pays partagé : « Le *trouble*

» *est leur génie natal.* On les trouve mêlés
» *depuis* à tous les tumultes de nos révolutions,
» brandons militaires ou civils, selon que la
» révolution est soldatesque ou civile. Ils ont
» pour patrie la révolution ! » — Est-ce la preuve d'un *cœur noble?* le cœur de l'auteur des *Méditations*, des *Harmonies?* Est-ce Lamartine, enfin, qui a pu tracer ces lignes atroces ! Ne croirait-on pas que le génie de Marat est venu égarer la plume d'un gentilhomme français, pour se venger de n'avoir pu exterminer une caste qu'il avait en horreur?...

M. de Lamartine a-t-il donc oublié, en 1851, ce qu'il avait si noblement exprimé en 1847, dans son *Histoire des Girondins*, en rapportant la rencontre de Marie-Antoinette, reine de France, avec le député Merlin ?

Voici ce que raconte M. de Lamartine, vol. Ier, p. 449, édition de Bruxelles :

« Vous pleurez, Monsieur, dit la reine à Mer-
» lin? — Oui, Madame, répondit le député
» stoïque, je pleure sur les malheurs de la
» femme, de l'épouse, de la mère; mais mon
» attendrissement ne va pas plus loin : je hais
» les rois et les reines! » Ce mot, qui pouvait
» être sublime à sa place, était dur dans un pa-
» reil moment, devant un roi avili, des enfants
» innocents, une femme outragée. Il dut frapper

» au cœur de la reine plus cruellement que les
» coups de hache du peuple aux portes de son
» palais. Fallait-il associer la haine à la pi-
» tié dans la même expression, devant de pa-
» reilles infortunes ! *Les opinions* les plus rigi-
» des *n'ont-elles pas aussi leur décence* et leur
» pudeur, qui leur défendent de se dévoiler
» quand *elles ne peuvent que blesser les cœurs*
» *saignants*? Et n'y a-t-il pas dans la nature de
» l'homme quelque chose de plus saint et de
» plus permanent que ces haines d'opinions?
» Nous voulons dire l'attendrissement sur les
» vicissitudes du sort, le respect de la fortune
» tombée et la compassion pour la pudeur. »

C'est donc par M. de Lamartine lui-même, que je réplique à ses emportements et à ses invectives légitimistes contre des Polonais innocents envers la révolution française, et ce n'est pas *à l'auteur* qu'il sied de reprocher à la nation polonaise d'avoir pour patrie la révolution, *à elle* qui, *au fait, n'en a eu aucune,* tandis que M. de Lamartine lui-même a participé fatalement aux bouleversements de sa propre patrie !...

Mais il est temps de quitter les injures irréfléchies et poétiques de l'auteur de l'*Ange déchu,* envers la Pologne ; je vais clore cet article par les paroles de l'auteur de l'*Histoire de la Res-*

tauration, vol. II, page 346. Emporté par un moment d'ivresse légitimiste, il dit : « A peine » l'Empire était-il renversé, que l'on recom- » mença à penser, à écrire, à chanter, en » France. Plusieurs noms qui s'éteignaient ou » qui commençaieut à poindre dans le siècle » assistaient ainsi au déclin de l'Empire et à » l'aurore de la Restauration. *La nature, qui* » *avait paru stérile* parce qu'elle était distraite » par la révolution, par la guerre et par le des- » potisme, *se remontrait plus productive que ja-* » *mais*. C'était la végétation d'une nouvelle » sève longtemps comprimée, la renaissance » de la pensée sous toutes les formes de l'art » moderne. Une nouvelle ère de la poésie, de » *la politique*, de la religion, devait couver dans » ce foyer *dont la paix et la liberté* avaient ra- » vivé les flammes. *On reconnaissait la France* » *au moment où elle était vaincue* par la *fréné-* » *sie* d'ambition de son chef, *elle reprenait le* » *sceptre* de l'intelligence cultivée et de *l'opi-* » *nion dans le monde.* »

J'en appelle à tout Français qui a du cœur, n'est-ce pas de la *frénésie*, d'insulter ainsi au désastre, à l'humiliation de sa propre patrie?...

Je termine ces notes rassemblées à la hâte. Je désire que ces observations sur trois ouvrages français, qui ont parlé des Polonais, puis-

sent donner l'occasion, à mes anciens camarades ou à leurs successeurs, de produire les mémoires qu'ils possèdent sur cette époque déjà si éloignée. Je serais même heureux si mes souvenirs, jugés infidèles par quelques-uns, et insuffisants par d'autres, pouvaient provoquer de nombreuses rectifications; la vérité et l'honneur national, l'honneur des militaires polonais ont été le mobile qui a dirigé ma plume.

Le prince Ierzmanowski ayant victorieusement combattu les assertions de M. de Lamartine, nous croyons devoir reproduire son article à la fin du volume. (*Voir* Note **20.**)

Nous devons à l'obligeance de deux personnes la communication des deux articles concernant M. de Lamartine. Le premier est dû à la plume habile et patriotique du commandant Du Casse, aide-de-camp de S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, et le second, à la plume d'un gentilhomme polonais. Ces deux articles, qui ne nous étaient point connus lors de l'impression des deux premières éditions de notre ouvrage, nous nous empressons de les reproduire dans celle-ci, d'autant plus qu'ils corroborent parfaitement le jugement que nous avons porté sur les opinions et sur les tendances de M. de Lamartine. (*Voir* Notes **21** *et* **22**.)

NOTES.

Note 1.

Le général Mionczynski, après avoir servi la Pologne dans la confédération de Bar, émigra en France et y prit du service militaire. Au commencement de la révolution française de 1789, Dumouriez, qui l'avait connu en Pologne, le distingua et lui donna des commandements importants. En 1793, le général Mionczynski fut décapité à Paris. Il est certain qu'il n'eut jamais aucune intelligence avec les ennemis de la France; cela ne s'accordait pas avec ses antécédents. C'est à sa famille à éclaircir ces faits. Quant à nous, nous prions nos compatriotes, résidant en France, de vérifier l'assertion de l'honorable Stanislas Plater, que Mionczynski fut le premier organisateur de l'arme des chasseurs à cheval, en France

Note 2.

M. Thiers cite deux fois le nom de Lazowski. D'abord Lazowski, clubiste dont parle aussi M. de Lamartine dans l'*Histoire des Girondins*, et puis l'officier distingué du génie, le général Lazowski. On nous a assuré que ce dernier appartient à une famille polonaise établie en France depuis l'émigration du roi Stanislas Leszczynski. C'est encore un renseignement à recueillir en France, ainsi que celui concernant le général Haxo, qui, à ce qu'on nous assure, est aussi d'origine polonaise. Nous attendons avec intérêt des éclaircissements sur ces personnages remarquables.

Note 3.

Voici le passage de la *Henriade* de Voltaire, que M. Thiers s'est plu, à plusieurs reprises, d'appliquer au prince Joseph Poniatowski. Nous reproduisons ce passage, parce que M. Thiers semble avoir oublié plus tard que la Pologne avait eu des liens avec la France, bien antérieurs à ceux de l'époque de l'histoire qu'il traite :

« Valois régnait encor, et ses mains incertaines
» De l'État ébranlé laissaient flotter les rênes :
» Les lois étaient sans force et les droits confondus,
» Ou plutôt, en effet, Valois ne régnait plus.
» Ce n'était plus ce prince environné de gloire
» Aux combats de l'enfance instruit par la victoire
» Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
» Et qui de la patrie emporta les regrets,
» Quand *du Nord* étonné de ses vertus suprêmes
» Les *peuples* à ses pieds mettaient les diadèmes.
» Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier,
» Il devient lâche roi, d'intrépide guerrier,
» *Endormi* sur le trône *au sein de la mollesse*
» Le poids de la couronne accablait sa faiblesse ;
» Caylus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Espernon,
» Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
» D'un maître efféminé corrupteurs politiques
» Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques. »

Note 4.

La bataille de Kirchholm, livrée le 27 septembre 1605, sur les bords de la Dzwina, non loin de Riga, est une des plus célèbres, surtout par sa magnifique charge de cavelerie. Le grand général (connétable), Jean-Charles Chodkiewicz, y commandait en chef. Il n'avait sous ses ordres : infanterie, cavalerie et artillerie, que 3,700 combattants, composés de Polonais, Litvaniens, Tatars de Litvanie, Livoniens et Kourlandais. Les Suédois étaient au nombre de 17,000 hommes d'excellentes troupes. L'illustre Chodkiewicz, en passant devant les rangs polonais, leur dit : « L'ennemi vous est bien supérieur en nombre; mais » si vous parvenez à vaincre, votre gloire sera plus grande! » Aussitôt, Paul Chodzko, capitaine de cavalerie (Towarzysz pancerny), s'écrie : « Le nombre de l'ennemi ne nous effraie » pas, nous le compterons après la victoire! » Chodkiewicz répliqua : « Dieu veuille que tes paroles se vérifient; mais elles » sont de bon augure! » Puis il donna sa bénédiction à l'armée, et le combat commença. Pendant quatre heures, le cou-

rage et l'impétuosité des Polonais se surpassaient. Le roi de Suède, Charles IX. qui commandait en personne, eut son cheval tué sous lui, et ne dut son salut qu'à la vitesse d'un autre cheval que l'un de ses soldats lui offrit. Le duc de Brunswick et autres chefs y furent tués, avec 9,000 Suédois tués ou blessés, et 500 fait prisonniers. Soixante drapeaux et onze canons furent les trophées de cette journée. Chodkiewicz fit rendre les honneurs funèbres militaires aux chefs suédois. Plusieurs princes s'empressèrent de le féliciter lui et le roi Sigismond III. par des lettres autographes. En premier lieu, on doit citer le pape Paul V, l'empereur Rodolphe II, le roi d'Angleterre Jacques Ier, le sultan Achmet I, le schah de Perse Abbas-le-Grand, etc. Cette bataille fut célébrée par la peinture et la gravure; elle est aussi représentée par les beaux tapis de Flandre.

Note 5.

Comme dans tous les pays de l'Europe, les droits féodaux, sans en excepter la France, ont pesé sur la Pologne. C'est donc à tort que M. Thiers s'appesantit sur le prétendu esclavage des paysans polonais. Nous avons lu, dans un ouvrage d'un respectable écrivain français, ces mots : « La vraie philosophie a dé- » taché de la glèbe les Gaulois que la violence barbare y avait » attachés; grâces à elle, les Français *ne sont plus* corvéables. »

Note 6.

Décret pour la formation de la garde polonaise.

La commission d'administration de Varsovie,

La volonté de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, est qu'il soit formé un régiment de cavalerie légère polonaise de quatre escadrons, lequel sera incorporé à la garde impériale pour faire le service, avec les mêmes obligations, près de S. M. l'empereur Napoléon.

Nous nous hâtons d'instruire le public de ce nouvel honneur que S. M. I. fait à la nation polonaise, en confiant aux jeunes volontaires polonais la garde de sa personne sacrée. Le champ qui s'ouvre à l'instruction, aux mérites et à la gloire, est trop vaste, l'honneur trop attrayant, pour que nous ayons besoin d'inviter, là où l'enthousiasme et le patriotisme appellent aux étendards nationaux, plus de volontaires que n'en admet le chiffre prononcé par nous par égard à l'exiguïté des fonds. Laissant de côté une recommandation qui pourrait déroger à la noble ardeur et au zèle connu de la nation, nous enjoignons aux chambres d'administration des départements, pour qu'elles inscrivent pour cette garde la jeunesse qui se présente en foule

pour s'enrôler au service militaire, et qu'en prenant connaissance de leurs qualités morales, de leur santé, de leur âge, de leur taille et des forces que leur destination exige, elles dirigent les volontaires à S. A. le prince Poniatowski, notre directeur de la guerre.

Chacun, dans cette garde, le gentilhomme, le bourgeois, le villageois, y seront également admis; de mauvaises mœurs, l'inconduite des professions basses, un manque d'éducation et des défauts corporels pourront seuls en exclure. Cependant chacun qui désire entrer dans ce corps devra être propriétaire ou avoir un garant de sa fidélité. Cette garde sera vêtue, armée, montée, équipée et entretenue par le trésor impérial.

Comme, à l'armée, les gens inutiles gênent les opérations militaires : chaque garde sera tenu de soigner lui-même son cheval, ce fidèle compagnon de ses fatigues.

Hâtez-vous, jeunes volontaires, d'accourir à mériter, sous les auspices de Napoléon le Grand, le titre de guerriers, et de prouver par votre courage, par la constance dans les fatigues et par les vertus innées à la nation polonaise, que vous mériterez d'être incorporés à ce corps d'élite d'une nation et d'une armée victorieuses, méritez bien de la patrie, en contribuant à sa gloire et en vous attirant l'approbation du héros restaurateur et pacificateur du monde. La patrie l'exige, votre courage y aspire, la gloire et l'Empereur vous attendent.

Cette proclamation sera publiée par le prince directeur de la Commission de la guerre.

Fait à Varsovie, en séance du 19 février 1807.

Stanislas MALACHOWSKI,
Président.

Joseph, Prince PONIATOWSKI,
Directeur de la guerre.

Jean LUSZCZEW,
Secrétaire-général de la commission d'administration.

Note 7.

Un corps des *Houlans* ou *Ulans* Polonais venant de Naples; c'est celui qu'on nomme plus tard *lanciers de la Vistule*. La lance fut jadis en usage dans toute l'Europe, pendant les temps de la chevalerie. La cavalerie polonaise l'a toujours conservée, mais ce n'est que le premier rang de cette cavalerie d'élite qui était armé de lances. Les régiments qu'on a nommés *Houlans*, du temps des rois saxons et de Stanislas-Auguste, étaient de la cavalerie légère, fournie par les Tatars, colonisés en Litvanie, en 1400; et comme le premier qui forma un pareil corps s'appelait *Houlan*, nom de famille qui existe encore, ces lanciers

légers furent ainsi nommés. En 1831, il y eut un lieutenant-colonel Ulan, qui remplit son devoir de Polonais.

Note 8.

Voici le couplet que le général Lasalle composa pour le régiment de chevau-légers polonais de la garde de l'empereur Napoléon, et qu'il chanta lui-même à la tête du régiment :

« Les Français étaient en Pologne,
L'Espagne voit des Polonais...
L'Europe verra sans vergogne
Régner Français et Polonais.
Quelle nation est assez forte
Pour résister à leur effort ?...
Polonais, Français font en sorte
De mettre tout le monde à mort. »

Note 9.

Nous n'arrivons, dans nos revendications, que jusqu'à la fin de 1809; mais comme M. Thiers aborde dans son onzième volume les évènements de 1810, je crois devoir faire mention de ce qui se passa à Castroxeriz en 1810, parce que cela a quelque intérêt pour le rôle que les Polonais y ont joué. Un régiment de marche de la cavalerie légère de la garde, composé de chevau-légers, déjà lanciers polonais (car nous fûmes armés de lances immédiatement après la campagne de Wagram), et de chasseurs à cheval, et de Mameluks, sous les ordres du colonel Delaitre, premier major des chevau-légers lanciers, arriva à Castroxeriz au printemps de 1810. L'état-major s'y établit constamment; les divers détachements furent, d'après les circonstances, tantôt cantonnés dans les environs, tantôt concentrés dans la ville, surtout depuis que les *guérillas* se renforçaient et que nous y fortifiâmes un couvent qui pouvait contenir beaucoup de chevaux dans l'église et au rez-de-chaussée disposés en écuries : aux étages supérieurs, où tous les corridors portaient, comme à l'école militaire de Paris, les noms de collègues morts au champ d'honneur. Arrivé à Castroxeriz, qui est une petite ville, avec un ancien château des comtes de Castro, et dominée par une haute colline où l'on croit apercevoir les traces d'un camp de César, nom que la ville conserve dans la corruption de celui de *Castrum Cæsaris*, le colonel Delaitre crut devoir y nommer un commandant de place pour maintenir l'ordre du service militaire et civil dans la ville et son arrondissement. Il choisit M. Caire, capitaine des chasseurs à cheval de la garde, militaire de beaucoup de mérite, mais qui ne savait pas du tout

l'Espagnol. Après quelques jours d'essai, le colonel Delaitre fut obligé, à son grand regret, d'avoir recours à un officier polonais; car, parmi nous, plusieurs étaient en état, non-seulement de parler, mais même d'écrire en espagnol le peu qui était indispensable. Il n'était alors que lieutenant en premier, mais faisant fonction de capitaine; c'est donc moi qui fus honoré du titre de *Commandante de la plaza de Castroxeriz y de sus Alvededores*. J'organisai le service de façon à ce que les vivres, les fourrages et les impôts du roi rentrassent régulièrement, et que nos relations avec le général Dorsenne et la poste aux lettres de Burgos fussent établies. Avant cela, plusieurs soldats porteurs de la correspondance avaient été tués. Mais depuis, nous employâmes des ecclésiastiques espagnols qui portaient, à tour de rôle, nos dépêches à Burgos. Notre petite administration était si juste, que le colonel Delaitre ne pouvait se montrer hors de sa maison sans être entouré de castagnettes, de bouquets et de cris de *viva!* Après un séjour de près d'une année, on nous regrettait comme à Chantilly... Mais il faut dire que, lorsque l'ordre du gouvernement du roi Joseph arriva de défendre l'inhumation des morts dans les églises, et d'ériger un cimetière hors de la ville, les principaux habitants de Castroxeriz vinrent chez moi m'offrir de fortes contributions pour être libres de ne pas exécuter cet ordre; ils furent bien surpris quand je leur accordai leur demande sans difficulté *et gratis*; car je crus comprendre combien il était intempestif de vouloir civiliser un peuple avant de l'avoir conquis, et d'exiger de lui de pareils sacrifices, tandis que l'on ne pouvait quitter les murs d'une ville qu'avec des escortes pour ne pas être égorgé. Quant au secret que j'employai pour remplacer le colonel Delaitre dans son pachalik, c'était celui de ne jamais avoir accepté d'autre cadeau que des perdrix rouges vivantes.

Note 10.

Monsieur le général,

En réponse à votre lettre, Monsieur le comte, au sujet de la charge de Somo-Sierra et du 13e bulletin de l'armée d'Espagne, dans lequel il est dit : « Le général Montbrun fit une charge à la tête des chevau-légers polonais, charge brillante s'il en fut, où ce régiment s'est couvert de gloire, et a montré qu'il était digne de faire partie de la garde impériale. » — Je m'empresse de vous témoigner qu'ayant été capitaine de la 7e compagnie du 3e escadron de ce régiment, je puis déclarer que ce n'est pas le régiment entier qui a fait cette charge, par laquelle les 16 pièces de canon ont été enlevées, mais seulement le 3e escadron composé de la 3e et 7e compagnie, consistant en 4 pelotons, et, ce jour-là, de service auprès de la personne de l'Empereur,

sous le commandement du chef d'escadron Kozietulski. — Comme j'ai été dans cette charge à la tête de ma compagnie, jusqu'au moment de ma grave blessure, je puis certifier que M. le général Montbrun n'a pas mené cette charge, d'autant moins que l'escadron de service auprès de l'Empereur ne se trouvait pas sous ses ordres, mais sous ceux du maréchal Bessières, qui était présent à cette affaire, ainsi que le général Montbrun, qui commandait alors le corps de cavalerie de l'armée. Le général Montbrun a sans doute été dans la proximité de notre charge, ainsi que tout l'état-major de l'Empereur, car tout cela se passait sous les yeux de Napoléon. Quelques officiers français ont pu participer à la charge, ainsi que le comte de Ségur, qui y fut blessé; mais il est incontestable que notre escadron s'est lancé tout seul, par l'ordre de l'Empereur et sous le commandement exclusif du chef d'escadron Kozietulski, du capitaine Dziewanowski et de moi-même qui commandais la septième.

Quant à ce qui s'est passé après que j'eus perdu connaissance, vous le savez mieux que moi, mon général, puisque vous étiez présent à ce combat et que vous en avez vu les résultats et les suites.

Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de ma haute considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre serviteur,

Rohatyn, ce 1er mai 1854.

Pierre Krasinski.

Note 11.

Mon général,

J'ai reçu votre lettre au sujet de la charge de Somo-Sierra, ainsi que le 13e bulletin de l'armée d'Espagne, dans lequel il est dit: « Le général Montbrun fit une charge à la tête des chevau-légers polonais, charge brillante s'il en fut, où ce régiment s'est couvert de gloire et a montré qu'il était digne de faire partie de la garde impériale. » — Je m'empresse d'y répondre. Nous faisions bien partie des troupes, sous le commandement du général Montbrun, qui nous commandait comme toute la cavalerie d'avant-garde à Somo-Sierra : cela ne signifie pas que ce général se soit mis à la tête de notre escadron pour exécuter la charge. Un bulletin n'est pas une parole d'évangile. Ayant été lieutenant dans la 3e compagnie du 3e escadron, je puis certifier, ainsi que vous le désirez, mon général, que ce n'est pas le régiment entier qui a fourni cette charge, mais seulement son 3e escadron, composé de la 3e et 7e compagnie, forte chacune de quatre pelotons de 12 files qui, commandé par son chef d'escadron Kozietulski, se trouvait, ce jour-là, de service près de l'empereur Napoléon. Comme j'ai fait partie de

cette charge, comme mon cheval m'a été tué, et que moi-même gisant sous son poids, je n'ai été criblé de blessures par les soldats espagnols, qu'après que les 16 pièces de canon, placées en 4 batteries étagées, avaient été prises, j'ai parfaitement vu que le général Montbrun n'a pas mené cette charge, car, bien que ce fût lui qui commandait toute la cavalerie qui se trouvait sous la main de l'Empereur, ce n'est que le seul escadron de service qui, à la voix de son chef d'escadron Kozietulski, s'est lancé sur les batteries ennemies, et les enleva sans coup férir. Si le comte de Ségur a été blessé à cette affaire, il y aura assisté en brave volontaire ; je ne doute pas que le général Montbrun ne fût dans notre proximité, mais il est hors de question, ainsi que vous me le dites, mon général, que personne n'a fait cette charge que notre 3e escadron, sous les ordres de son chef d'escadron Kozietulski et des capitaines Dziewanowski de la 3e, et Pierre Krasinski de la 7e compagnie. — Quant à ce qui s'est passé après que j'eus perdu connaissance, vous devez le savoir mieux que moi, puisque vous étiez alors lieutenant en premier au 2e escadron du régiment qui nous suivait.

Veuillez, je vous prie, mon général, agréer l'assurance de ma haute considération,

Niegolewo, ce 21 février 1854.

NIEGOLEWSKI.

Note 12.

Au très-honorable historien du Consulat et de l'Empire.

Monsieur,

Dans votre *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome IX, page 365, épisode de la campagne d'Espagne, bataille de Somo-Sierra, je lis ces lignes : « Le premier escadron essuya une » décharge qui le mit en désordre, en abattant 30 ou 40 cava-» liers dans ses rangs ; mais les escadrons qui suivaient, pas-» sant par-dessus les blessés, arrivèrent jusqu'aux pièces, » sabrèrent les canonniers et prirent les 16 bouches à feu. »

En ma qualité d'ancien officier des chevau-légers polonais de la garde, 3e compagnie, 3e escadron, atteint de onze blessures dans cette rencontre, à la suite de laquelle j'ai été décoré ; au nom de mes compatriotes tombés avec gloire dans cette charge mémorable, que les Anglais ont surnommée les modernes Thermopyles ; dans l'intérêt du brave 3e escadron, dont la mémoire m'est chère et le renom précieux, permettez-moi de redresser un fait qui acquiert une grande importance par l'autorité de votre nom, et que le soin de notre gloire militaire, si c'est le seul héritage qu'il nous soit donné de léguer à nos fils, nous fait un devoir de soumettre aux investigations les

plus minutieuses qui aient jamais été commandées à un historien consciencieux en face de la postérité.

D'abord, et pour procéder avec ordre, ce n'est pas *le premier escadron*, mais le troisième par son numéro, des chevau-légers polonais, jeune garde qui, sous les ordres de *son* chef d'escadron, Kozietulski, étant de service près de l'Empereur, se trouvait précisément sur la chaussée devant le défilé; il fut lancé contre les batteries espagnoles, qui, de leur position étagée, nous couvraient littéralement de mitraille. Cet escadron, formé de la 3e et 7e compagnie, s'acquitta glorieusement de sa mission, ayant laissé cinq officiers, plusieurs sous-officiers et une quarantaine de soldats sur la place, il s'empara des 16 canons *sans coup férir*, se rendit maître de la position, et ouvrit la route au corps d'armée. Tout l'honneur de ce brillant fait d'armes lui revient sans partage. Ensuite, et quant à avoir été mis en désordre comme vous le prétendez, il est évident, pour quiconque a la connaissance des lieux, que la charge n'a pu être exécutée *avec ordre*, le rétrécissement de la gorge, en cet endroit, s'opposant au développement de l'escadron, suivant les règles *de la stratégie*. S'il y a eu *désordre*, la cause en était dans la nature du terrain, que nous ne pûmes aborder que par quatre, et non dans l'effet du feu de l'ennemi que l'impétuosité du coup de main ne donnait guère le temps d'apprécier; la moindre hésitation eût permis aux canonniers de recharger leurs pièces; nous étions perdus et le coup manqué, et qui sait ce qu'il en serait résulté? Tout au moins nos annales militaires n'auraient pas à conserver le souvenir précieux de l'hommage que rendit à nos soldats l'Empereur, qui, survenu au lieu du combat, fit mettre le régiment en bataille et le sabre en main; puis, ayant fait sonner un demi-ban, s'avança devant son front, se décrouvrit et s'écria : Honneur aux braves!

Cette scène fut reproduite le lendemain sur la route de Madrid par un régiment du corps d'armée du duc de Bellune, qui nous reçut à notre passage avec les honneurs militaires, et au cri trois fois acclamé de : Honneur aux braves!

Ce témoignage rendu à la bravoure des chevau-légers polonais de la garde par l'Empereur, qui n'était pas prodigue de telles marques d'honneur, en proportion surtout des innombrables marques de dévouement qu'il recevait, et de la prodigalité avec laquelle on lui livrait son sang, ce témoignage, dis-je, est de quelque poids pour l'histoire, qui doit en tenir compte; un escadron qui eût été *mis en désordre* n'aurait été guère digne, après tout, de ces marques d'admiration! Quelques jours après, notre *régiment passa d'emblée vieille garde*.

S'il vous survenait des doutes sur ma compétence en des matières *quorum pars parva fui*, vous me l'accordez, n'est-il pas vrai? je vous dirais que, pour ma part, emporté par l'ardeur du combat et l'élan irrésistible et communicatif dont nous étions possédés, je me trouvai presque seul des nôtres au plus

épais des Espagnols débandés. C'est alors que j'eus mon cheval tué sous moi, et qu'ainsi renversé et engagé sous lui, je fus frappé par les fuyards de deux coups de feu et de neuf coups de baïonnette, qui me clouèrent sur le revers du ravin, sans pourtant m'ôter ma présence d'esprit; et, trop intéressé à l'événement du combat pour ne pas en suivre les rapides péripéties avec l'attention la plus vigilante. Je me rappelle parfaitement ceux qui, après la prise des canons par le 3e escadron, sont venus déboucher sur la position. J'attendais d'eux mon salut, l'ennemi, s'il fût revenu sur ses pas, devant infailliblement m'achever ou me prendre. Les premiers que j'aperçus furent les escadrons de notre régiment de chevau-légers, qui, ayant passé la nuit en arrière du quartier-général, se trouvaient en retard de quelques minutes sur leur troisième escadron. Des sept officiers de l'escadron, aucun ne revint sain et sauf de cette charge; le chef d'escadron Kozietulski eut son cheval tué sous lui; le capitaine en premier Dziewanowski eut la cuisse et le bras fracassés, et mourut à Madrid, à mes côtés, le 4 décembre; le capitaine en second Pierre Krasinski, *contusionné*; les lieutenants Krzyzanowski, Rudowski, Rowiçki, tués sur place, et j'en revins avec onze blessures. — Je vous mettrais volontiers au défi, si la forme en était plus civile, de reproduire un seul nom d'officier ou de soldat ayant péri ou étant blessés dans cette rencontre, et appartenant à un autre corps qu'au régiment des chevau-légers polonais commandé par le colonel Vincent Corvin, comte Krasinski, et représenté par son troisième escadron.

Je m'arrête. Si je suis entré minutieusement dans quelques détails, c'est que j'ai voulu y porter la lumière. Je crois avoir suffisamment prouvé : 1o que c'est *le troisième escadron, par son numéro*, et non le premier, qui essuya, etc.; 2o qu'il ne fut pas mis en déroute ni en désordre, expression atténuatoire, mais équivalente, quoique plus polie; 3o que ce ne sont pas, comme vous le rapportez, les escadrons qui suivaient, qui, passant par-dessus les blessés, arrivèrent jusqu'aux pièces, sabrèrent les canonniers et prirent les 16 bouches à feu, mais bien le troisième escadron de chevau-légers polonais de la garde, qui, après avoir sabré et mis en fuite les canonniers espagnols, prit les 16 bouches à feu.

Je n'entrerai avec vous, Monsieur, dans aucune polémique sur votre manière d'écrire l'histoire; elle est admirable, et vous en êtes le juge le mieux qualifié. Je considère, en m'adressant à vous, autre chose encore que l'immense intérêt de notre gloire militaire : sans fatuité, notre réputation est faite; je fais appel à celui non moins important de votre gloire d'historien; c'est une auréole qui ne doit pas être ternie par le moindre semblant de partialité. Vous appartenez au siècle, Monsieur; si les grands historiens sont de leur temps, ils sont de toutes les nations. Je ne préjugerai pas de votre intention; vous n'avez

pu vouloir ajouter encore une parcelle de gloire à celle dont votre nation est toute ruisselante dans votre grande époque du Consulat et de l'Empire.

J'espère que vous voudrez bien faire droit à ma réclamation, en l'insérant dans votre prochain volume, ou par telle voie qui vous plaira.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus haute,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

Le colonel NIEGOLEWSKI,
Ancien lieutenant en premier aux chevau-légers polonais de la garde impériale.

Niegolewo, près Buk, duché de Posen, par Berlin, ce 14 mai 1850.

Réponse faite à M. le colonel Niegolewski.

M. Thiers, mon cher collègue, après nous avoir fait attendre longtemps sa réponse, vient de me faire déclarer par son secrétaire qu'il regardait comme bonne la signature Théophile (son valet de chambre), et il s'est refusé à donner la sienne, je vous renvoie donc le récépissé de chargement que je lui avais communiqué.

GREESSE.

Le colonel Niegolewski, à M. Thiers à Paris.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous adresser, relativement à un passage de votre IXe volume sur le *Consulat et l'Empire*, des réclamations suffisamment fondées. Ma lettre dont je joins ici une copie est en date du 4 mai 1850, elle est restée sans réponse. Cependant M. Théophile m'en a accusé réception. J'ai votre Xe volume sous les yeux et je n'y trouve aucun renvoi explicatif du fait contesté; cependant en le lisant je rencontre à la page 305, liv. XXXVe, une note qui va me servir de pièce de conviction contre vous, c'est un aveu que vous faites de l'importance des circonstances de détail, vous y dites :

« L'important est de conserver le caractère des grands évé-
» nements, et c'est à quoi on arrive en s'efforçant de se tenir
» pour les nombres les distances, les durées, les circonstances
» de détail, le plus près possible de la vérité. »

Il résulte de là que si vous n'acceptez pas ma version authentique, vous dénaturez le caractère du grand événement de Somo-Sierra, car ce sont ces circonstances de détail sur lesquelles il ne vous a pas été possible de vous éclairer complétement et que je vous fournis, qui forment le caractère de ce événement. Je nomme les officiers présents à l'action, je dis

qu'il n'y a eu qu'un escadron qui y ait pris part, voilà pour les nombres, j'explique suffisamment la position pour qu'on puisse juger les distances, et pour la durée, c'est celle très appréciable d'une charge de cavalerie faite au grand galop dans une gorge défendue par 16 pièces de canon placées sur quatre étages, qu'il fallait enlever l'un après l'autre, sous la mitraille! plus loin vous ajoutez :

« J'ai la conscience de n'avoir rien négligé à cet égard, et je » crois avoir réuni plus de documents, plus de travail sur ces » documents qu'on ne l'avait fait avant moi. Je ne suis jamais » en repos, je l'affirme, quand il reste quelque part un docu- » ment que je n'ai pas possédé, et je ne me tiens pour satis- » fait que lorsque j'ai pu le consulter. »

Vous pouvez avoir, en effet, réuni beaucoup de documents, et avoir travaillé sur les pièces plus que qui ce soit, je n'en doute pas, mais votre conscience, si on vous en croit, ne doit pas être satisfaite, car il en reste d'autres, et d'une valeur bien supérieure. Les bulletins dits officiels sont contestables et leur *inexactitude est proverbiale : on dit menteur comme un bulletin!* tandis que le témoignage des contemporains, c'est la source pure de toute histoire; consultez donc les documents qu'on vous apporte si vous voulez pouvoir affirmer que vous avez tout mis en œuvre pour vous renseigner exactement.

Je ne veux pas préjuger des motifs de votre silence, je l'attribue aux soins et aux travaux nombreux dont vous êtes empêché momentanément.

Je reviens à la charge, j'y mets de la tenacité comme vous voyez, c'est que le temps presse, que l'intérêt est considérable, et peut-être aussi est-ce parce que j'appartiens à une génération qui ne connaissait guère les découragements.

Enfin, Monsieur, quand la patrie est absente, le culte des souvenirs est d'autant plus nécessaire à l'âme, et quoique les droits de la vérité soient imprescriptibles, la tradition s'affaiblit à mesure que les acteurs du grand drame de l'Empire disparaissent. Je suis aujourd'hui le seul officier vivant, débris de l'épisode de Somo-Sierra, et c'est à moi qu'incombe la responsabilité du témoin véridique à décharge dans le procès que vous faites à notre gloire nationale, car vous ne pouvez pas refaire l'histoire.

Somo-Sierra nous appartient, Dziewanowski, Krzyzanowski, Rowiçki, Rudowski l'ont scellé de leur sang. Rectifiez l'erreur pendant qu'il en est temps encore, et puissent vos écrits rester pour rappeler éternellement la gloire d'une époque à laquelle il n'aura pas manqué non plus un historien sincère.

J'espère que, pour cette fois, vous voudrez bien m'honorer d'une réponse; c'est un intérêt qui me tient au cœur, et dont je chercherai la satisfaction jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

Veuillez agréer l'assurance de ma considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre serviteur,

Le colonel André de NIEGOLEWSKI,
Ancien officier de chevau-légers Polonais de la garde impériale, officier de la Légion-d'Honneur, breveté en 1813 après la bataille de Leipzig, chevalier de l'Ordre militaire de Pologne, député aux Etats réunis de Prusse à Berlin.

Niegolewo, près de Buk, grand duché de Posen, ce 26 septembre 1851.

Réponse de M. Thiers.

M. Thiers est aux regrets d'avoir laissé sans réponse la première lettre que M. le colonel Niegolewski lui a fait l'honneur de lui écrire. Il avait pris note de la réclamation, et fait de nouvelles recherches qui l'ont entièrement confirmée. Aussi, en se proposant d'y faire droit, aurait-il désiré en donner connaissance à M. le colonel Niegolewski, mais malheureusement sa lettre s'était trouvée égarée et restée par suite sans réponse, faute d'adresse.

M. Thiers remercie M. le colonel Niegolewski de la double peine qu'il a bien voulu prendre et qui portera ses fruits. Dans une prochaine réimpression du tome IX, l'affaire de Somo-Sierra sera racontée conformément au récit communiqué par l'ancien officier des chevau-légers polonais de la garde impériale.

Du reste, même dans le texte actuel, il ne faut pas prendre les mots *le premier escadron* comme signifiant l'escadron qui portait le n° 1er, et qui pouvait bien porter le n° 3.

Dès que la réimpression du tome IX sera terminée, M. Thiers s'empressera d'adresser une feuille rectifiée à M. le colonel Niegolewski, qu'il prie d'agréer l'assurance de sa haute considération.

Paris, le 10 octobre 1851.

A Monsieur Thiers.

Monsieur,

Votre silence après ma première lettre datée du 14 mai 1850, m'a déterminé à vous en adresser une seconde au 26 septembre dernier. Votre réponse m'est parvenue, elle porte la date du 10 octobre. Dans l'intervalle, j'ai reçu du général Krasinski une lettre que j'avais réclamée de lui, dans le cas où mon seul témoignage vous aurait paru insuffisant. Je vous l'envoie, quoique

je ne partage pas ses opinions, peut-être trouverez-vous à profiter des faits qu'elle contient.

Sans révoquer en doute l'authenticité de votre billet, je l'ai tourné, retourné, lu, relu et considéré attentivement avant d'être convaincu qu'il émanât de vous, et sur un intérêt qui m'est cher au-delà de toute expression, mais enfin, puisqu'il paraît que c'est là votre manière de correspondre, qu'il est incontestable que la réponse m'est adressée par l'intermédiaire de qui de droit, je passe outre sur la formalité de signature, et avant de clore ma correspondance avec vous, je vous adresse encore quelques observations.

A en juger par le passage de votre lettre ainsi conçu :

« Du reste même dans le texte actuel il ne faut pas prendre » les mots le *premier escadron* comme signifiant l'escadron qui » portait le numéro 1, mais comme l'escadron qui s'est élancé » le premier, et qui pouvait fort bien porter le numéro 3. »

Vous paraissez croire que l'objet principal de ma réclamation est d'établir que ce n'est point l'escadron *numéro* 1, qui a fourni la charge, mais bien celui portant le *numéro* 3. Ce n'est point là ce qui m'importe particulièrement; je n'établis point de litige sur la question du numéro de l'escadron de chevau-légers, *je demande avant tout que la gloire conquise à la bataille de Somo-Sierra par les armes polonaises, ne lui soit point déniée dans l'histoire.* — Si j'ai indiqué le numéro de l'escadron, je l'ai fait : 1° pour vous prouver ma parfaite connaissance de l'événement ; 2° pour présenter sous son vrai jour, l'exploit *de cet unique escadron* accompli *par lui seul* et non pas, comme vous le rapportez, par de nombreux escadrons; 3° et surtout pour effacer la tache que vous imprimez à cet escadron quand vous dites : « Le premier escadron fut mis en désordre, etc., » inculpation qui porte en plein sur le troisième, qui entreprit et consomma *seul* la charge. Puisque donc un seul et unique escadron de chevau-légers polonais, escadron qui *pour la première fois* se trouvait au feu sous les yeux de l'Empereur, exécuta cette charge, la gloire qu'il acquit en cette occasion, et dont l'éclat rejaillit sur les armes polonaises, lui appartient sans partage. Ceci n'apparaît guère dans la description que vous faites de cette charge, lorsque, attribuant la prise du défilé au concours *de nombreux escadrons*, vous diminuez d'autant les mérites du troisième, et le lecteur cherche en vain dans tout le cours de la narration le moindre hommage rendu à nos armes. Car, certes personne n'ira chercher la juste rémunération des services apportés, le prix du sang versé dans le passage où vous dites :

« Les chevau-légers polonais, jeune troupe d'élite que Napoléon » avait formée à Varsovie, pour qu'il y eût de toutes les na» tions *et de tous les costumes* dans sa garde. »

Et pourtant, si jamais les Polonais ont fourni à un grand historien l'occasion de mettre en lumière leurs nobles aptitudes,

leur inaltérable amour de cette patrie pour la conquête de laquelle ils auraient suivi Napoléon au bout du monde, c'est bien dans cette circonstance, et vous n'avez trouvé rien de mieux pour remplir cette page que d'expliquer la présence de cette jeune troupe d'élite par le goût de Napoléon d'avoir *de tous les costumes dans sa garde !*..... Ah ! monsieur, est-ce donc là le prix de tant d'efforts ! mais, c'est une cruelle ironie, presque un outrage au sentiment national !..... Ainsi donc, nous n'avons brillé sur les champs de bataille de l'empire *que par nos costumes !* Mais si l'Empereur n'avait voulu que nous voir parader dans *nos costumes*, pourquoi acceptait-il le titre de restaurateur de la Pologne ? Pourquoi passait-il sous ces arcs de triomphe élevés en Pologne sur son passage, et portant pour inscription : Au restaurateur de la Pologne ?.....

A toutes mes observations j'ajouterai encore que, dans tout le cours de votre narration, pas un seul nom polonais n'a trouvé place, tandis qu'à côté de l'illustre général Montbrun qui nous commandait, vous faites figurer M. de Ségur, le seul Français qui, en sa qualité de volontaire, combattit dans nos rangs ; il en résulte que tout lecteur mal informé en recevra cette impression, que le défilé fut enlevé par des Français. — Si jamais épisode de ces terribles guerres a mérité d'être écrit consciencieusement et minutieusement, c'est bien celui de la prise du défilé de Somo-Sierra, dont vous avez tellement senti l'importance, que vous avez orné de son nom le frontispice du XXIIIe livre, qualifiant dans le cours du récit cette action de *brillant combat*, et reconnaissant plus loin que : « L'obstacle » pouvait être considéré comme l'un des plus sérieux qu'on » pût rencontrer à la guerre, » comment du reste n'auriez-vous pas considéré la prise du défilé comme un prodige, quand ce fait mémorable est proposé en exemple dans les écoles militaires à l'étranger, et sert à affirmer qu'il n'est point d'obstacle que ne puisse renverser une bonne cavalerie dans les conditions des chevau-légers polonais à Somo-Sierra ?

Loin de moi la pensée d'attribuer l'inexactitude de votre récit à tout autre motif qu'au manque de renseignements précis et circonstanciés. Je demeure dès à présent convaincu que vous avez la volonté de profiter de mes observations, que vous allez faire droit à ma réclamation, d'autant plus que vos nouvelles recherches l'ont entièrement confirmée ; qu'enfin vous ne voudrez pas être plus parcimonieux d'hommages aux armes polonaises que ne l'a été Napoléon lui-même, quand, après l'action, ôtant son chapeau devant le front du régiment, il salua respectueusement *notre étendard en lambeaux*, alors que nos compagnons d'armes de France arrivant sur le terrain et ne pouvant contenir l'expression enthousiaste et sincère de leur admiration, s'écrièrent spontanément : Honneur aux braves !

A présent qu'il est constant que vous voulez procéder à la rectification des faits avec cette impartialité que vous prenez

pour base de vos écrits, il ne me reste plus qu'à vous offrir mon concours dans le cas qui s'offre. Vous voulez rétablir suivant ma version l'épisode de Somo-Sierra, *dès que la réimpression du tome IXe sera terminée*; mais qui peut dire l'époque? cela peut durer longtemps, vous n'indiquez aucune date.

Combien de lecteurs ne verront jamais cette réimpression, pour posséder les exemplaires du premier tirage? et pourtant, les lecteurs de tous les pays, de toutes les langues, ont droit aussi à la vérité.

Si vous admettez ces considérations, mais que vous ne puissiez, pour d'autres, ignorées de moi, reproduire l'épisode entier rectifié dans le plus prochain volume, veuillez y introduire tout au moins une note sur la charge de Somo-Sierra amendée, renvoyant le lecteur à la nouvelle relation de la réimpression du tome IXe.

On veillit vite sous le poids de ces grands souvenirs, et il me semble que je ne mourrai pas en paix avant d'avoir vu rendre à mes anciens compagnons d'armes morts au champ de l'honneur, la justice qui leur est due. Si les espérances pour lesquelles nous avons combattu avec un dévouement sans bornes ont été déçues, qu'au moins la main de l'historien qui a tressé tant d'immortelles couronnes aux mânes des héros de cette grande époque ne nous enlève pas le laurier que nous avons conquis au prix de notre sang versé sur tous les champs de bataille de l'Europe et du Nouveau-Monde.

Agréez Monsieur,

L'assurance de ma haute considération,

Le colonel de NIEGOLEWSKI,
Ancien officier des chevau-légers polonais de la garde impériale, officier de la Légion-d'Honneur, Chevalier de l'Ordre militaire de Pologne, Député aux Etats assemblés de Prusse à Berlin.

Niegolewo, près de Buk, ce 29 novembre 1851.

Note 13.

Copie du décret de l'empereur Napoléon, pour la formation d'un régiment de chevau-légers polonais de la garde.

A notre camp impérial de Finkenstein, le 6 avril 1807.

Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Il sera formé un régiment de chevau-légers polonais de la garde.

Art. 2. Ce régiment sera composé de quatre escadrons de deux compagnies.

Art. 3. Chaque compagnie sera composée.
D'un capitaine;
Deux lieutenants en premier;
Deux lieutenants en second;
Un maréchal-des-logis-chef;
Six maréchaux-des-logis;
Un fourrier;
Dix brigadiers;
Quatre-vingt-dix-sept chevau-légers;
Trois trompettes;
Deux maréchaux ferrants.

Art. 4. L'état-major sera composé :
D'un colonel commandant;
Deux majors français pris dans la garde;
Quatre chefs d'escadron;
Un quartier-maître trésorier;
Un capitaine instructeur français, pris dans la garde;
Deux adjudants-majors pris dans la garde;
Quatre sous-adjudants-majors, pris parmi les Polonais qui ont servi dans les légions, en France;
Un porte aigle;
Quatre officiers de santé, dont deux de 1re classe, deux de 2e ou de 3e;
Un sous-instructeur, rang de maréchal-des-logis chef.
Un vaguemestre, rang de maréchal-des-logis-chef;
Un artiste vétérinaire;
Deux aides-artistes vétérinaires;
Un trompette major;
Deux brigadiers trompettes;
Un maître tailleur;
Un maître culottier;
Un maître bottier;
Un maître armurier;
Un maître sellier;
Un maître éperonnier;
Deux maîtres maréchaux ferrants.

Art. 5. Pour être admis dans le corps des chevau-légers, il faudra être propriétaire ou fils de propriétaire, être âgé de 18 ans au moins et de 40 ans au plus, et se pourvoir, à ses frais, d'un cheval, d'un habillement, d'un équipement et harnachement complet, conforme au modèle; quant à ceux qui ne pourraient pas se monter, s'habiller, s'équiper sur le champ, il leur en sera fait l'avance. Le cheval aura la taille de 4 pieds 9 pouces au plus, et de 4 pieds 6 pouces au moins.

Art. 6. Les chevau-légers polonais de la garde auront la même paie que les chasseurs de la garde. Ils auront les vivres, fourrages et les masses, conformément au tarif qui sera arrêté par le colonel-général commandant la cavalerie de la garde.

Art. 7. La première mise qui sera avancée par le conseil d'ad-

ministration, à ceux qui n'auraient pas les moyens nécessaires, sera remboursée par une retenue de la solde, à raison de 15 sols par jour.

Art. 8. Le conseil d'administration, la comptabilité et les registres seront organisés de la même manière que dans les régiments de cavalerie de la garde.

Les masses seront administrées par le conseil d'administration, sous l'inspection de l'inspecteur aux revues de la garde et du colonel-général.

Art. 9. Les individus qui voudront entrer dans les chevau-légers de la garde se présenteront sans délai au prince Poniatowski, directeur de la guerre, auquel ils justifieront des qualités exigées par l'art. 5 ci-dessus.

Ils se présenteront ensuite au major chargé de la formation, qui, après les avoir passés en revue, les incorporera et inscrira à la matricule, avec l'âge, signalement, pays de naissance, noms des père et mère. Le contrôle sera remis à notre signature.

Art. 10. Notre major-général, ministre de la guerre, est chargé de l'exécution du présent décret.

Note 14.

La charge de Somo-Sierra a retenti dans toute l'Europe. Aucune louange ne peut être plus méritée et plus flatteuse que celle de l'ennemi. Telle était alors la singulière position des Polonais envers l'Angleterre : deux nations qui n'avaient eu jamais de contact possible, et qui, par leur position géographique semblaient être faites pour une amitié et une alliance mutuelle. Voici ce que dit le colonel William Napier dans son ouvrage sur la guerre d'Espagne, au sujet de Somo-Sierra :
« This surpriring exploit in the glory it confered upon the other,
» can hardly be paralleted in the annals of ivar. »

Le Prussien major Luck, dans son ouvrage *Uber Reiterey und Manover*, Berlin 1854, après avoir raconté le fait d'une manière honorable pour les Polonais, et surtout pour Niegolewski, mais s'écartant de la vérité, termine par ces mots :
« Napoleon befahl dass die Ulanen in Zukunft auf den rechten
» Flügel der Garde Reiterey stehen sollten. » Cette circonstance est erronée, mais l'auteur voulut prouver par là combien il appréciait ladite charge et avait d'admiration pour ceux qui l'ont exécutée.

Note 15.

Nous avons parfaitement connu le maréchal-des-logis Babeçki ; il était le fils du fermier du domaine national de Wilkowiszki,

quartier général de Napoléon au moment de passer le Niémen. C'est de la maison de M. Babeçki que l'Empereur a lancé sa proclamation de la *Seconde guerre Pologne*, et qu'il a prononcé ces mots historiques : « Une fatalité semble entraîner la Russie ! » Quant au maréchal-des-logis Waligorski, il a été avec moi dans la reconnaissance de Servinianos contre la cavalerie anglaise, mais je n'eus pas à m'en louer ; bien des années après, il a couru sur son compte, dans le royaume de Pologne, formé par le congrès de Vienne en 1815, des bruits étranges et qui pourraient servir au texte d'un roman.

Le nom du troisième décoré de la croix, pour avoir pris un drapeau à Somo-Sierra, est écrit dans le 17e bulletin de l'armée d'Espagne d'une manière tout à fait inintelligible. On croirait lire le nom de Suszyçki ; nom qui m'est bien connu. Un chevau-léger ainsi nommé a passé officier à la légion de la Vistule, et *je laisse à mes compatriotes* le soin de rectifier l'orthographe du susdit bulletin.

Note 16.

Le nommé Zwan est rentré à Varsovie après avoir séjourné longtemps en Angleterre ; son récit était très intéressant ; s'il est encore en vie, il ferait bien de raconter l'histoire de sa captivité en Angleterre.

Note 17.

Murat, grand duc de Berg, avait envie de devenir roi de Pologne, il prit un costume analogue, et forma dans ses petits États de Berg et de Clèves, une garde de chevau-légers vêtus exactement à la polonaise, et portant exclusivement les couleurs nationales blanc et cramoisi. Une circonstance curieuse, c'est que le général de cavalerie Hammerstein au service d'Autriche, autrefois à celui de Westphalie, et le général comte de Nesselrode au service de Russie, ont servi dans cette garde du grand duché de Berg et ont fait la campagne d'Espagne.

Note 18.

Avant que quelque compatriote, muni de documents nécessaires pour donner l'histoire de la légion de la Vistule, comme continuation de celles d'Italie et du Danube, remplisse ce vide, nous croyons nous acquitter d'un devoir en transmettant ici, quoiqu'incomplets, les noms des militaires polonais qui se sont distingués et qui ont versé leur sang devant Saragosse et dans les combats qui ont eu lieu aux environs de cette célèbre capitale de l'Aragon, les voici :

Le colonel commandant toute la légion, bientôt agréé général Chlopiçki, le colonel Konopka, commandant le régiment de lanciers de la Vistule, N° 7, au service de France, nommé aussi au grade de général, le colonel Konsinowski ; les officiers supérieurs : Fondzielski, Bayer, Chlussowicz, Estko, Regulski, Kostaneçki. Les capitaines Notkiewicz, Mondrzykowski, Wysocki, Bal, Godlewski, Razowski, Egersdorf, Gatlicki, Milberg, Zukowski ; les officiers Chaieski, Loski, Wongrowski, Nicolas Dobrzyçki, André Dobrzybki, Borakowski, Borowski, Narwon, Kocurek, Fryderycy, Dluski, Lewiçki, Lipiniki, Sobuski, Cieslinski, Surmaçki, Piontkowski, Niechcielski, Murzynowski ; Du sous-officier Kowalczuk, du tambour Markowski.

Sont morts au champ d'honneur : Bielinski, lieutenant-colonel ; le major Szott ; les capitaines Maakowski, Nagrodzki, Engerick, Rybinski, Galecki, Laskaris, Emeryk. Swierczynski. les officiers Mierzwinski, Bartkowski, deux Glowaczewski frères, Etienne Zawadzki, Skalinski, Civzanwski, Jackwski, Grzymski, Ciszewski, Zawadzki, Ginter, Glinski, Wiszniewski, Winski, Wronski.

Ces noms des braves ont été tirés d'une notice sur la prise de Saragosse récemment imprimée. Puisse-t-elle servir d'exemple, et encourager ceux qui ont des mémoires précieux pour les publier !

Note 19.

Madame Beaumont de la Coste, émigrée française, assassinée à sa rentrée tardive en France par des brigands, avait deux fils que nous avons connus en Volhynie ; l'*aîné* prit du service dans les armées russes. A la bataille d'Austerlitz, il fut fait prisonnier par les Français, avec les deux pièces d'artillerie qu'il commandait. Son nom français fit qu'on le mena droit à l'Empereur. Napoléon le voyant fondre en larmes : De quoi pleurez-vous? lui dit-il. — Ah ! Sire, répondit Beaumont : Je suis déshonoré, j'ai perdu mes canons... — Consolez-vous, jeune homme, reprit Napoléon, on n'a pas perdu ses droits à l'honneur pour avoir été vaincu par nous...., et il recommanda que l'on prît soin de lui. Beaumont, cependant, ne resta pas en France, il retourna avec les autres prisonniers russes, et fut tué dans la guerre de Turquie avant l'année 1811. — Son frère *cadet*, qui avait été élevé au lycée de Krzémiénieç, et qui parlait le polonais, s'enrôla dans le régiment des lanciers polonais de la garde de l'empereur Napoléon ; il était fourrier lorsqu'il succomba à Reichenbach, le surlendemain de la bataille de Bautzen, en 1813, dans une charge de cavalerie, où il tomba percé de plusieurs coups de lance. Bussy, également fils d'émigré français, servait aussi au régiment des lanciers polonais de la garde en brave soldat ; son sort ultérieur m'est inconnnu. — Deux

Amourouz, fils d'émigré français, ont servi dans l'armée du royaume de Pologne érigée en 1815. En un mot, les provinces polonaises ont beaucoup de noms d'émigrés français à citer, dont la postérité s'est nationalisée en Pologne. — Comme des Choiseul, des Marassai, des Lautrec, des Esterhazy, qui avaient émigré de France, et d'autres émigrés français dont nous ne sommes pas à même de recueillir les noms.

Note 20.

A M. de Lamartine.

Monsieur,

En lisant le troisième volume de votre *Histoire de la Restauration*, j'y trouve des inexactitudes sur le voyage de l'Empereur de Fontainebleau à l'île d'Elbe, et sur son retour en France.

Comme témoin oculaire précédant sa voiture avec MM. Baillon et Déchamp, fourriers du palais, qui étaient chargés de préparer la halte et le coucher dans les endroits désignés, je vous fais part de mes observations.

L'Empereur était parti de Fontainebleau avec un piquet de chasseurs de la garde; d'autres escortes du même régiment l'accompagnèrent jusqu'au troisième relais; depuis il continua son voyage sans escorte.

Les Kosaks n'étaient pas à Lyon; en conséquence, ils ne pouvaient pas protéger pendant la nuit son séjour dans cette ville, comme vous le publiez. Ce n'est que depuis les démonstrations hostiles d'une populace ivre, à Orgon et à Avignon, soulevée par les royalistes, que le général autrichien Koller, un des commissaires, demanda une escorte à son armée, et les hussards allemands fournirent des piquets jusqu'à Fréjus.

La princesse Pauline n'était pas embarquée sur la frégate anglaise; elle ne vint à Porto-Ferrajo que le 1er juin, et la mère de l'Empereur ne la réjoignit que le 2 août.

J'étais seul officier de la garde à bord. Quelques jours après notre arrivée dans l'île, je partis pour Gênes porter une invitation à l'amiral Exmouth, pour avoir des bâtiments de transports pour la troupe de l'Empereur, et la garde embarquée à Savonne n'arriva à Porto-Ferrajo qu'à la fin de mai.

L'Empereur, en débarquant, fut loger à la mairie, et plus tard il occupa deux pavillons des officiers de génie qu'il fit joindre par une galerie.

Le lendemain on chanta un *Te Deum* à l'église; les autorités et l'Empereur y assistèrent; la garnison de l'île formait son cortége.

Il ne passa pas en revue la milice du pays pour lui inspirer un esprit guerrier. C'était un bataillon franc, composé des habitants du pays qui fournissait des postes par détachements

qui se relevaient tous les huit jours, et qui ne recevaient la solde que pendant leur service. Ce bataillon, habillé et armé, existait toujours dans l'île.

Vous faites mention, Monsieur, de l'étiquette impériale introduite dans l'île, et des fêtes qui s'y donnaient pour détourner l'opinion de projets ultérieurs. Pour tout cérémonial, il y avait quatre chambellans et six officiers d'ordonnance, une simple garde commandee par un officier, quelques factionnaires et quatre lanciers polonais pour l'escorte, dont il se servait rarement.

Le général Bertrand présentait les étrangers à l'Empereur, qui accordait facilement les audiences. L'admiration des étrangers, nos respects et notre dévouement tenaient lieu d'étiquette.

La princesse Pauline donna quelques fêtes et soirées.

L'Empereur vint, en septembre, passer trois semaines à Longono, où je commandais. Je profitai de son séjour dans cette ville pour donner deux bals, que Sa Majesté, ainsi que la princesse Pauline, daignèrent honorer de leur présence. L'affluence des étrangers dans l'île était telle, que, ne trouvant pas à se loger, ils restaient à bord des bâtiments qui les avaient amenés.

En parlant de M. Fleury de Chaboulon, vous insinuez, Monsieur, qu'il devait s'embarquer à Longono à l'insu du commandant, cette précaution n'avait pu lui être recommandée, car c'était par ordre du général Bertrand que j'avais préparé pour lui une felouque dans le port, et qu'il avait passé la journée chez moi avant de s'embarquer pour Naples.

Vous dites aussi que les premiers versements de la dotation de l'Empereur servirent de fonds pour l'expédition, quand il est de notoriété publique que Louis XVIII, ne reconnaissant pas le traité de Fontainebleau, ne paya jamais rien.

Vous donnez beaucoup de complices, en France, à l'Empereur, et cependant les procès politiques et les exécutions à mort en 1815 et 1816 n'en fournissent pas de traces. L'opinion publique et l'animadversion nationale contre les Bourbons formaient tout le complot.

On ne sait pas si les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne avaient connaissance des projets de l'Empereur, mais ce que je puis assurer, c'est que M. Pons, de l'Hérault, administrateur des mines de fer de Rio, en était parfaitement instruit; la conversation de l'Empereur à l'île Sainte-Hélène, relatée dans le *Mémorial*, confirme mon assertion.

Cet homme énergique et d'un grand caractère, jouissait de la confiance de l'Empereur. C'est M. Pons qui avait fait noliser à Civita-Vecchia de grands bâtiments marchands, et qui les fit entrer dans le port de Longono, où, trois jours avant le départ, il vint pour les approvisionner de vivres et y faire embarquer les munitions de guerre que je fournis, et qui furent embarquées secrètement. Ces bâtiments firent voile pour Porto-Fer-

rajo la nuit de la veille du départ, et servirent pour transporter une partie de l'armée de l'Empereur.

La flottille, toute réunie dans le golfe Juan, commença son débarquement à quatre heures du soir. Les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne, M. de Pons, de l'Hérault et moi, nous étions avec l'Empereur à bord de l'*Inconstant*.

Vous avez été mal informé en disant que le général Drouot avait débarqué avant nous, qu'il avait pris notre brick pour un bâtiment qui empêchait le débarquement.

Quand on envoya un détachement à Antibes, qui fut retenu, vous commettez une erreur en parlant de murmures des soldats qui voulaient prendre la ville d'assaut pour délivrer leurs camarades ; quand on apprit cet événement, les soldats de l'Empereur étaient en marche sur Grasse; ils suivaient et ne délibéraient pas.

Vous parlez de l'étonnement et de l'hésitation des habitants de Cannes à notre débarquement; mais quand ils surent que c'était l'Empereur, ils en témoignèrent une surprise de contentement et d'espérance.

Il n'y avait que quatre chevaux d'embarqués, le premier était monté par l'Empereur, le second par le général Bertrand, le troisième par moi et le quatrième par le chef d'escadron Roule, envoyé en observation et pour informations sur les routes aboutissantes.

Les Polonais n'étaient pas montés et portaient leur équipage sur le dos. Je trouvai à acheter, à Cannes, à la lumière de lanternes, aux douaniers et aux gendarmes, une dizaine de chevaux; je continuai ma remonte à Grasse et dans les endroits que nous traversions, en achetant des chevaux de gendarmes et de cultivateurs, et, en sortant de Gap, tous les lanciers étaient montés.

Arrivée à Grasse, à la pointe du jour, la colonne fit halte sur la hauteur au-dessus de la ville. Les habitants vinrent en foule portant des rafraîchissements, la population nous reçut avec enthousiasme, et, depuis ce moment, nous fûmes toujours suivis par les habitants du pays que nous avions parcouru, saluant l'Empereur avec allégresse et espérance, en mêlant quelques imprécations contre les nobles et les émigrés rentrés, qui, déjà, leur faisaient sentir leur arrogance.

On s'attendait si peu à la résistance du bataillon du 5e régiment qui nous était opposé, qu'une population nombreuse et enthousiaste nous entourait de tous côtés.

Votre comparaison, Monsieur, de *Mamelouks* et de *Polonais*, n'est pas harmonieuse; les premiers, compromis en Egypte pour la cause française, ont été obligés de quitter leur pays avec l'armée, tandis que les Polonais, existant en nation comme duché de Varsovie, ont suivi l'empereur par dévouement et reconnaissance nationale.

Napoléon savait apprécier leur bravoure et leur fidélité. C'est

aux champs de bataille d'Italie, dans un baptême de feu, que les légions polonaises ont vu naître cette fraternité nationale qui existe toujours entre la France et la Pologne, malgré toutes les vicissitudes politiques et gouvernementales.

Il est honorable pour les Polonais que l'Empereur, dans son traité d'abdication de Fontainebleau, ait stipulé un article en leur faveur, comme témoignage de son estime.

Vous nommez les Polonais *nomades* et *turbulents, trouvant la patrie dans toutes les révolutions*. Ils cherchaient la gloire en combattant les spoliateurs de leur nationalité.

En 1807, l'empereur Napoléon leur a rendu leur nom, et, sans la catastrophe de la campagne de Russie, ils auraient obtenu le rétablissement de la Pologne. Aussi l'Empereur était-il leur idole, leur reconnaissance était immense, et leur dévouement sans bornes.

Quand vos alliés vous trahissaient; quand ils vous abandonnaient traîtreusement, même aux champs de bataille, en passant de vos rangs à l'ennemi, les Polonais restèrent toujours sur le chemin de l'honneur.

Après la retraite de 1812, un corps de 15,000 hommes, sous les ordres du prince Poniatowski, se réorganisa à Krakovie et sur la frontière d'Autriche; tous les moyens diplomatiques, les influences de famille, les séductions de l'empereur Alexandre, les offres généreuses de neutralité et même d'une nationalité garantie ne purent produire la défection des Polonais. L'armée resta inébranlable dans sa fidélité à la cause de Napoléon, et les efforts des alliés ne purent même gagner quelques transfuges.

Le corps d'armée traversa l'Autriche pendant la neutralité et rejoignit l'armée Française. En Saxe, il prit part à plusieurs combats, et son chef périt à la bataille de Leipzig, ayant reçu, la veille de sa mort, le bâton de maréchal de France.

Quand les Danois abandonnèrent la cause de l'Empereur, un régiment de cavalerie polonaise, sous les ordres du colonel Brzechwa, se trouvait dans leur corps d'armée. Ne pouvant pas l'entraîner dans leur défection, ils voulaient le désarmer; mais l'attitude fière de ce régiment imposa tant d'estime et d'admiration aux Danois, qu'il n'osèrent pas s'opposer à sa jonction avec le maréchal Davout.

Lorsque le traître Raguse abandonna l'Empereur à Essonne, et qu'il sut tromper son corps d'armée, deux régiments de cavalerie polonaise, qui étaient sous ses ordres, ne furent pas pris dans le piège de la trahison, ils suivirent le chemin de la fidélité et vinrent rejoindre l'Empereur à Fontainebleau.

C'est encore leur *turbulence*, comme vous l'appelez et comme vous les caractérisez, Monsieur, et qu'un historien nommerait une persévérance historique, qui, sans nul doute, influença leurs spoliateurs, au congrès de Vienne, pour leur faire constituer un simulacre de royaume; car il leur était bien pénible de

prononcer le nom de Polonais, qu'ils avaient effacé de la carte de l'Europe.

Vous comparez les *Polonais* avec ces *Germains* que les empereurs lançaient contre le peuple de Rome.

Les Polonais, amis du peuple français, n'ont jamais eu de démêlés avec lui et ne pouvaient en avoir, car ils partageaient le même culte et le même dévouement pour Napoléon.

Vous affectez d'insinuer, Monsieur, en parlant de l'entrée de l'Empereur à Grenoble, Lyon et Paris, qu'il *cherchait toujours la nuit pour s'y introduire;* je ne vois pas le but de votre assertion, car c'est pendant la nuit qu'on est le plus exposé aux coups d'un sicaire; c'étaient les revues des troupes qui venaient au devant de lui qui causaient ce retard.

Quand l'Empereur était sur les glacis de Grenoble, entouré de milliers de personnes portant des lumières à la main, je donnai l'ordre d'éteindre celles qui étaient dans sa proximité. L'Empereur, s'en étant aperçu, m'apostropha : « Est-ce que vous avez peur qu'on nous voie? » — « Oui, sire, car un fanatique royaliste peut tirer sur vous. » Nous étions à une portée de pistolet du rempart.

C'est la garnison de Lyon qui avait préparé notre entrée dans la ville, et il n'y avait pas de *Polonais ivres, qui eussent sauté les dernières barricades*, une grande partie de la population était au devant de nous.

L'Empereur passait des revues à quelque distance de la ville, et les Polonais n'entrèrent qu'avec lui. En conséquence, ils ne pouvaient pas courir sur le maréchal Macdonald, sabre à la main ou lance en arrêt. La vérité, c'est que c'est le 4e de hussards qui rejoignit le maréchal dans sa fuite, et qui, l'ayant reconnu, le laissa continuer sa retraite.

Vous faites mention que des *émissaires polonais* travaillaient l'opinion de l'armée à Lyon et Montereau. En 1815, il n'y avait, au dépôt de Sédan, que quelques centaines de soldats et vingt-huit officiers sortant des prisons d'Espagne et d'Angleterre: comment pouvaient-ils faire de la propagande impériale à Lyon, quand, à Paris, on faisait un secret de l'entrée de l'Empereur dans cette ville ?

Vous faites escorter l'Empereur par *quatre lanciers, aux quatre roues de sa voiture , sabre à la main.* Le lancier ne se sert de son sabre que quand la lance est hors de combat; le piquet suit toujours la voiture avec une petite avant-garde, et ne met pas le sabre à la main.

Comme l'Empereur s'était arrêté pendant quelques heures à Moret, j'eus l'occasion d'acheter six chevaux aux gendarmes; les lanciers, fraîchement montés, suivirent MM. Déchamp et Marchand, qui allaient préparer le logement de l'Empereur à Fontainebleau, qui, en y arrivant, trouva ses lanciers en vedette à la grille du château.

Comme il avait devancé toute la troupe, le général Magnan,

alors capitaine de la garde, se mit en faction à la porte de l'appartement, en attendant l'arrivée de l'infanterie: il avait rejoint l'Empereur avant Fontainebleau, et l'escorta jusqu'à Paris.

Tout ce que vous dites, Monsieur, de l'*inspection du palais* est erroné. Quelques heures de repos, quelques correspondances et des revues dans la cour du château, occupèrent le temps de l'Empereur, et il ne pouvait pas, dans des circonstances aussi importantes, s'occuper de bagatelles.

On a eu bien soin de vous informer de *murmures mornes, d'imprécations sourdes et de sanglots mal comprimés*, le jour de l'entrée de l'Empereur à Paris; mais on n'a pas continué la narration, après son arrivée, sur l'enthousiasme et les acclamations du peuple pendant son séjour dans ce palais.

L'entrée de l'Empereur pour le 20 mars n'était ni prévue, ni attendue. Cela explique le peu de monde qui se trouvait dans les rues; mais, malgré cela, sur la place du Carrousel et dans la cour des Tuileries, la foule était très-nombreuse.

Comme vieux et fidèle soldat, je ne puis laisser passer sous silence votre partialité antipathique à l'égard de l'Empereur. Vos commentaires de ses actions, vos interprétations de ses intentions, lui sont toujours hostiles; et si la narration vous oblige de parler de son génie ou de ses grandes actions, vous le faites avec réticence et des expressions parcimonieuses.

Cependant vous parlez du duc d'Angoulême comme d'un héros, et vous célébrez l'intrépidité de ses volontaires.

Vous vous attendrissez, vous atténuez la trahison de Raguse; vous en faites une victime de sa position et des circonstances; vous vous appitoyez sur sa sensibilité, en disant qu'il conservait toujours dans son cœur son affection pour l'Empereur.

Mais vous êtes seul de votre avis, car ceux même auxquels sa trahison a profité lui refusent leur estime.

Le déserteur Bourmont attend son apologie avec une déclaration de circonstances atténuantes.

Vous chercherez peut-être aussi dans la conduite du geôlier Hudson-Lowe envers l'Empereur des intentions bienveillantes et des sentiments philanthropiques.

Le temps de haine et de partialité passera, et quelque nouveau Tacite rendra justice au héros immortel.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur:

Baron Jerzmanowski.
Ancien colonel-major des lanciers polonais de la garde-impériale.

Paris-Batignolles, 1er mars 1852.

(Extrait de la *France Napoléonienne*, Paris, 6 mars 1852. N° 40.)

Note 21.

L s erreurs militaires de M. de Lamartine. — Examen critique de son **HISTOIRE DE LA RESTAURATION**, *par* **Albert Du Casse.**

(Paris, novembre 1852.)

AVANT-PROPOS.

M. de Lamartine, poète aussi éminent qu'historien peu sérieux, a cherché, dans son ouvrage sur la *Restauration*, à abaisser à la hauteur des autres hommes le grand capitaine des temps modernes, auquel nul capitaine des temps anciens ne saurait être comparé, Napoléon.

Pour cela, il a tronqué l'histoire, interprété à faux les faits et gestes du héros de la France, loué tout chez ses adversaires, dénigré tout chez lui, attribué à lui seul toutes les fautes commises.

Malgré ces petits moyens, il est douteux qu'il réussisse jamais à enlever la moindre parcelle de gloire au nom de l'Empereur; il nous a placés si haut dans l'histoire, que nul ne saurait y porter une main sacrilége.

Mais l'ouvrage est écrit avec une plume de feu. Le style est coloré, poétique, entraînant. Il plaît, charme, séduit; par cela même, il peut égarer l'homme qui lit sans approfondir.

Nous n'avons pas eu la prétention, en réfutant la partie militaire de l'ouvrage du poète, de venger le nom de l'Empereur, la tâche eût été trop belle, trop facile, et d'avance nous eussions eu gain de cause; nous avons voulu prouver seulement, par notre examen critique, qu'il est des écueils à éviter lorsqu'on lit certains livres décorés du titre d'*histoire*, et écrits sous l'influence d'une préoccupation politique.

CONCLUSION.

La partie militaire de l'ouvrage de M. de Lamartine tend à prouver qu'en 1814 et 1815, les généraux ennemis ont montré de l'énergie et des talents; que les généraux français, lieutenants de l'Empereur, n'ont pas commis de fautes, tandis que Napoléon a marché d'aberration en aberration.

M. de Lamartine approuve les opérations militaires de Blucher et de Schwarzenberg, en 1814; il blâme les combinaisons stratégiques de l'Empereur. Ce dernier combat sans *plan arrêté*, *hésite* sans cesse, marche à *tâtons* et *sans but* dans son propre pays, fait tuer des milliers d'hommes pour se donner la *vaine satisfaction* d'entrer dans une ville de son empire. Son plan de campagne est l'inverse de ce qu'il devrait être. Il manque de prévision pour organiser, augmenter ses moyens de défense, réunir ses troupes, les concentrer dans sa main, former une armée capable de tenir tête à l'ennemi. Il ne comprend

même pas qu'il doit *rayonner* du centre à la circonférence. Il *se heurte* à chaque instant contre des ennemis qu'il croit autre part. Bref, tout en cherchant à *s'imiter* lui-même, il reste au-dessous de ce qu'il s'était montré jusqu'alors comme homme de guerre.

Voilà Napoléon en 1814, selon M. de Lamartine.

Pourquoi faut-il, hélas ! que l'Empereur n'ait pas eu alors le grand poète près de lui, pour lui indiquer le fameux plan de concentration au moyen duquel les armées ennemies eussent été refoulées du territoire de la France sauvée ?...

En 1815, Napoléon est au moins aussi médiocre qu'en 1814.

Il perd du temps à Charleroi, il perd du temps le matin de Ligny, il en perd encore le lendemain de cette bataille ; et, le jour de Waterloo, son terrain à Mont-Saint-Jean est loin de valoir celui de son adversaire. Pendant l'action, il peut donner le coup de grâce aux Anglais, il ne le fait pas. Il sacrifie à son ambition, à son désir de sauver sa couronne, sa garde, ses vieux compagnons de gloire, et se cache à l'abri d'un ravin pour ne pas mourir à leur tête. Il fuit du champ de carnage pour se mettre en sûreté ; son frère lui-même semble honteux de son peu de courage. Ney n'a pas occupé à temps la position des Quatre-Bras ; c'est la faute de Napoléon. Emporté par son ardeur, il ne s'est pas borné à occuper fortement la Haie-Sainte vers le milieu de la bataille, ainsi que le lui avait ordonné l'Empereur, et il a compromis le sort de la journée ; c'est la faute de Napoléon. Grouchy a laissé échapper les Prussiens, et n'a pas marché au canon de Waterloo, ainsi que l'en ont supplié Excelmans et Gérard ; c'est encore la faute de Napoléon, toujours la faute de Napoléon.

Mais Wellington, mais Blucher, c'est bien différent ; ce sont d'autres hommes de guerre, d'autres soldats.

Lord Wellington a choisi son champ de bataille avant même de soupçonner l'entrée de Napoléon en Belgique. Le choix de ce champ de bataille est, à lui seul, un trait de génie. Ses troupes sont disposées de la manière la plus habile : il montre un courage surhumain ; il est partout, encourage tout le monde, s'expose comme le plus brave de son armée ; il a *huit* chevaux tués sous lui, persiste à garder sa position, quoique ignorant l'arrivée des Prussiens (*engagés avec nous à un quart de lieue des Anglo-Hollandais.*)

Blucher, à Ligny, fait preuve d'autant de hardiesse que de talent, d'autant de perspicacité que de courage.

De ces trois hommes, l'un est un grand capitaine, c'est Wellington ; l'autre est un intrépide général de cavalerie, c'est Blucher ; le troisième n'est ni général habile, ni soldat courageux, c'est Napoléon.

Que penser de tout cela, sinon que l'ouvrage de M. de Lamartine est entrepris dans un but d'hostilité contre l'Empereur impossible à nier ; qu'il est d'une partialité malveillante et maladroite ; que la grande figure historique de Napoléon y est rape-

tissée d'une façon ridicule; que les faits militaires y sont présentés sous un faux jour; que tout y est interverti; qu'il n'y a pas un seul document nouveau pas une appréciation basée sur des pièces irrécusables. C'est donc une immense amplification sur l'histoire, amplification très-attachante à lire, mais ne pouvant rien apprendre à qui sait, et pouvant donner des idées fausses à qui ne sait pas.

Poète, que M. de Lamartine reste donc poète.

Note 22.

Lettre d'un gentilhomme polonais à M. A. de Lamartine, à propos d'un passage relatif à la Pologne, dans le 2e volume de son HISTOIRE DES GIRONDINS.

Monsieur,

Je ne connais rien de plus poignant que d'apercevoir une tache au milieu d'une radieuse expansion de lumière. — Vous qui, plus que tout autre, connaissez les voies mystérieuses de l'art, vous devez aussi comprendre mieux que personne l'effet produit sur le cœur humain par tout ce qui, se jetant en travers d'une œuvre remarquable, a pour triste résultat d'en flétrir la beauté. - Imaginez *Françoise de Rimini*, au fond des enfers, brisant tout à coup sa plainte sublime pour raconter une fable d'Ésope; — et le Dante, qui allait s'évanouir de pitié, forcé de revenir à la vie au prix d'un sourire involontaire, qui, amené malgré lui sur ses lèvres, arrête les larmes dans ses yeux, et tue, en la profanant, l'émotion dans son cœur. — Imaginez cela, Monsieur, ou toute autre chose semblable, et vous aurez l'impression que j'ai éprouvée au moment où, après avoir traversé, saisi d'admiration, cette galerie de statues à laquelle vous avez donné le nom d'*Histoire des Girondins*, je suis parvenu à l'endroit où vous découvrez, permettez-moi de le dire, avec une légèreté sans nom l'état de la Pologne au moment de l'expédition de Dumouriez. (T. II, p. 224, 225, 226.)

Qui se serait attendu à voir se démentir ainsi un génie que, nous autres étrangers, nous nous sommes habitués à considérer comme l'honneur de la France?

Vous parlez des confédérations d'Épéries. — Il n'y en eut jamais qui aient porté ce nom. La ville d'Épéries, comme celle de Varna auparavant, et celle de Teschen plus tard, ne fit que servir momentanément de refuge à la généralité qui gouvernait la grande et héroïque confédération de Bar. — Tel est le nom véritable d'une des plus longues et des plus sublimes insurrections nationales qui aient jamais retenti dans les annales de l'histoire : elle lutta pendant cinq ans, et presque toujours victorieusement, contre les efforts de la Russie et de la Prusse. —

Pour la faire avorter dès sa naissance, l'impératrice Catherine se servit du moyen employé par l'Autriche l'année dernière en Galicie. — Elle soudoya les paysans schismatiques de l'Ukraine, qui, égarés par ses instigations et ses promesses, massacrèrent alors 60,000 catholiques polonais, hommes, femmes, enfants, vieillards, dans l'espace de quelques jours. — Mais cette horrible boucherie ne put arrêter l'élan national; la confédération de Bar se répandit sur toute la surface de la République. — N'allez donc pas croire, Monsieur, qu'un fait historique de cette nature ait pu être noué ou dénoué au gré des amours d'une comtesse Mniszek. — Vous oubliez des noms illustres et célèbres à jamais, pour vous rappeler celui d'une dame, connue peut-être dans les mémoires du temps, mais parfaitement oubliée par l'histoire. — Vous ne parlez ni des causes ni des résultats de cet immense soulèvement; vous citez le nom d'une femme, au lieu de dire au moins un mot du partage de la Pologne, c'est-à-dire d'un événement qui ne le cède point à la Révolution française en fait de gravité et de majesté historique. — Vous ne voyez pas que trois rois qui assassinent une nation produisent, par contrecoup, le phénomène d'une nation qui assassine un roi! — Vous n'entrevoyez pas, de votre regard d'aigle, que toutes les destinées de l'avenir sont aussi intimement liées au partage de la Pologne qu'à la Révolution, dont vous sculptez l'histoire. — En un mot, dès que vous touchez à la Pologne, vous qui n'y touchez jamais, vous tombez de votre hauteur; et comme elle est gigantesque, il advient nécessairement que votre chute se fait immense. — Du sublime de toutes les pages précédentes, vous descendez à de purs commérages. — Je sais bien que vous remontez ensuite à votre niveau; mais toujours est-il, qu'entre ces deux pentes, il y a comme un abîme de mépris des faits et de frivolité qui m'a causé une peine inexprimable — Et n'allez pas supposer que se soit pour la Pologne, nullement, Monsieur; un génie, quelque magnifiqne qu'il soit, ne peut rien contre la vérité éternelle que Dieu a mise dans les destinées d'une nation! — Mais j'en suis affligé pour vous-même! En traitant aussi légèrement quelque chose de si grand et qui n'a pu vous échapper, car les grandeurs s'appellent l'une l'autre et se reconnaissent, n'auriez-vous pas été préoccupé du désir de plaire à ceux que vous sembleriez devoir mépriser? — Et cette préoccupation ou préméditation, si vous l'aimez mieux, dans une intelligence comme la vôtre, me fait frémir, car elle m'enseigne jusqu'où peut aller l'égoïsme du siècle.

Je préfère encore, pour l'honneur de la nature humaine et des génies qui se mettent à la tête des peuples, croire à votre ignorance des faits, et en acceptant cette supposition qui me rassure, je vais chercher à vous convaincre du contraire de ce que vous avancez — Pardonnez à l'amertume de mes paroles; mais avoir vu un homme comme vous prêcher le beau et le bien, et puis, tout d'un coup, déserter cette sainte cause, c'est

pour moi une douleur dont le contre-coup vous revient maintenant. — Si vous ne m'aviez pas forcé à vous admirer autant, mon désenchantement, n'ayant pas été aussi cruel, n'aurait eu pour résultat que le silence et l'oubli; mais vous-même, par tout ce que vous êtes, vous m'obligez à vous traiter comme un idéal qui, après m'avoir entraîné, aurait fini par me trahir, en se trahissant lui-même. — Tout idéal ne peut trahir les autres qu'à ce prix !

Or donc, Monsieur, vous appelez la Pologne « *une aristocratie sans peuple,* » et vous finissez en lui jetant pour toute inscription funèbre le mot que lui lança Dumouriez en partant : « *Nation asiatique de l'Europe.* »

Dumouriez n'était pas tenu d'avoir des idées. — C'était un militaire très distingué, c'était un intrigant fort habile, mais son intelligence n'avait rien d'élevé, et je lui pardonne de bon cœur ses grossières erreurs, ses bons mots sur une nation martyre, et le peu de cas qu'il faisait de ce qu'il ne comprenait pas. Certes, ce n'est point à un officier des légions romaines, venu de Rome très corrompu, très élégant, très brave et se trouvant en garnison à Jérusalem pendant la Passion, à qui j'eusse demandé de pressentir ce que les siècles futurs réservaient d'adoration au Christ, condamné sous ses yeux et crucifié en sa présence. — S'il l'eût appelé, par exemple, un pharisien endurci, ou bien un idolâtre rétrograde, voulant en revenir aux superstitions affreuses de Babylone ou de Carthage, je n'aurais fait que sourire à cet officier romain, trouvant même qu'il était tout simple qu'un homme de ce genre se renfermât dans les événements du jour et n'oubliât pas son métier de légionnaire, en cherchant à pénétrer plus avant dans la philosophie ou dans l'histoire de l'humanité. — Mais si le divin Platon se fût trouvé à Jérusalem en ce moment, et si, après avoir entendu les préceptes et les paraboles du Seigneur, il avait de plus contemplé la céleste sérénité avec laquelle il marcha au supplice, et qu'après tout cela il eût répété le mot du centurion romain, j'aurais pensé de deux choses l'une : ou que Platon venait de perdre son génie, ou que certains motifs le poussaient à se rendre agréable soit au grand prêtre des Juifs, soit à Ponce-Pilate. Ce que j'aurais pensé de Platon, il m'est impossible de ne pas le penser de vous.

« *Aristocratie sans peuple !* » Dire cela de la seule, de l'unique, de la plus magnifique démocratie qui se soit jamais réalisée en Europe ; mais vraiment, cela est puéril, Monsieur. — Un million d'électeurs dont chacun peut devenir député, sénateur et même roi, est-ce là une aristocratie sans peuple ? — Où avez-vous jamais vu en Europe un million d'électeurs, éligibles tous ensemble, soit dans l'antiquité, soit depuis le Christ ? — Tout ce que la Révolution, dont vous racontez les efforts, a rêvé, se trouvait déjà réalisé en Pologne, et cela au XVIe siècle ; mais tout ce que la Révolution a accompli au lieu de ses rêves,

c'est-à-dire tous les crimes inénarrables qui sont venus se placer entre elle et son idée, n'ont jamais trouvé place en Pologne. — Voilà la différence. — Après des prodiges surnaturels d'héroïsme et des atrocités sans exemple, à quoi en êtes-vous arrivés? — A 250,000 électeurs. — Voilà votre démocratie. — Comparez cela au million dont je parle, et n'oubliez pas que la Pologne ne renfermait que 18 millions d'habitants, tandis qu'en France vous en comptez 36 millions aujourd'hui. Voilà ce que vous appelez une aristocratie sans peuple!

Passons maintenant au bon mot de Dumouriez, qui n'est tout au plus qu'une sotte méprise; car il a surnommé « *nation asiatique* » celle dont toute l'histoire n'est justement rien autre chose qu'une lutte gigantesque et victorieuse d'un millier d'années contre le principe asiatique, que ce mauvais principe de l'histoire de l'humanité ait eu pour représentants les Mongols au moyen-âge, et plus tard les Turks ou les Russes maintenant. — Qui donc, Monsieur, a empêché, au XIIIe siècle, les Mongols de se répandre en Europe, si ce n'est la Pologne qui les rejeta au-delà de ses frontières?... Ces envahisseurs, alors, soumirent la Russie, mais n'avancèrent pas plus loin. — Qui donc a forcé les Turks à se retirer de dessous les murs de Vienne et à ne pas pénétrer plus avant dans le monde de la civilisation latine? — Et qui, plus tard encore, après avoir perdu sa forme politique, mais ayant conservé son esprit social tout entier, et debout dans la tombe, n'a jamais permis au principe russo-asiatique d'attaquer vigoureusement l'Occident, et lui a toujours opposé une infranchissable barrière?... — Qui, jusqu'à cette heure, celle où vous réimprimez le bon mot de Dumouriez, repousse encore, par la nécessité de garder un sépulcre, l'Asie prête à fondre sur l'Europe. La Pologne, immortelle, quoique insaisissable, prédestinée au sacrifice, au martyre, à toutes les agonies, et enfin à la résurrection, ne vivant qu'en Dieu et en ses idées, et néanmoins agitant le monde ; combattant, quoique sans armes, seule, abandonnée de tous et se dévouant pour tous; toujours et partout plus grande que les tyrans qui l'oppriment et que les alliés de principes qui la livrent et la trahissent; aussi grande que le précepte du Christ qui ordonne à tout être, soit individu, soit nation, d'aimer et de mourir pour son amour, car c'est vivre que de mourir ainsi; marchant vers la vie éternelle sur la terre, vers un royaume de Dieu où l'on n'aura pas besoin de l'échafaud pour commenter l'Evangile, mais où l'Evangile apparaîtra comme la loi unique de l'univers, la Pologne, Monsieur, a pu réussir pendant longtemps à détourner le fer de l'Asie dirigé contre le cœur de la civilisation de l'Occident, mais elle ne peut empêcher ce cœur de s'avilir lui-même, si telle est, comme vous aimez à le répéter souvent, sa destinée!... — Vous employez ce mot de préférence à celui de la Providence; c'est un excellent mot pour servir d'excuse à toutes les lâchetés humaines. — Moi,

je suis plus chrétien. — J'ai 1847 ans de christianisme dans l'âme; cela me fait espérer que le principe russo-asiatique ne parviendra jamais à attirer dans ses piéges toute une grande nation, ni même à corrompre sans ressources cette faible minorité de citoyens que le sort a voulu infliger comme une punition à la France, en les lui donnant pour représentants, à cette phase du XIXe siècle. — J'espère, et je crois fermement, que les efforts de ma patrie pour sauver le monde amèneront le salut du monde et sa propre résurrection.

Veuillez excuser cette lettre, dont vous auriez raison de blâmer l'inconvenance, si moi, de mon côté, je n'eusse acquis le droit devant Dieu et les hommes de vous reprocher un blasphème de lèse-histoire et même, le dirais-je, de lèse-religion! — Mon cœur s'est révolté et a tressailli d'une lugubre frayeur en voyant un esprit de lumière jeter de telles ténèbres sur le Golgotha politique des temps modernes, et prodiguer l'outrage ou bien l'indifférence au principe divin de liberté et de progrès qui, sans verser une goutte de sang humain, a donné tout le sien et a voulu être crucifié en Pologne pour le salut de toutes les nations! — Oui, j'ai tressailli de frayeur; car dans ces mêmes pages vous semblez admirer partout ce même principe en France, quoiqu'il s'y soit rendu presque méconnaissable à force de s'être rougi le front de sang et couvert les pieds de fange! — Y a-t-il donc justice en cela... et préféreriez-vous par hasard, pour incarner l'idée divine dans les sociétés humaines, la guillotine et le poignard au dévouement et au martyr?... Je ne puis le croire.

Apprenez l'histoire de Pologne, consacrez quelques instants de vos loisirs à l'étude sérieuse de la gloire toute chrétienne et des malheurs inouïs dont elle se compose, votre génie en découvrira tout de suite le sens mystérieux et profond... — Vous reconnaîtrez l'action providentielle dans l'inébranlable constance de tout un peuple livré au supplice... vous apprendrez jusqu'où peut aller la douleur, sans néanmoins parvenir à éteindre la vie, preuve que la vie est immortelle... vous apprendrez, d'un autre côté, jusqu'où peut s'égarer la révolte de l'injustice et de la tyrannie contre les lois de Dieu, preuve que la nature humaine est libre! libre jusqu'à pouvoir transporter en réalité l'enfer sur la terre!... vous sentirez aussi que la puissance surhumaine qui a été donnée à la Pologne pour résister à ses tentateurs et à ses bourreaux, annonce une ere nouvelle, et exprime dans la sphère des choses politiques ce que le saint héroïsme des premiers chrétiens exprimait dans la sphère des choses religieuses. — La domination du Christ, reléguée pendant des siècles hors de ce monde, s'avance à grands pas pour envahir ce monde et y régner désormais sans partage... — Toute victoire de l'idée divine doit être précédée d'une lutte, d'une souffrance, d'un martyre qui l'annonce et la rende possible! — La Pologne a été choisie pour prêcher aux

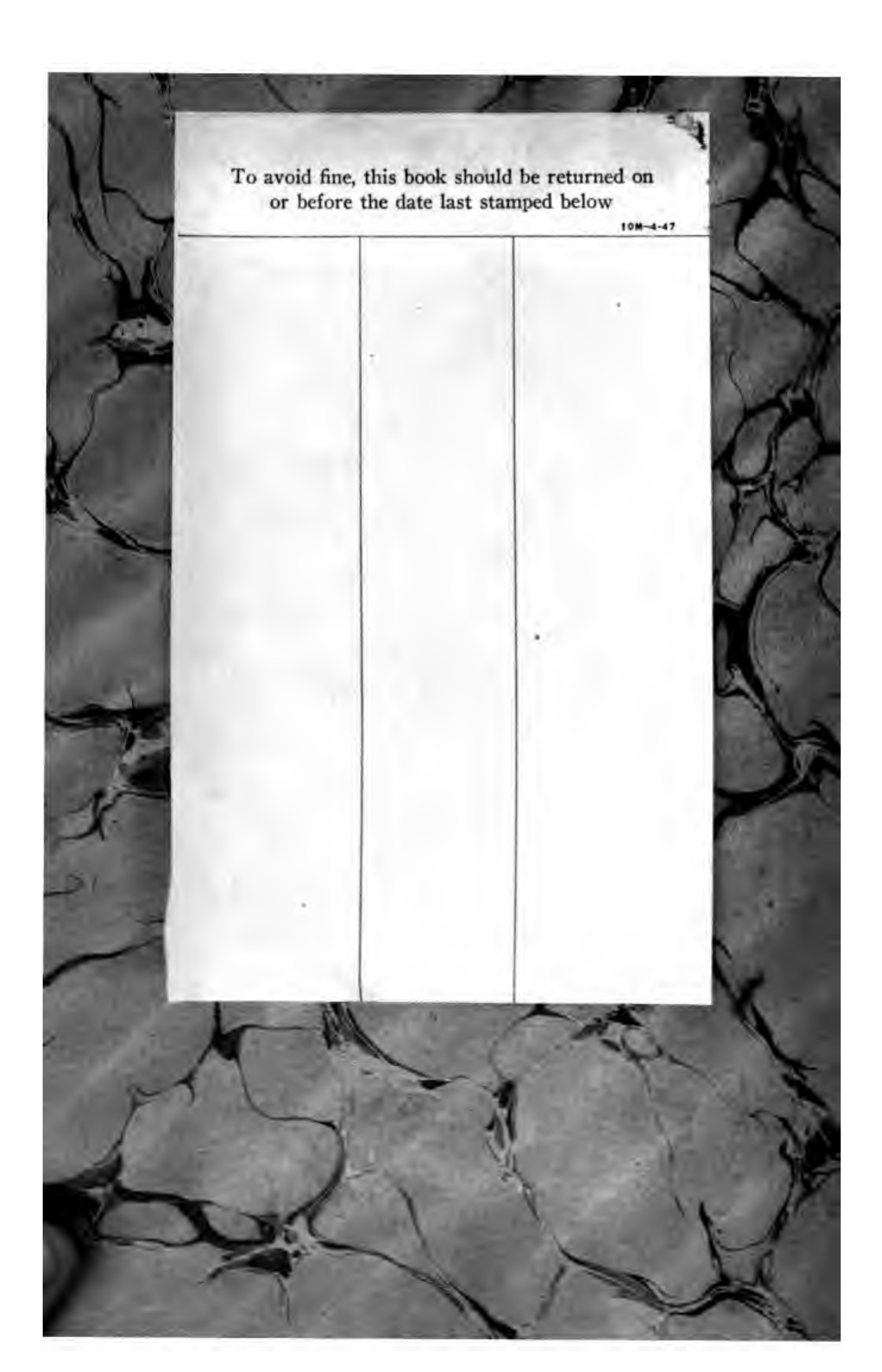
peuples, non par des paroles, mais par des actions et des faits, le grand et saint principe des *nationalités* terrestres, qui seules, en tant qu'inviolables et sacrées, peuvent arriver un jour à constituer une humanité harmonique et universelle ! — La France a promené par toute l'Europe, au bout de ses baïonnettes, le don de la liberté civile et de l'égalité des individus entre eux, qu'elle apportait au monde !... La Pologne n'a cessé de souffrir et d'agir en esprit pour rapporter du fond de son sépulcre le dogme du droit divin des nationalités, et celui de la fraternité religieuse de toutes les nations entre elles, c'est-à-dire la loi du Christ réalisée dans la politique des empires humains... — La France et la Pologne sont sœurs ; elles marchent toutes deux vers l'avenir, ne reculant jamais : au nom de l'amour des hommes, au nom de l'amour de Dieu ! — Ainsi se retrouvent dans les tendances de ces deux peuples les deux commandements qui constituent l'unité de la parole éternelle. Seulement la Pologne se souvient toujours qu'aucun de ces deux préceptes ne peut rester complétement isolé de l'autre sans devenir à l'instant même, pour ainsi dire, un mensonge, et sans produire, ou un cruel fanatisme dans le cœur, ou une aberration insensée de l'intelligence... — La France l'a oublié plus d'une fois et l'oublie encore... On ne peut désunir ce que le Christ a réuni... Voilà ce qui a parfois jeté un voile sanglant sur la gloire de la France ! — Voilà ce qui, au contraire, a toujours conservé à la Pologne une pureté historique tellement immaculée, que, vous empruntant votre mot sur Charlotte Corday, que vous avez surnommée « *l'ange de l'assassinat*, » moi, la main sur la conscience, j'oserai appeler la Pologne « *l'ange de la politique* » parmi toutes les nations de la terre !... Pour arriver à vous convaincre de la vérité de cette assertion, il ne faut que vouloir faire une seule chose, Monsieur, et cette chose, je le répète, c'est de lire l'histoire de Pologne. — De grâce, lisez-la ; et alors, au lieu de jeter avec dédain cette lettre qui vous y engage, comme vous le faites sans doute en ce moment, j'espère que vous me saurez gré d'être venu vous supplier au nom de votre propre gloire, de ne plus calomnier une nation qui, par les tourments auxquels elle se dévoue et les idées qu'elle porte en son sein, a droit à la sympathie et au respect d'un cœur aussi généreux et d'une intelligence aussi élevée que la vôtre !

Posen, 20 avril 1847.

(Extrait du *Correspondant*. Paris, T. XVIII, juin 1847, p. 740.)

FIN.

Paris, imprimerie de DUBUISSON et Ce, rue Coq-Héron, 5.


To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below
10M—4-47



DK 412.2 .Z3 1856
La Pologne et les polonais, de
Stanford University Libraries
3 6105 041 450 086
DK
412.2
Z3
1856

